

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,
LES ORIGINES
VOLUME 1- PREMIÈRE PARTIE

Le livre de Grace
(2043-2044)

La soudaineté de l'effondrement n'était qu'apparente. Les signaux avaient été nombreux et anciens. Mais on y était. C'était en 28, soit douze ou treize ans avant le massacre de la ferme. Le deuxième semestre 28 précisément, quand l'été porté à blanc, intolérable, qui avait planté ses feux dès le mois de mai, avait régné brûlant jusqu'en septembre, gagna sans faiblir l'automne, franchit les marches de l'hiver, sembla ne plus jamais vouloir démordre. La terre assoiffée se fêlait et se morcelait. Les cités surpeuplées devinrent des mouiroirs. Des centrales s'échauffèrent et explosèrent, des régions entières furent contaminées, et les survivants s'y laissèrent agoniser, car où aller ? Tout s'effondrait quand Mona, Arthur et leurs filles, Grace et Tipi, étaient arrivés à la ferme. Les petites avaient sept et cinq ans, Grace étant la plus âgée. Une petite tribu travaillait sous les ordres des matrones. Ici, on vivait, on avait de l'eau, on pouvait se reposer. « L'oasis » prononcèrent Arthur et Mona, à bout de force, quand ils purent prendre leur première douche depuis si longtemps. Malik n'était pas encore là, ni Raym, ni Pastou. La ferme était un ancien établissement-pilote abandonné. Perl et Tooya l'avaient racheté pour rien pendant une période intermédiaire, quand le monde retenait son souffle, que la nature exténuée n'avait pas encore complètement lâché prise, quand les survivalistes se préparaient et accéléraient leurs efforts pour augmenter les réserves. Les années précédentes, la paupérisation du pays, déjà bien prononcée, s'était accentuée, les inégalités arrivées à un point tel qu'un peu partout, dans les quelques mois de l'interminable été 28, des foules investissaient et pillaient les propriétés des possédants ou des particuliers

un tant soit peu aisés — les très riches s'étaient déjà prudemment exilés sur des îles artificielles, loin des États qui ne les protégeaient plus, on évoquait même des stations en orbite autour de la lune, pour les élites. On vit les premières émeutes de subsistance depuis plus de deux siècles. En France, depuis plusieurs années, les élections étaient boudées, une nouvelle constitution n'avait rien changé, les gouvernements trop peu légitimes se succédaient, implosaient, se recomposaient. Quand la famille Noex avait trouvé aide et protection à la ferme des matrones, en pleine crise écologique, on était encore dans les soubresauts de la crise raciale et communautariste des années 25-26, quand des clans de plus en plus inconciliables s'étaient organisés et que les discours haineux provoquaient des effets tangibles et meurtriers, cette fois. La communauté avait volé en éclats, alors. Des pogroms inter-identitaires naissaient spontanément, comme autant de départs de feu, sur tout le territoire. Le ressort infatigable des haines humaines. Noirs contre arabes, blancs contre arabes, blancs contre noirs, noirs contre blancs, asiatiques contre arabes, arabes contre juifs, métis contre quarterons, végétaliens contre flexitariens, sylvestres contre agrestes, luddites contre post-humanistes, hétéros contre gays contre bis contre lesbiennes contre néo-féministes contre néo-masculinistes, hommes contre femmes, ruraux contre citadins, corrélistes contre ruptalistes, utopistes contre dystopistes, maladistes contre hygiénistes, survivalistes contre démogénistes, des échauffourées, des meurtres isolés puis des massacres, une implosion incontrôlable. Un gouvernement d'extrême-droite démocratiquement élu avait succédé à un gouvernement d'extrême-gauche démocratiquement élu. Il y avait eu les premiers camps de concentration, où furent parqués des marxistes, des

ruptalistes, et surtout des français d'origine arabe. Un prénom oriental vous assurait des problèmes, un teint basané et un profil sémite vous condamnaient. Malik n'avait pas cinq ans quand il entra dans les baraquements indignes du camp de R. avec les siens, il se souviendrait assez peu de cette période. Quant à ses parents, et sa sœur plus âgée (son frère cadet ne vécut que quelques semaines dans le camp où il naquit), ils n'en parleraient plus jamais. Le gouvernement d'extrême-droite s'effondra comme les autres, après moins de deux ans d'exercice. Les camps furent progressivement libérés. Le premier gouvernement Marciac, présenté comme apolitique, parvint à rétablir une sorte de statu quo entre communautés. Les déportés reçurent de minces compensations financières. Dans les années qui suivirent, le travail toujours plus rare, les aides sociales discutées toujours plus âprement, les pénuries alimentaires dans une agriculture dérégulée par le réchauffement climatique et les gestions calamiteuses des ressources, la corruption, la réapparition des maladies, la mortalité infantile en hausse, provoquèrent de nouvelles tensions. Les promesses de bouleversements dus aux révolutions technologiques du début du siècle n'eurent pas les effets escomptés. Intelligence artificielle, globalisation des réseaux, nouvelles gouvernances, nanotechnologies, neurosciences, génétique, blockchains, astrophysique, impression 4D, informatique quantique, ordinateurs 'exascale', fusion nucléaire, etc. apportèrent beaucoup, dérangèrent en conséquence, mais on avait oublié les éléments essentiels qui les avaient rendues possible : stabilité politique, compétences, argent et énergie. Or, chacun de ses piliers s'écroulait. Les socles des pays craquèrent, les personnes compétentes se firent plus rares, l'argent manquait, et l'énergie

— parce qu'il était trop tard pour bénéficier de ce que la nature aurait, naguère, prodigué généreusement — l'énergie se fit plus rare. Le numérique toujours plus gourmand et ses effets-rebond multiplicateurs, le coût des matériaux, avaient réduit, tout en la renforçant, l'utilisation de l'informatique aux plus favorisés, aux entreprises, aux administrations et organismes d'État, aux multinationales. La fracture entre populations disposant d'énergie et les autres, s'accentua. Les campagnes s'étaient largement désertifiées avant même que Marciac ne s'autoproclame président à vie et n'amplifie le phénomène avec son plan « Nouvelles villes ». Les routes étaient frangées de carcasses de voitures basculées au fossé, les voies étaient encombrées de charrettes tirées à mains nues, chargées de misérables en état de choc, de groupes affamés. On mourait beaucoup, en nombre, on s'habitua à la présence des corps qu'on n'enterrait plus, aux hordes de chiens repus, courant menaçant de charnier en charnier. Des scènes qui feraient le quotidien des gens pendant une décennie, et qui réapparaîtraient à chaque moment critique. On en était là quand la famille Noex prit ses marques à la ferme. Aucune de ces personnes, pas même Perl — ou Raym, arrivé l'année suivante — pourtant au fait des événements, et assez instruits pour les analyser, n'avaient assez de recul pour mesurer l'ampleur des phénomènes qui s'enchaînaient sans répit ; tous avaient seulement l'intuition, ou le besoin de croire, que le pays s'en sortirait un jour. C'est à cette époque que la ferme fut fortifiée, armée, devint indépendante. C'est pendant cette période que la petite communauté se souda autour des matrones.

Raym nettoyait la crasse plastique agrégée pendant la tempête sur

les panneaux solaires, à l'extrémité ouest des serres, soit à l'opposé de l'entrée fortifiée, quand retentirent les coups de feu. « Voilà, je l'avais dit », il enrageait autant contre lui-même que contre les matrones, lui aussi s'était laissé aller, avait fini par admettre que la situation progressivement s'améliorait, malgré les crises épisodiques. Il avait suffi d'une période relativement calme de quelques années et un optimisme irrationnel l'avait emporté, y compris sur sa propre prudence. On avait négligé les ordres, la discipline, on se moquait de lui en réunion quand il rappelait l'importance d'être vigilants. Voilà, se dit-il, c'est le jour où nous payons pour nos fautes. Il descendit du toit avec Frantz, un saisonnier. « Ça vient de l'entrée, on est attaqués » sa voix avait une fermeté qui le surprit. Se retournant, il vit son assistant, tétanisé, bras ballants, ne s'en offusqua pas, ne daigna pas lui adresser d'ordre ou de conseils, l'assistant s'anima, et se mit à courir dans la direction opposée. Raym fonça en direction des tirs. Là-bas, les rafales avaient cessé. Il avait reconnu un bruit d'armes lourdes et seulement cela, en déduisit que les gardes n'avaient pas eu le temps de répliquer. Savait le nom des deux pauvres gars qu'il avait lui-même placés. Pas des guerriers, juste des ouvriers larges d'épaules, mis là pour impressionner, pas pour se battre. Fouck ! Tandis qu'il approchait du bâtiment d'habitation, deux ou trois salves lui firent comprendre que des fermiers avaient rejoint les lieux et avaient tenté d'intervenir. La contre-attaque n'avait duré que quelques secondes. Il n'avait pas entendu de coups de fusil comme ceux qu'ils possédaient. Conclusion : tous avaient été liquidés aussitôt apparus, sans avoir le temps de réagir, par des soldats entraînés et redoutablement armés, et il se dirigeait, à son tour, vers une mort certaine. Après tout, se disait Raym,

qu'importe, et des images de rivière accompagnaient sa course, une couleur d'ambre et d'or, une odeur d'humus, montaient confusément au milieu de ses souvenirs, quelque chose en lui avait envie d'en finir avec la poussière et avec l'amertume de ces temps, et considérait la perspective de s'allonger enfin dans le giron d'une terre moite et douce pour un dernier sommeil, avec un vrai désir. Au milieu de l'engourdissement des pensées causé par l'asphyxie de la course, Raym se représenta soudain Grace et Malik, le jeune couple qu'ils étaient et il se dit alors que, s'il devait vivre, ce serait pour eux, pour leur offrir un avenir. Surtout Grace, qui lui était singulièrement précieuse. Et puis il fut au pied du bâtiment qu'il devrait contourner pour aborder la cour, entendit cette fois des ordres, des cris, et des tirs secs et espacés. Il allait tenter de prendre un escalier de secours, invisible depuis l'entrée, quand Tooya en surgit et lui tomba littéralement dans les bras. « Ils ont tué Perl, ils ont tué tout le monde » elle l'agrippait, sous la pression de ses doigts, l'épaisse tenue de travail grinçait « Ils ont tué Perl » répétait-elle, visage déformé par la peur, Raym reçut son désespoir avec la netteté d'un choc contre la poitrine. Un nouveau coup de feu retentit, sinistre, isolé, net. « Ils tuent tout le monde » lança encore Tooya et elle tenta d'entraîner Raym avec elle, loin du carnage. Il la repoussa « Non, il faut que je sache. Essaye de rassembler ceux qui ont eu le temps de s'enfuir, fais passer le message : on se retrouve aux Essarts. » Tooya voulut le retenir, cette fois il la bouscula sèchement, grimpait déjà les marches, accédait aux premières fenêtres. Il y avait un fusil dans sa chambre. Sauver Grace, sauver Tipi, sauver Malik, sauver un avenir, un lendemain, des êtres aimant, il reprenait mentalement les noms en boucle, Grace, Tipi, Malik, la litanie l'accompagna, le soutint, atténua les

battements affolés de son cœur, il força une fenêtre et pénétra dans le dortoir des ouvriers, *Grace Tipi Malik*, le traversa avec précaution. Le tapage brut des tirs avait laissé place à des appels, des sons de course, de portes bousculées et de meubles renversés. « Ils fouillent le bâtiment » pensa Raym, sans s'attarder sur cette idée. Des pas dans les étages, des souffles, des jurons, des cliquetis de harnachement. Ils approchaient, enfonçaient les portes, Raym se plaqua contre le mur au bout du couloir qui donne sur le pallier du deuxième étage, un soldat montait dans l'escalier, il était tout près, Raym n'aurait pas le temps de rejoindre sa chambre, *Grace Tipi*, il risquait d'être surpris là, sans arme, *Grace*, se battre pourtant ? Son courage fondit d'un coup, il sentit ses jambes se dérober sous lui et puis, *Grace*, le pouvoir de l'antenne l'électrisa, lui fit reprendre la main : il n'était pas caché pour se protéger, il était tapi en embuscade. Le soldat franchit le seuil du pallier, entra dans le couloir, dépassa la position de Raym. L'homme l'aurait sans doute repéré s'il n'avait été concentré sur un écran, il tenait devant lui un appareil qu'il braquait à droite et à gauche, apparemment sans succès, il grognait. Le genre de gars qui, passé cinq minutes, trouve que débusquer quelqu'un ou quelque chose prend trop de temps. *Grace*, le cerveau de Raym faisait silence, une bête en lui avait pris le contrôle. Qui avaient-ils tué ? « tout le monde » avait crié Tooya, et il eut la vision des corps de ses amis étendus face blessée dans la poussière brillante, criblés de balles, *Grace* étendue, morte, l'image persistait encore quand il se découvrit bondissant sur le soldat qui lui tournait le dos, il le déséquilibra dans l'espoir de récupérer son arme, l'autre dans sa chute se retourna, se libéra de la prise puissante de Raym avec une souplesse étonnante, hors de portée se redressa, arme

au poing, commençait à se relever tout à fait, allait tirer sur Raym quand l'appareil tombé au sol émit un son strident. Raym et lui suspendirent stupidement leurs gestes, regards rivés au petit écran qui jetait des appels lumineux dans la pénombre du couloir. La stridence de l'appareil grimpa d'un coup dans l'aigu. « Fouck ! » dit simplement le soldat avant que son buste ne soit éparpillé contre les murs et n'éclabousse Raym. Une silhouette apparut au fond du couloir. Elle avait sur les bras l'énorme fusil qu'avait refusé Perl. « Grace... » balbutia Raym, médusé. Grace vint à lui, considérant avec dégoût les morceaux de chair ventilés autour d'eux. Raym voulait lui dire de fuir, ne s'arrêtait pas encore sur la question de la présence interdite de cette arme, quand ils se rejoignirent, pile au-dessus de l'appareil du soldat tué, l'écran changea de couleur et s'éleva une mélodie qu'on pouvait entendre comme le soulagement des retrouvailles. Le FM 35 lui rendit la politesse en émettant une gamme joyeuse de reconnaissance. Au pied de l'escalier, un signal identique retentit et un homme hurla : « À l'étage ! » Raym saisit le bras de la jeune femme et fit mine de la débarrasser du fusil, mais elle résistait « Espèce de folle, tu as compris ? c'est pour ça qu'ils sont là ! Laisse cette horreur ! » Grace, pourtant au bord de se répandre en pleurs, manipula l'arme, fit basculer quelque bouton et les mélodies cessèrent instantanément, puis elle tourna les talons et se mit à courir. Raym détacha le fusil des lambeaux de chair qui furent un soldat, un modèle nettement moins sophistiqué que celui de Grace, et suivit la jeune femme. Ils empruntèrent une issue de secours mais, au lieu de descendre, Grace entreprit de monter à l'étage. « J'ai dit à Tipi d'attendre dans sa chambre » expliqua-t-elle. Raym grimpa à sa suite « Où est Malik, où sont tes parents ? » Grace souffla « Je sais pas...

loin, j'espère. » Ils abordèrent un nouveau couloir, Raym dépassa son essoufflement pour lancer à la jeune femme : « Je crois bien que Perl avait désigné Malik pour la distribution ce matin » Elle se figea « Oh, non, me dis pas ça... » Elle souleva l'arme, la considéra, bouche bée. Raym crut qu'elle allait prendre un malaise, « Je n'en suis pas sûr, dit-il avec empressement pour la rassurer un peu. On verra ça plus tard. Lâche cette saloperie et va chercher ta sœur. » Comme elle hésitait, il lui arracha l'engin des mains avec colère, le remit en marche et le balança dans une pièce au hasard « Va chercher Tipi, rendez-vous aux Essarts. Je m'occupe de tes parents et de Malik ».

Tooya était d'un calme abominable. Abominable est le mot qui venait. Elle énonçait l'horreur des exécutions de Perl, de ses amis, des parents des filles qui l'écoutaient, avec un calme monstrueux. Tipi et Grace suivaient son récit, la relation froide des coups de feu l'un après l'autre, des corps qui s'effondrent. Tooya avait tout vu, tout entendu depuis la fenêtre où elle était. La peur l'avait paralysée ; elle n'avait pas esquissé le moindre geste quand Perl avait été abattue. Désormais, elle serait cette femme secrètement détruite, continuant de vivre sans projet, pressée de mourir à son tour. Même le regret de ne pas avoir rejoint Perl dans la cour, sous les canons des soldats, ne l'effleurait plus. Elle était déjà morte, elle était morte à l'instant où le corps de Perl avait touché le sol, soulevé les poussières de terre et de plastique mêlées, toute son âme s'était décomposée pendant sa fuite, entre son départ de la ferme et le moment où elle avait poussé la porte des Essarts, pour se réfugier avec quelques autres ouvriers trouvés en chemin. Grace, renvoyée par Raym, et Tipi, que

la première était allée trouver dans sa chambre, étaient enfin arrivées. Elles ne savaient rien encore, espéraient sûrement embrasser leurs parents. Grace réfutait l'idée que son Malik pût être resté au milieu des tirs. Il avait dû fuir... où se cachait-il ? Elle tremblait d'écouter la petite voix rationnelle, au fond d'elle qui lui disait : il était là-bas, à la distribution, il est resté là-bas. Arrivées aux Essarts, on leur avait désigné Tooya, avachie dans un fauteuil, dans un coin de la cuisine, on leur avait dit qu'elle avait été témoin de ce qui s'était passé et les filles, fascinées et bouleversées, lui avaient demandé de raconter. Et Tooya avait raconté. La mort d'Arthur, de Mona, de Perl, de Pastou. « Et Malik ? » Tooya ne savait pas, mais elle ne voulait pas que Grace se fit d'illusions, elle avait fui le voyant seul, agenouillé encore, mains sur la tête, tandis que les autres, un à un, avaient été abattus froidement. Avec une assurance qui révolta Grace, elle estima que le tour de Malik allait venir, inévitablement, par quel miracle s'en serait-il sorti ? Elle n'alla pas jusqu'à évoquer le coup de feu isolé, entendu quand elle avait retrouvé Raym. « Ils cherchaient l'arme qu'on avait essayé de nous vendre, que Perl avait refusée... Je ne sais pas pourquoi ils étaient persuadés qu'on l'avait. »

- On l'avait. C'est moi qui l'avais.

Tooya sembla sortir de son cauchemar. Tipi s'était tournée vers sa sœur dans le même temps. « Tu l'avais ? »

- Je voulais...

- Tu l'avais. C'est à cause de toi, tout ça ?

- Je voulais...

Comme Tipi et Tooya restaient interdites, jugeant en elle les pulsions de colère et d'effroi qui luttait pour surpasser l'autre, Grace poursuivit :

« Quand les jeunes sont venus échanger leur engin, que Perl a refusé, j'ai négocié avec eux, en secret. J'ai caché l'arme. Je ne pensais pas... Et puis, avant-hier, je suis sortie faire des tests. »

- C'est une arme connectée, dit Tooya, voix brisée. Grace opina : « J'ai compris ça tout-à-l'heure. Ils ont retrouvé sa trace quand je l'ai utilisée pour m'entraîner. À l'instant-même où j'ai allumé l'appareil pour tirer une fois sur une cible, j'ai été repérée. C'est de ma faute. Tout est de ma faute... »

Il y eut une seconde de stupeur. Tipi se jeta sur elle pour la frapper en hurlant. C'était un cri animal, affreux. Grace la laissa faire, se retrouva par terre, griffée, cognée, incapable de se défendre. Nous parlons de temps où l'on sait mourir, où la vie ne semble plus un droit si évident, où la fin est un chant continuellement entonné. Elle s'évanouit avant que Tipi ne s'épuise, avant que, épouvantés par la violence de la jeune femme, les témoins ne sortent enfin de leur stupéfaction et ne décident de séparer Tipi de sa victime.

L'inconscience défit ses sombres rets et le visage de Raym apparut, en même temps que montaient des odeurs de sueurs confinées et des bruits de conversations feutrées. Sa première parole fut un nom, elle dit : « Malik ? » et Raym, qui avait préparé en la veillant toutes les formules possibles, de la plus brutale à la plus prudente, les oublia et lui répondit avec toute la douceur dont il était capable : « Ma petite fille, ma pauvre petite... Je suis désolé. » Elle aurait voulu pleurer mais les larmes se refusèrent et ne lui vinrent que des hoquets secs et stériles, et les spasmes du chagrin lui firent connaître combien son corps avait été

martyrisé, tous les coups qu'elle avait reçus. La douleur pourtant s'abîmait loin en dessous de l'horreur nette et précise de la perte de Malik et de ses parents, et d'une certaine manière, du deuil aussi de l'amour de sa sœur et encore de l'amitié des survivants. Chacun avait perdu un être cher à cause d'elle. Il faudrait consommer tout ce mal, toutes ces souffrances dont aucune ne prenait le pas sur les autres. « Je veux mourir, dit-elle, puis elle ajouta : Où est Tipi ? » Raym fit un mouvement de menton pour suggérer une direction. Tipi était dans les bras de Tooya. Elles se serraient l'une contre l'autre, muettes, hébétées. Vivre n'avait plus grand sens pour elles non plus, sans doute. Grace eut l'impression nette d'avoir fabriqué de ses mains un peuple de fantômes. Tous nés de son inconséquence. Êtres de chair et de passions envoyés par elle dans la morbidité des Enfers. Étrange pouvoir. Elle considérait la carrure puissante de Raym avec étonnement. Sa surprise venait de ce qu'il lui semblait la seule créature vivante ici et, parmi les limbes qui opacifiaient encore le contour des pensées, Grace se demandait pourquoi son néfaste pouvoir s'était arrêté à cet obstacle, pourquoi le malheur qu'elle avait engendré ne s'était pas propagé jusqu'à la nature de cet homme. Sa légèreté ne pouvait donc pas tout corrompre. Ce constat était trop imprécis dans son esprit pour la rassurer. Elle sombra à nouveau, les ténèbres refermèrent sur elle leurs anneaux.

Tipi ne cessait de l'observer. Elle se créait l'illusion de refuser de la voir en enfouissant son visage contre Tooya, contre sa bonne chaleur de femme répandue en tristesse, mais en réalité, elle jetait constamment des regards sur sa sœur évanouie, étendue sur un brancard improvisé, tout près. Tipi était épuisée, ses membres transis, ses muscles comme perclus

de tremblements et de crampes, les os de ses poings douloureux. Elle avait frappé jusqu'à la limite de ses forces. N'en était toujours pas soulagée. En elle, rien n'était délivré, tout semblait à refaire, elle avait encore assez de haine pour frapper dès ses forces revenues. Mais un dégoût la saisissait, de même saveur que la fatigue, un écœurement de tout, de ses larmes incontrôlables même. Tooya avait gémi « Qu'est-ce qu'on va faire, qu'est-ce qu'on va devenir ? » et cette plainte avait paru à Tipi d'une médiocrité inconcevable. Comment pouvait-on seulement imaginer un lendemain, maintenant que sa sœur avait provoqué cette fin du monde ? Raym s'approcha des deux femmes, leur figure de double piété. Il caressait les cheveux vénitiens de Tipi, ces longues mèches d'ambre et d'acajou, à nouveau revinrent à sa mémoire des reflets semblables, ceux d'une rivière aimée de l'enfance, du froid qui saisit les chevilles dénudées avec la force d'une main. Il aurait voulu lui confier ce secret. C'était idiot. Il n'existait aucun lien entre l'eau claire des jeux d'enfance et les relents souillés des images de massacre. Il aurait voulu lui parler de la prière interprétée au violoncelle, la douceur de ce moment. C'était également idiot. La musique ne remplacerait pas les parents exécutés. Probablement, songea-t-il, Tipi ne jouerait plus jamais. Cela sembla à Raym une perte intolérable, plus grave que les vies abrégées dont les corps, qu'il avait vus là-bas, n'étaient plus qu'une trace dénuée de sens. Son contact pourtant délicat enleva Tipi à sa prostration. « Qu'est-ce qu'on va devenir ? » murmura-t-elle à son tour, en levant les yeux sur lui. Tooya lui baisa le front. Tipi avait finalement intégré le questionnement de la matrone et c'était un signe — indiscernable pour Raym à qui elle s'adressait, invisible à Tooya qui l'enlaçait — qu'en elle une énergie

naissante se manifestait, un commencement d'élan vers après. Soudain, se préoccuper de demain ne lui paraissait plus si indécent. Le spectacle du corps pantelant de sa sœur n'y était sans doute pas pour rien. Une inversion s'opérait. Grace s'abîmait dans un absolu dégoût d'elle-même, tandis que Tipi se haussait, par la colère, au degré de vitalité qui rend l'espoir possible.

Le couple des Essarts leur offrit un repas. Les employés des matrones n'étaient qu'une dizaine, peu avai[en]t donc convergé ici. Les nomades, les ouvriers de passage avaient fui sans but, on ne les reverrait jamais. La plupart des convives fit honneur aux plats simples. Raym voulut faire manger Grace mais ses lèvres étaient trop tuméfiées pour absorber autre chose que du lait. Péniblement, Tipi, Tooya et Raym tentèrent de manger. Rien ne passait, chaque bouchée avait une dureté de silex, chaque gorgée coûtait un effort. Tooya renonça. On les avait attablés sous le portrait du président Marciac. Raym fit remarquer que Marciac n'était plus au pouvoir. Rufus, le patron, prit un air sérieux pour rappeler tout ce qu'on lui devait « Faut pas oublier dans quel état il a repris le pays, hein ? En pleine guerre, souvenez-vous. Et il a fermé les camps, redressé l'économie comme il a pu. Si Siodmak ne l'avait pas renversé, y'aurait pas tous ces pauvres gens sur les routes. Voilà ce que je pense. Mais vous avez le droit de pas penser comme moi. » Raym le remercia et remercia pour le repas. « Nous n'allons pas rester. Ce soir, je retourne à la ferme avec quelques hommes, voir si nos assaillants sont partis. Et demain, si vous pouvez héberger les autres pour cette nuit, demain je reviens chercher tout le monde et nous vous laissons. » Le patron lui tapota l'épaule et conclut qu'ils étaient les bienvenus, autant de

temps qu'il faudrait. Il désigna Grace : « Et elle, on peut s'en occuper quelques jours. Parce que vous allez avoir de quoi faire, les premiers temps. » Tipi avait envie de lui dire que sa sœur pouvait bien rester là jusqu'à la fin de ses jours, hors de sa vue, quand Grace souleva un bras, remua sur sa couche et émit faiblement : « Pardon, pardon... » Un moment interdite, Tipi planta sa fourchette dans un plat au hasard et engloutit une grosse portion de quelque chose. Elle mâcha violemment, sans gourmandise, avec avidité. Dans le désir désespéré de se sentir vivante.

Michel Fornay n'était plus seul. C'était stupéfiant, pour les habitués, de regarder cet alignement de tombes. Mandorles de terre juste retournée, série d'îlots rugueux. Le tertre affaissé du premier résident commençait à se couvrir d'herbes rustiques, de ces modestes pionnières qui résistent à tout, chimies, typhons, radiations, sécheresses et inondations. Raym avait fait ce constat qu'après les hommes, sans doute, le monde serait celui de ces minérales vivantes, tenaces et valeureuses. La vigne qui ornait la tombe végétait depuis sa plantation. Malik ne s'en occuperait plus. Il gisait à côté de son ami. Grace avait planté sur sa tombe un autre cep. Chacun conservait à l'intime l'espoir de les voir se rejoindre un jour, sans s'avouer que ce ne serait alors le symbole de rien. Les deux sœurs évitaient de se trouver en présence l'une de l'autre, sur ce qu'il fallait bien appeler un cimetière, de dix tombes parallèles, et que Tipi nommait cruellement 'le cimetière de Grace'. Un être sans cruauté peut se fatiguer d'être cruel. Fondamentalement, Tipi n'était pas cruelle. Il ne lui fallut que quelques mois pour cesser d'employer cette expression.

D'observer sa sœur, éternellement désolée, fine et pâle, s'abrutir de travail, de voir les stigmates de ses coups sur elle s'estomper péniblement, des marques sur le visage subsister longtemps sans que jamais Grace ne se plaigne par une remarque ou le jeu d'une moue accusatrice, Tipi sentait sa haine se muer en tristesse et sa tristesse en compassion. Elle ne se fermait plus aux arguments de Tooya, quand la matrone lui disait : « Elle aussi est orpheline. Et pense qu'elle a perdu, par sa faute, celui qu'elle aimait, et le père de son enfant. » Car vint le temps de voir Grace marcher, ventre arrondi devant elle, encombrée d'une présence dont elle ne parvenait pas à se réjouir. Spectacle qui infligeait à Tipi la douce blessure des regrets.

La vie à la ferme avait repris son cours. Après une période de sidération, de labeur somnambule et de gestes automatiques, les nuits blanches s'étaient espacées et une certaine énergie, étrange énergie du vide, était revenue. Raym en était l'acteur majeur et Tooya lui était reconnaissante d'avoir tenu le navire à flots tandis qu'elle ne pouvait que se morfondre, impuissante, au dessus de la tombe et des souvenirs de sa chère Perl. L'autre agent de ce regain fut la nature, cette année-là. Pour la première fois depuis vingt ans, elle fut bienveillante, offrit un hiver froid rayé de neige, et un printemps réel, de pluie lente, de fleurs en faisceaux et d'herbe drue au vert intense. La terre craquait sous cette bénédiction, des vies minuscules qu'on croyait disparues, s'y invitaient et lançaient leurs crépitements innombrables. Le vent était souple et frais, le soleil s'éclipsait pour un passage d'averse et revenait sans excès. Les plantes désaltérées, à son appel, semblaient se soulever d'un même élan pour le rejoindre. Tipi et Grace n'avaient jamais rien vu de tel. Des quantités de documents et de vidéos leur montraient la majesté de ce qui avait été

perdu et que les récits de Raym et de Tooya, ceux de leurs chers disparus naguère, n'avaient pu qu'imparfaitement leur représenter. « L'ampleur du déficit échappe à la pensée, résumait Raym. Notre cerveau a une capacité limitée à concevoir le désastre. Quand ils ont réalisé l'immensité de la destruction, des gens de notre génération et de la précédente se sont immolés, se sont suicidés en groupe. La culpabilité était trop grande. Et vous, qui n'avez connu que cette pénurie, qui êtes nés avec ce monde exsangue, vous leur donnez tort : c'est comme si toute cette saloperie était faite pour vous. » Grace l'écoutait. C'étaient les propos habituels de Raym. « Si j'en crois ce que j'ai lu, l'état du monde où tu es né était déjà largement dégradé. Chaque génération prend en mains ce qu'elle a. » Le regain extraordinaire ne durerait pas ; des scientifiques prévenaient déjà. Les mêmes qui avaient annoncé l'effondrement et qu'on n'avait pas écouté, expliquèrent que l'épisode tempéré qui se produisait, pâle reflet de la normalité d'autrefois, était une exception désormais. On ne les écoutait pas davantage. On avait un besoin désespéré de croire que la nature avait décidé d'amnistier l'homme. Des mystiques évoquèrent une nouvelle alliance, une rédemption émanant de la volonté du Christ. Grace passait sa main sur son ventre qui bougeait. Dès lors qu'on enfante, la question de l'avenir ne se pose plus : c'est l'enfant qui s'en saisira, et vous priera de le laisser s'en occuper.

À la ferme, qu'on avait pris l'habitude d'appeler « La perle », des ouvriers avaient été embauchés, on les avait armés, on n'ouvrait plus aux miséreux, on les effrayait en tirant en l'air. Personne, entre les murs, ne jugeait ces précautions excessives ou immorales. Perl disparue, la vieille défiance de la communauté avait repris des forces. Le commerce reprit.

Tooya semblait n'être là que pour respecter l'héritage de son amour. On la surprenait souvent, le regard fixe, arrêtée au dessus des comptes, où debout, stupide, dans la laiterie, perdue dans ses pensées. Elle se droguait pour dormir sans cauchemar. Quant aux assaillants, quant à l'arme sophistiquée qui avait motivé le carnage, JuLIA avait lancé une enquête. On les recherchait. Personne, à la ferme, ne croyait sérieusement voir la justice aboutir un jour. Si un certain espoir était conservé, c'était à la manière d'un talisman qu'on caresse machinalement. Grace partit à Mérides accoucher d'un garçon qu'elle appela Malik. Le premier vagissement monta dans la maison de la sage-femme qu'elle avait choisie, et fut accueilli par les larmes de reconnaissance de Tipi, assise dans le couloir, venue là en secret, repartie sans un mot.

Personne ne réclamait le corps de Michel Fornay. Des membres de sa famille venaient régulièrement sur sa tombe, éprouvaient le besoin de compléter leur visite en méditant au dessus de celles de ses compagnons de terre. Il en fut de même pour les parents, frère et sœur de Malik. Les fermiers les rejoignaient parfois ; des liens se créèrent entre inconsolables. Les parents de Malik étaient bouleversés par la présence d'un petit-fils. C'était leur premier. « Je suis contente que tu l'aies appelé comme mon fils, disait la mère, mais ça porte malheur, un nom arabe. Tu n'aurais pas dû. » le père acquiesça en répétant « Tu n'aurais pas dû... » Ils ajoutèrent « mais merci » et l'embrassèrent. « Mon pauvre Nourse... Comment l'as-tu enterré ? » avait demandé son beau-frère sur un ton désagréable de soupçon, « Nu, dans un linceul. Avec un objet à moi, une mèche de mes cheveux, et un livre. » La mère avait écouté l'échange : « Un livre ? Le Coran, quel Coran ? » Grace n'avoua pas que ce n'aurait pas été du goût

de Malik, elle dit simplement « Non, le livre de l'ami qui est enterré à côté de lui. » Ils hochèrent la tête. Le linceul c'était bien. Ils voulaient cependant ramener le corps, près de chez les parents ; Grace ne savait comment réagir. Les morts enracent. Si Malik n'était plus là, elle n'aurait plus de raisons de rester à la ferme, les tombes de Mona et d'Arthur n'avaient pas assez de poids pour la retenir. Elle avait l'impression que Tipi avait posé une option exclusive sur eux, et que les corps inhumés lui disaient de les laisser tranquilles. Le petit Malik se mit à pleurer. « Il a faim » expliqua-t-elle, en le reprenant des bras de sa belle-mère.

Syrrha se présenta devant le portail blindé, sans sortir de sa voiture. Elle se contenta de pousser son buste par la vitre avant, montra son visage et fit un signe aux gardes, ajoutant même un « Ouhou » peu conventionnel. De son poste, Raym considéra les lignes élégantes du véhicule, sa puissante carrosserie écarlate, gainée et luisante comme un bâton de rouge à lèvres « Ça paye, le journalisme d'investigation... » et il fit signe d'ouvrir le portail. La voiture redémarra en hoquetant et en fumant, avança par bonds au milieu de la cour. Un vieux modèle thermique maquillé pour faire bonne impression. Pas si cher, finalement. Le portail se referma, Raym appela Tooya. Perl l'aurait à peine reconnue. Elle avait extraordinairement maigri et se déplaçait lentement, son visage était démolé par l'alcool et d'autres abus. Elle rejoignit Raym pour accueillir la jeune femme. Syrrha leur serra la main avec énergie. C'était une petite brune, toute petite, pas très belle, au contact nerveux. Souriante cependant, la watcheuse même : une moue ajoutait à son sourire une promesse mutine, on se disait qu'avec elle on ne risquait pas de s'ennuyer. À la mieux connaître, on finissait par saisir ce que sa drôlerie masquait de tragique ; elle était de celles qui pensent plus élégant de rire et gardent leur fêlure pour le miroir. Elle pouvait avoir trente ans. « C'est ici que ça s'est passé, alors... » son visage pris soudain une gravité qui rassura ses hôtes. Elle semblait sincèrement émue. Tout en sortant son matériel, la watcheuse s'attardait sur le décor, le mur rehaussé par les derniers travaux, la tour de guet blindée de tôles d'acier appariées. Discrètement, elle cherchait du regard des traces sur le sol. Raym expliqua la configuration,

indiqua l'endroit où étaient les deux gardes qui n'avaient pas eu le temps d'esquisser le moindre geste, le nombre de personnes au moment de l'attaque, ceux qui étaient accourus et étaient tombés, les causes, le manque de vigilance, les effets... « Il y a eu neuf victimes. En quelques minutes. Nous sommes toujours sous le choc. » Syrrha greffa ses appareils d'enregistrements sur sa veste, les vérifia : « Je suis prête, montrez-moi. » Tooya guida la jeune femme jusqu'à l'endroit précis où les exécutions avaient eues lieu. « Vous êtes le seul témoin visuel de presque tout le déroulement des faits. Essayez de vous souvenir des détails, les détails disent beaucoup... » Tooya avança et montra un premier emplacement « Ils étaient alignés. À genoux. Il y avait Arthur et Mona, Perl, Pastou, Malik... Et ils ont pris Mona, ils l'ont traînée là... » Syrrha avait déjà échangé par mexte avec la ferme : « Mona Noex, c'est bien ça ? Ils l'ont 'traînée' comment ? Par les cheveux ? (Tooya fit 'oui' de la tête) et son mari, où était-il ? » Tooya tendit le doigt, elle avait du mal à parler. « Je sais que c'est difficile, concéda la watcheuse. Elle adressa un regard amical à Tooya. Ils ont dit quelque chose ?

- Ils cherchaient une arme. Mais personne n'était au courant. Ils ne les ont pas crus... C'est à peine s'ils attendaient les réponses. C'était horrible. Perl a voulu les raisonner, mais ils l'ont frappée, et puis ils ont... Ils n'écoutaient rien, moi je crois qu'ils voulaient tuer, ils se fichaient de ce qu'on leur disait.

- Ils cherchaient une arme, quelle arme ? »

Tooya et Raym haussèrent les épaules, ne répondirent pas, puis essayèrent mais s'embrouillèrent, Syrrha sentit une gêne s'installer. Un point délicat, un secret là-dessous, elle avait l'habitude, changea stratégiquement de

sujet pour revenir sur ce point plus tard : « Ils étaient nombreux ? Combien ont tiré ?

- Ils étaient une dizaine, dit Raym.

- Un seul a tiré sur ceux qui étaient agenouillés, précisa Tooya. Ou plutôt... Il a d'abord ordonné une exécution, c'était pour la pauvre Mona. Et puis après... Lui seul. Il hurlait. Un fou furieux. Quand Perl a essayé de lui dire qu'on n'avait pas cette arme, il l'a tuée. Et quand les autres voulaient lui répondre, il les abattait, comme ça (elle n'osa faire le geste qu'elle avait amorcé pour imiter l'attitude détachée de l'assassin, sa manière de tuer des gens comme on gratte une démangeaison). C'était horrible. »

Elle frémissait. Raym vint la soutenir.

- Il a tiré avec quoi ? Une arme de poing ?

- Oui.

Elle vacillait. Syrrha jugea que ça suffisait pour l'instant. Elle éteignit ses appareils. « Je ne veux pas vous accabler, mais nous étions d'accord. Il faudra tout me raconter. Nous y reviendrons plus tard, au calme, dans un endroit que vous choisirez. Pas ici, c'est trop dur. Rien ne presse. Je voudrais voir les deux jeunes orphelines, les filles Noex. » Tooya et Raym opinèrent : c'était convenu et les filles étaient d'accord pour témoigner. Ils étaient en avance, les filles travaillaient encore. En attendant, ils firent visiter à la journaliste les installations, les serres, les bâtiments de culture hydroponiques, la réserve, les champs de pleine terre, le four solaire, les panneaux solaires, les dortoirs, les chambres, les pièces communes, l'enceinte. Enfin, le cimetière, avec la tombe du philosophe. « Je l'ai tellement admiré... » et Syrrha ne put se retenir de se pencher pour poser

sa main sur le tertre couvert d'herbes. Sans vraiment vouloir une réponse, elle dit, en désignant la tombe voisine : « Et ils étaient amis, si j'ai bien compris ? » Elle se redressa et dévisagea ses guides : « Il faudra aussi me raconter leur amitié, c'est important. » Raym souffla par les narines, avant de lâcher : « C'est Grace qui pourra vous en dire le plus à ce sujet. »

Tipi et Grace étaient assises à la même table pour la première fois depuis longtemps. Elles avaient accepté le principe, à la demande de la journaliste. Une décision potentiellement risquée, car chacune ignorait où en était l'autre de son chagrin. Elles avaient peut-être choisi de profiter de l'interview pour le savoir et espérer clore cette phase éprouvante. La journaliste était un peu en retard. Tipi était entrée la première dans le bureau des matrones, qu'on appelait toujours ainsi malgré la disparition de l'une d'elles. Peu après, Grace était entrée, avec le petit Malik endormi dans ses bras. Sans hésiter, elle s'était dirigée vers Tipi, était allée poser ses lèvres sur la joue de sa sœur en soufflant un simple « Bonjour ». Les bras de Tipi s'étaient jetés autour de Grace et du petit, très vite, impulsivement. Elles étaient restées de longues secondes dans cette position inconfortable. Se confiant des « pardon » innombrables. Ne s'étaient dénouées qu'avec peine, les yeux brillants, le visage bouleversé. Tipi avait scruté avidement sa sœur, posé ses doigts sur ses joues, ses lèvres, son front, inquiète d'y reconnaître les stigmates de sa colère. Elle n'avait trouvé que la blessure de son sourire : « C'est effacé » avait dit Grace. la watcheuse pouvait venir. Elles étaient prêtes.

Syrtha fit irruption dans la pièce. Elle s'excusa pour le retard, elle avait complété sa visite par des endroits qu'on ne lui avait pas présentés

au début : les étages, les escaliers... elle salua ses témoins, voulut qu'elles ignorent tout son appareillage (une théorie de petites machines accrochées à sa lourde veste de travail, et ça vibrait, ça palpitait, ça émettait de petits ronronnements distincts), qu'elles restent les plus naturelles possible. Tipi et Grace étaient côte à côte, face à elle. La journaliste ne pouvait concevoir ce que cette proximité, pour ceux qui avaient vécu ces derniers mois, avait d'extraordinaire et quelle promesse elle recelait. Après les présentations d'usage, après avoir rappelé qu'elle contribuait au journal radio en ligne « La Parole », qui avait déjà couvert l'assassinat de Michel Fornay, elle désigna le nourrisson : « C'est le fils de Malik, votre compagnon ?

- Oui, répondit Grace.

- Il est très mignon. »

Grace ne crut pas nécessaire de la remercier. Elle soupira, remua sur sa chaise, ce qui pouvait être lu par Syrrha comme de l'impatience, mais trahissait en fait de l'anxiété. Tipi était absorbée par l'observation de sa sœur et de l'enfant. Pour elle, l'interview avait basculé dans l'abstraction, à cet instant. Syrrha leur fit parler des faits, du déroulement de la journée. Il y avait encore des zones d'ombre. Syrrha avait appris qu'un cadavre d'assaillant avait été discrètement évacué du bâtiment, qui l'avait tué ? « Je n'arrive pas à le savoir, vous pouvez m'en dire plus, vous ? » Grace ne put retenir une expression de surprise : la watcheuse était bien renseignée. Elle fit une moue de dénégation mais le changement d'attitude n'avait pas échappé à Syrrha. Comme toujours dans de tels cas, elle contournait, aborderait le problème autrement et plus tard. « Parlez-moi de votre compagnon et de son amitié avec M. Fornay. » Grace dit le peu

qu'elle savait. Elle n'était pas sûre qu'on puisse parler d'amitié, « une complicité, des moments partagés, privilégiés. Michel avait de l'ascendant sur lui, c'est vrai. Mais pas plus que Perl, par exemple.

- Qu'est-ce que ce drame a changé, en vous ?

Les sœurs échangèrent un regard. Tipi prit la parole : « Nous avons grandi d'un coup. Nous sommes différentes de ce que nous étions, quelques minutes avant le drame.

- Et entre vous ? »

Il y eut un long silence embarrassé. Décidément, cette histoire comportait plus d'ombres que la watcheuse le pensait.

- Je comprends, il y a eu la naissance du petit, et ça change profondément la donne, mentit-elle.

- Oui, c'est ça, firent en chœur les deux jeunes femmes, soulagées de tenir une explication.

- Vous Grace, vous avez fait des études d'architecture, n'est-ce pas ?

- Oui, pour ce que ça me sert...

- Et vous, Tipi, je ne sais pas.

- Mes parents m'ont appris quantité de choses.

- Vous n'avez pas fait de cursus scolaire ? » Syrrha avait exagéré sa surprise. Comme si elle avait tenté de voiler une réaction offusquée devant une injustice patente. Grace tenta de conclure ce chapitre : « Nos parents nous ont laissé le choix.

- Oui, c'était mon choix, renchérit doucement Tipi, être éduquée par mes parents, ne pas aller à l'école. Et je ne vois pas le rapport avec le massacre.

- C'est pour donner de vous des portraits justes. C'est ma technique, il me

faut un maximum d'éléments. Mais vous avez le droit de ne rien me dire. Bon. Selon vous, que voulait le gang, qui étaient-ils, ces hommes ? Ils étaient bien armés, bien entraînés...

- Je ne sais pas, dit Tipi.

- Tooya a cru entendre qu'ils cherchaient une arme, ajouta Grace. Quant à leur identité, JuLIA va devoir le découvrir.

- Hmm... J'ai des infos là-dessus, moi, dit Syrrha négligemment.

- Ah bon ? Il faut les transmettre à la justice alors.

- C'est fait.

- Et bien, dites-nous !

- Des anciens des Mains de Fer. Tous. Et vous savez qui était l'un d'eux ? »

Les jeunes femmes se statufièrent. « Qui ? » et Grace sentait monter en elle un chaos irrémédiable, parce qu'elle devinait une possibilité.

- Mono Bersek. Après l'affaire Fornay, il a été radié. Il a commencé à traîner dans les bidonvilles et dans les skrites, à trafiquer, à router, à fourguer, à tuer peut-être. Et puis, quand le général Siodmak a dissous les Mains de Fer, Bersek a récupéré les plus durs de ses anciens camarades devenus chômeurs, et il a constitué un gang. C'est le plus dangereux de la bande. Votre matrone, Tooya, l'a reconnu sur une image que je lui ai montrée. C'est lui qui a tué vos amis froidement, y compris votre compagnon. »

Tipi posa une main compatissante sur le bras de sa sœur. « Mono... Bersek... » prononça Grace qui pâlisait, et la haine montait en elle avec l'acidité d'une vomissure. Syrrha profita de cet instant de désarroi pour insister : « Ils voulaient quelque chose, ils cherchaient quoi ? » Tipi se

mordit les lèvres, Grace fixait la watcheuse, les mots lui brûlaient les lèvres, il manquait l'impulsion. Syrrha avança sa main par dessus la table, la posa sur son bras, provoquant le retrait de la main de Tipi. C'était un geste très discret de possession, de domination. Les appareils émirent un léger vrombissement. « Donnez-moi un détail, dit la journaliste, juste un détail. Le détail est mon obsession, c'est par eux que se construit la vérité. Je le vérifie à chaque fois.

- Ils cherchaient une arme. Une arme que j'avais achetée en puisant dans les réserves de nos parents. Un FM 35. C'est à cause de ça qu'ils sont venus, à cause de moi. À cause de moi qu'ils ont tué papa et maman, Perl, Pastou... et mon Malik, Malik... Nous avons tout perdu à cause de moi.

- Attendez, Grace, je vous en prie. Je connais cette arme. C'est un monstrueux engin de mort. Qu'est-ce que vous comptiez faire avec ça ? »

Grace se mit à suffoquer, le bébé réveillé en sursaut hurla de peur, ce qui ne calma pas sa mère : « Pour moi, c'était une arme comme une autre, plus neuve que les nôtres, c'est tout. Je l'ai achetée parce que Malik voulait venger son pote philosophe. Il en était obsédé. Je voulais être armée, au cas où... Je voulais le protéger, si jamais... Le protéger, et ça l'a tué ! »

Elle allait prendre un malaise et Tipi se précipita pour lui enlever le petit Malik. « Et c'est vous qui avez tué le gangster ? En fouinant dans les couloirs, j'ai trouvé des traces typiques d'un blast-35. C'est vous ? Vous aviez l'arme en main ? » Grace regardait Tipi appliquée à calmer son fils, quand elle répondit que c'était bien elle. « Il allait tuer Raym. » Grace, bercée par un sentiment d'étrangeté, découvrait qu'elle devait ajouter un fantôme à sa macabre comptabilité. Elle continuait de fixer son enfant et

ne parvenait pas à relier cette vie remuante et bruyante au cortège macabre dont elle se savait la mère universelle.

Désamarrées de ceux qui les aimaient, Tipi et Grace dérivait. Leurs rêves éclairaient devant elles des lointains, leurs pensées s'évadaient malgré elles hors de leur carré de monde, où étaient confinées leurs tâches routinières, leurs vies passées. La ferme leur devenait une cellule étroite sans qu'elles en prissent conscience. Tipi s'attardait plus souvent devant des émissions qui parlaient de pays inconnus, elle interrogeait avec avidité les voyageurs les plus exotiques, apprenait des langues ; en dehors des heures de travail, on surprenait souvent Grace révisant ses cours ou se renseignant sur les cabinets d'architecture. Elle se rendait à Mérides plusieurs fois par semaine pour des rendez-vous. Un soir d'été que Grace cherchait Tipi, elle trouva sur sa porte un mot lui apprenant que sa sœur était montée au 'cimetière' avec son violoncelle, « rejoins-moi » concluait le message. Elle comprit immédiatement. Choisit dans la bibliothèque parentale le livre qu'il lui fallait, et se rendit sur la petite butte. Dans un mois, les parents de Malik viendraient récupérer son corps. Les deux sœurs s'étaient promis cette petite cérémonie sans programmer de date malgré l'imminence, et voici que Tipi prenait l'initiative et affirmait ainsi que le temps était venu. Grace lui en fut reconnaissante. « On annonce une plastorm pendant plusieurs jours ; on n'aurait pas pu le faire... », lui dit Tipi quand elle la vit approcher, pour expliquer de façon rationnelle un choix qui tenait essentiellement de l'intuition. Grace lui montra le livre qu'elle avait apporté. Tipi approuva. Elles s'installèrent côté à côté sur un des bancs que la communauté avait

établis, signe que la butte était désormais investie d'un rôle complexe, identitaire, tribal. Beaucoup y venaient pour se recueillir, on s'y réunissait la date anniversaire du drame et on y confortait un sentiment d'appartenance. Derrière elles, le profil terne des bâtiments où se poursuivaient les cultures hydroponiques ; à l'opposé, les alternances de champs de lin et la rocaïlle, les méandres asséchés d'un fleuve, des bosquets d'arbres résistants, des collines nues. Et couché par dessus, le ciel d'un bleu inerte.

Elles inspirèrent, échangèrent un regard pour s'accorder et l'archer de la musicienne vint s'alanguir sur les cordes. Grace commença à lire *Avec la coupe sertie d'azur, Attends-la. Au près du bassin, des fleurs du chèvrefeuille et du soir, Attends-la.* Le violoncelle vibrat aux harmonies de la prière de Bloch tandis que la voix de Grace égrenait les paroles de Darwich, et l'harmonie était idéale, elles la sentaient, en elles aller comme une sève, entre elles brûler comme un parfum. *Et ne t'impatiente pas. Si elle arrivait après son heure, attends-la.* Voici au monde ce qu'elles voulaient offrir, voici des autres ce qu'elles espéraient recevoir. *Et mène-la à une fenêtre, qu'elle voit une lune noyée dans le lait.* Par l'entrelacs des mots et des notes, tout s'apaisait, les blessures, au moins pendant ce temps, étaient recouvertes de baume. *Comme si vous étiez les deux témoins de ce que vous réserve un lendemain.* Car elles savaient ce pouvoir, elles en connaissaient les limites, c'est vrai, mais elles avaient été éduquées avec la conviction que l'art est tout ce qui reste quand le monde s'effondre. *Et polis sa nuit, bague après bague.* Les doigts de Tipi appuyaient en frémissant sur les cordes, l'archer prononçait des pleurs. *Et attends-la Jusqu'à ce que la nuit te dise : il ne reste plus que vous deux au*

monde. Les lèvres de Grace proféraient une ultime parole. *Alors porte-la doucement vers ta mort désirée. Et attends-la.* Un dernier accord mourut dans la profondeur du violoncelle. Tout devint silence, perpétuelle patience, hantée d'humanité.

« Je vais partir, Tipi. » Tipi acquiesça. « Je sais », dit-elle sans tristesse. Grace serrait nerveusement son livre et parcourait les tombes du regard. « Je vais en ville. J'ai des contacts. Malik aura plus de chances là-bas. Ici, il n'y a aucun avenir pour lui. » Tipi souriait : « Tu n'as pas à te justifier, je sais tout ça et... (elle fit un mouvement pour désigner les tombes) ils seraient d'accord. Je veux dire, papa, maman et Malik, tous les trois, j'en suis sûre.

- Et toi, que vas-tu faire ?

- Je vais partir aussi.

- À cause de moi ?

- Non. J'ai aussi une vie à accomplir. »

Tipi caressa les courbes de son instrument : « Il fait tellement sec que j'ai dû humidifier l'étui la nuit dernière. Et il s'est désaccordé pendant le morceau.

- Je n'ai pas remarqué », dit Grace gentiment. Elle n'ignorait pas ce que sous-entendait la remarque de sa sœur : ce monde est trop hostile pour la musique-même. « Il nous restera la langue et le chant », dit-elle avec fatalisme.

Cette-fois, Grace ne rentrerait pas le soir. Elle resterait à Mérides longtemps. L'habitude, impulsée par les matrones, de débattre

collectivement de la moindre décision, fit que la volonté de partir des sœurs Noex devint l'ordre du jour principal d'une réunion, la veille du départ de Grace. Non pour juger leur choix, mais pour en évoquer ensemble les conséquences, organiser et aider au mieux. Tipi ne partirait que dans un an ou deux, mais elle partirait. Avant de s'absenter définitivement, Grace reviendrait dans quelques jours, au pire quelques semaines, d'autant plus qu'elle laissait son fils à sa cadette. « Tant que je ne suis pas installée, tant que je n'ai pas une situation stable, je préfère qu'il reste ici. » Le petit Malik était sur les genoux de sa tante. Les participants l'observaient avec un sourire de connivence. Il avait plus d'un an à présent. Saisonniers ou sédentaires, nouveaux arrivés ou habitués, tous avaient adopté ce gamin rieur et paisible. Grace partait donc le lendemain, et Tooya avait fait une petite allocution en s'excusant de son trouble « Je n'ai pas l'éloquence de Perl... », avait-elle commencé, sans imaginer ce que cette évocation infligeait de douleur muette à Grace. Tooya rappela également le souvenir d'Arthur et de Mona, tout ce qu'ils avaient apporté à la communauté. Elle dénonça ce monde sauvage, la barbarie des gangs, dehors. Une façon d'affirmer que le mal venait de l'extérieur, que les causes du drame étaient à chercher dans la dérive sanglante du pays, pas dans les actes immatures de l'un ou l'autre, au sein de leur grande famille. Raym opinait gravement, « C'est vrai » intervint-il à ce sujet, pour dédouaner à son tour Grace de sa faute. Puis la matrone présenta une enveloppe de tissu et la fit glisser sur la table pour Grace, de la part de tous. La jeune femme ouvrit, émit un « oh » de surprise, et montra le contenu : une belle liasse de monnaie locale. Les autres sourirent. Jolie collecte. Mériques, comme d'autres grandes métropoles,

fonctionnait encore avec la monnaie publique qui avait, à cause de cela, une valeur forte. Les véritables emplois rémunérés, comme on l'entendait au début du siècle, étaient devenus rarissimes, et les échanges en nature complétaient ce qu'un travail ne pouvait offrir. La monnaie de la ferme était basée sur le cours de la pomme. C'était une monnaie relativement forte elle aussi, capable de bien se tenir face à la monnaie européenne de référence. Elle était acceptée à Mérives. La cagnotte, ajoutée à ses économies et au partage de celles de ses parents, assuraient à Grace de quoi ne pas augmenter la population des bidonvilles. Elle avait tenu tout le monde au fait de ses avancées, des nombreux contacts qu'elle avait noués, de son premier emploi chez un architecte, de ses projets. De son prochain contrat pour trois mois, chez un autre architecte, plus prestigieux, où elle serait responsable de chantiers passionnants. Ainsi, la communauté avait le sentiment d'être à ses côtés, embarquée dans l'aventure. Le lendemain, Grace embrassait de toutes ses forces le petit Malik, éperdu de chagrin. On avait beau le raisonner, il pleurait, se débattait, hurlait, s'agrippait. Elle ne lui avait pas caché que, contrairement à ses autres passages dans Mérives dont elle rentrait le soir, elle serait absente longtemps. C'était la première fois qu'il serait séparé de sa mère plus d'une journée, et cet arrachement lui était insupportable. Un cataclysme à l'échelle de sa petite expérience de vie. « Allons, disait Tipi, ta maman revient dans une dizaine de jours au plus, tu vas la revoir, ne t'inquiète pas. » Elle ne pouvait savoir que le petit avait raison. Il ne reverrait jamais sa mère. Deux semaines après son départ, sans nouvelles, la communauté inquiète tenta de contacter les personnes que Grace disait avoir rencontrées. Les mextes revinrent. Aucune adresse ne fonctionnait.

Hors l'architecte qui l'avait embauchée pendant quelque temps, et qui ne l'avait pas revue, les autres personnes citées étaient des fantômes. Grace avait menti avec un luxe de détails crédibles : elle avait imaginé ses contacts, donné de faux noms, raconté de fausses anecdotes, des pistes fictives, des rendez-vous dans des cabinets d'architecture méridionaux qui n'existaient pas. La communauté était sous le choc, surtout Tipi, pourquoi sa sœur avait-elle construit une telle fable ? Et surtout, comment l'annoncer, que dire au petit Malik ? Est-ce que ça signifiait qu'elle ne reviendrait jamais ? Tipi réfutait cette hypothèse de toute sa conviction. Comment Grace aurait-elle pu trahir sa sœur et son propre fils (et au-delà, le souvenir de Malik, la mémoire de ses parents) ? Ce serait obscène. Tipi jouait avec le petit Malik, le cœur en miettes. Elle n'avait à lui offrir que des photographies de sa mère, quelques enregistrements et un recueil de poésie mystérieux, laissé par Grace, assorti de cet avertissement : « Étudiez-le. »

Quelques jours passèrent. Le poste de la ferme fut activé et Tooya invita Tipi dans son bureau, pour regarder le message. C'était Grace. Elle était métamorphosée. Amaigrie, crâne rasé, visage sévère, tenue austère dont on ne pouvait voir que le haut. La prise de vue ne cadrerait que son buste. « Bonjour à tous, bonjour Tipi, bonjour mon petit Malik d'amour. Tout va bien. J'ai du travail. Je ne peux pas rentrer pour l'instant, l'installation est plus compliquée que prévu. Pardon de ne pas avoir donné de nouvelles plus tôt. J'étais très occupée... » Elle énuméra ainsi des faits anodins, des considérations banales, s'adressa longuement à Malik sans donner l'impression de s'inquiéter pour leur avenir. Elle l'embrassait, l'embrassait, pensait beaucoup à lui. Elle reviendrait, promis, et lui

demandait encore pardon de ne pas avoir pu tenir parole, etc. « Je dois te laisser, mon petit chéri. Ne sois pas triste. Je me débrouille pour revenir au plus tôt. Je fais tout ça pour nous, tu sais. Sois bien sage avec tata Tipi. » Après encore quelques informations qui, vérifiées, s'avérèrent de nouveaux mensonges, elle clôt l'enregistrement. Pourquoi faisait-elle ça ? La question et toutes les questions angoissantes qui venaient en cortège derrière la première, ne laissaient pas à Tipi une minute de répit, plus une seule nuit paisible. Le lendemain, l'avocat virtuel Oäne contacta Tooya au sujet de leurs affaires, celle du meurtre de leur client et celle du massacre, qui avaient pour point commun le même criminel. Oäne commençait à débiter des renseignements à toute allure quand Tooya l'interrompit : elle voulait avant tout savoir si on avait retrouvé trace de Mono Bersek. Le visage androgyne arbora une expression réjouie assez ressemblante quoiqu'un peu exagérée quand il annonça que oui, il allait justement y venir : on l'avait repéré. Certes, il n'était pas encore pris, mais l'espoir était permis, l'étau se resserrait. « Mais où est-il ? » s'agaça la matrone. La jubilation d'Oäne le portait au bord de l'orgasme : « On va l'avoir ! Une reconnaissance faciale de rue a repéré Mono Bersek dans le centre de Mérives. »

Après avoir traversé les bâtiments industriels abandonnés, les zones commerciales désaffectées, les sinistres parcs de siphons à dioxyde, la navette empruntait un pont. Le pont franchissait un fleuve rétréci par les sécheresses. Appuyées sur ses berges poussiéreuses, des constructions de fortune, miséreuses et fragiles, s'enfonçaient par degrés dans son lit débile, gras de jussies et de jacinthes, où le fleuve, qui n'était plus qu'une rivière souffreteuse drainait des immondices. De là, les bidonvilles s'étendaient vers le nord à perte de vue, et vers le sud allaient, comme une masse de déchets portée par un tsunami, s'agréger aux franges des quartiers périphériques de la ville, leurs constructions plus hautes, plus claires, plus homogènes. Le centre de Mérives, visible depuis le point le plus élevé du pont, était hérissé de buildings rassemblés en îlots, flèches dont les miroitements étaient éteints depuis longtemps sous une pellicule de saleté. Le reste de la ville créait un immense tapis aux motifs alternés de bâtiments modestes, de silos et de cuves hydroponiques, de résidences de quelques étages et de petites maisons de lotissements début de siècle. Les espaces verts, qu'on avait cessé de maintenir en état, faisaient sur le damier urbain des taches croûteuses, les jardins abandonnés avaient muté en friches investies par des entrepôts bricolés, des boutiques minuscules accolées les unes aux autres, qui changeaient de fonction et de résident au gré des arrivées et des départs. On y trouvait des artisans sans commandes, des bandes tapées au mélange, des tâcherons prêts à tout, et des prostitutions inventives étroitement surveillées par une police spécialisée. Depuis le pont, un voyageur pouvait comprendre la manière

dont les communications irriguaient la ville. Les sentiers étroits et confus des bidonvilles cédaient progressivement le pas à de vraies rues dans les quartiers moins défavorisés, puis la largeur des voies augmentait pour produire les grandes avenues qui reliaient les gratte-ciels du centre. Les émeutes continuelles de la dernière période s'étaient concentrées dans les quartiers modestes, investis par les réfugiés de la périphérie et des bidonvilles, les ruraux déportés, les nomades affamés. La première fois que les émeutiers, organisés, avaient osé entrer en masse dans la ville, l'élan avait été puissant, et la répression assez violente pour interdire à la foule de pénétrer le plein-centre. Le souvenir cuisant de la réplique annihilait toute velléité de recommencer.

La navette entra dans le pôle de débarquement et se rangea derrière les autres pour attendre l'inspection municipale. Une première inspection, opérée par la police nationale, avait eue lieu avant d'aborder la périphérie, au seuil des premiers bidonvilles. Elle était rapide et expéditive. Il s'agissait seulement de vérifier les identités. Un refus d'obtempérer valait outrage à un représentant de l'État et vous envoyait directement en centre de redressement. Une personne recherchée, comme Mono Bersek, n'aurait logiquement pas due passer ce filtre. Bersek aurait été immédiatement reconnu et appréhendé. Il était donc entré dans MÉRIVES clandestinement. À la gare multimodale, c'était au tour de la police municipale de faire un nouveau contrôle d'identité, après quoi elle interrogeait longuement chaque arrivant par la navette pour noter les temps et motifs de séjours dans la ville. Grace connaissait par cœur le rituel, à présent. Une femme, qui s'était installée à côté d'elle et avait été agitée pendant tout le trajet, ne cessait de la questionner : « Vous croyez

qu'ils vont refaire le contrôle ? Ce qu'on perd comme temps... », « Ils ne vont tout de même pas nous contrôler encore ? », « Je ne sais pas si on arrive loin de telle rue, de tel quartier » Grace maîtrisait son agacement, elle avait tenté de la rassurer, tout se passerait bien, il y avait des guides, des taxis, il suffisait de se renseigner... mais l'autre n'en démordait pas, elle ressassait ses angoisses « j'espère qu'on ne sera pas en retard. », « C'est parce que je dois me rendre chez mon fiancé », « S'il y a un barrage, comment je vais le prévenir ? » Grace avait abandonné, elle souriait à sa voisine sans lui répondre. Les portes avant du véhicule s'ouvrirent et deux policiers municipaux entrèrent. L'un présentait son biomètre aux passagers qui, obligeamment, étiraient le cou pour tendre leur face à l'appareil. Le second enchaînait avec le questionnaire. Quand le policier braqua l'appareil sur elle, Grace exposa son visage, le module réagit par le signal habituel de confirmation. Le contrôleur demanda une seule précision : « Vous restez combien de temps ? » à quoi Grace répondit « Trois mois. Je suis à l'essai chez un architecte. S'il m'embauche, je ferai les démarches nécessaires. Je connais la procédure. » Le contrôleur se tourna vers son collègue. Celui-ci ausculta son écran et lui fit un signe, elle avait déjà répondu au questionnaire complet la semaine précédente.

Il n'y avait bien que le biomètre pour reconnaître Grace. Les camarades de la ferme auraient eu plus de mal, paradoxalement. Grace s'était rasé le crâne et teinté mains et bras au henné, elle s'était emmitouflée dans des fringues qui auraient fait rire sa sœur. Elles les avaient pourtant soigneusement choisies. Ses pelures bigarrées étaient portées par la classe moyenne de banlieue, mais elle avait ajouté des

éléments — sac de toile sur le dos, pardessus ciré, casquette de récupération, sacoche lourde de vieux matériel électronique et d'outillage, chaussures montantes en cuir cousu de récupération — qui pouvaient la ranger dans la catégorie des classes plus aisées, férues de technologie, aimant collectionner les vieux objets, et entretenaient la confusion avec la catégorie des tâcherons qu'on embauche pour une journée ou quelques heures. Elle n'espérait pas tromper un module de reconnaissance faciale braqué sur elle à 30 cm, il lui suffisait de se rendre assez floue pour que la surveillance automatique de rue laisse glisser. Un humain aurait remarqué cet excès de normalités cumulées ; l'Intelligence artificielle qui officiait s'intéressait aux individualités ' saillantes '. Le contrôleur remercia, passa à la femme à côté de Grace et la soumit à l'examen de l'appareil. La voyageuse devint livide, son visage mua en tête de coupable. Le biomètre réagit curieusement. Il conclut son signal d'accord par des notes en bémol. Les agents municipaux demandèrent à Grace de dégager, ce qu'elle fit sans demander son reste. Comme elle s'éloignait, elle entendit un policier dire : « Il y a un problème. Vous avez quel âge ? » et la pauvre femme, paniquée, expliquait : « C'est toujours la même chose ! C'est une erreur de l'état civil. Je n'y suis pour rien, je vous jure. Je n'ai rien fait de mal. »

Chaque fois qu'elle entrait dans la ville, qu'elle s'engouffrait dans la complexion de ses rues, Grace était pénétrée d'un sentiment de liberté. La ferme, aussi vaste soit-elle, était un ensemble clos, un couvent, une entité aussi chaleureuse que confinée, l'omniprésence de la communauté pouvait causer une impression d'étouffement. Et aussi, l'ouverture du paysage, autour, avait pour effet contradictoire de renforcer le sentiment

d'enfermement entre les remparts de « La Perle ». Mérides, où elle devenait soudain anonyme et invisible, Mérides, avec sa multiplicité de repères visuels, ses perspectives enfoncées à perte de vue, l'infinie variété de ses images et de ses visages, lui procurait une sensation d'immensité, de souffle, d'espace, et cela inoculait dans ses veines une énergie, une tonicité dont elle était avide. Et ce jour, ce jour singulier qui la voyait longer le stade où ronflait une rumeur populaire, se diriger vers un quartier d'habitats désaffectés, ce jour qui augurait de nombreux matins, le plus long séjour qu'elle ait prévu de faire ici, ce matin-là, songait-elle à son enfant ? Oui, elle n'avait que lui en tête, comptait bien le revoir, le serrer contre elle, une fois sa mission accomplie. Trois mois tout au plus, se disait-elle, à peine une saison, et elle pourrait consacrer le reste de sa vie à aimer et élever son fils. Elle comptait déjà les jours, cette échéance était pour elle un horizon aussi concret que le frôlement des autres dans les transports en commun, les odeurs étranges qui règnent dans les souterrains, la masse humaine étourdissante et bruisante qu'il faut pénétrer et traverser, les bouffées brûlantes de la rue, la dilution progressive de la foule dans l'espace urbain, puis le désert d'un quartier, le bruit de son pas sur ce boulevard, dans cette rue, le silence neuf qui isole, les parois de béton qui réfléchissent le pénible éclat du soleil devant elle, et le soudain contraste avec l'impasse qu'elle abordait à présent. Ici, les caméras de surveillance régulièrement caillassées n'étaient plus remplacées. Grace vit un drone imprudent osciller au dessus des toits. Elle fit mine de changer de direction, et marcha ainsi le temps que l'appareil disparaisse au loin, puis rebroussa chemin, revint à la ruelle dans laquelle elle s'engagea sans hésiter. Elle perçut un mouvement, cela venait

d'ouvertures bricolées dans les façades hétérogènes qui la surplombaient. Les bâtiments avaient poussé sur le socle grossier de maisons plus anciennes, dont on pouvait percevoir les maçonneries mises à nu. Là-dessus, des poutres d'acier dépassaient des murs lépreux, elles avaient supporté naguère la géométrie d'usines dont le bardage métallique avait été récupéré, dispersé, et remplacé par un rapiécage de ciments aux qualités variables, que des herbes ligneuses crevaient par endroits. Là-haut, du linge et des câbles pendaient aux rares fenêtres de fortune, des musiques adverses tonitruaient par les ouvertures, les vitres, rafistolées avec des lames de plexiglas jauni voilaient les présences que Grace devinait. Elle savait qu'on l'observait ; elle savait *qui* l'observait. Les enfants surgirent dans la ruelle, et la reconnurent. Au premier rang de la bande, il y avait Aro. Il planta ses possibles douze ans devant la jeune femme.

- Salut Grax

- Salut Aro

Grace sourit. Revoir Aro était un baume éphémère posé sur la crasse infatigable du monde, comme l'est souvent le spectacle de la beauté. Corps et attaches cent fois métisses, essence indéfinissable, ce gamin avait un charisme incroyable. Son regard vert était magnétique.

- C'était aujourd'hui ?

- J'avais dit : dans la semaine. Tu permets ?

Elle désigna l'extrémité de la ruelle. Le gamin opina.

- Je viens avec toi.

- Je veux bien.

Aro accompagna Grace jusqu'à une porte de garage couverte de couches

de graffitis desquamés, vestiges d'une parole oubliée. Ils ne jetèrent ni l'un ni l'autre de regards méfiants alentour, avant d'entrer. Le drone passé, on était en terrain ami. À l'intérieur, le garçon la précéda dans l'escalier, tendit l'oreille longuement, c'était un peu surjoué et Grace se retint de rire, il lui fit signe que tout était calme, et la quitta brusquement sur un « Salut Grax. Rappelle-moi. » Grace grimpa dans la cage d'escalier sabrée d'ombres noires. Seuls ses pas résonnaient, tout le reste était souffles emmurés, rumeur atténuée de la ville. Parvenue sur le pallier habituel, elle se présenta devant le mini-biomètre installé à côté de la porte. Il émit une vibration. La voix méconnaissable d'un ami qu'elle connaissait bien passa le filtre du haut-parleur.

- Bonjour Grax. Que voulez-vous ?

- C'est de désir dont vous parlez, c'est d'espoir dont je suis affamée.

La porte s'ouvrit. « Alors ? » fit Grace en saluant l'homme qui l'accueillait.

- Pas mal. Entre.

Cela faisait plusieurs mois que Grace avait pris contact avec le Groupe, par l'intermédiaire d'un architecte qu'elle avait d'abord appelé pour venir travailler avec lui. Ils s'étaient donnés rendez-vous au centre de Mérides, dans un 'Café' (on avait gardé le terme par abus de langage, on n'y servait presque plus de café, devenu hors de prix). Le centre de Mérides, où les bâtiments sont entretenus, où les tours de verre sont encore intactes — sales souvent, ternies par des croûtes de poussière, de terre et de plastique amalgamées, mais préservées. L'architecte était un

grand gaillard vêtu de façon décontractée, portant avec légèreté ses plus de soixante-dix ans, un type engagé autrefois, atterré par l'époque, plein d'espoirs et sans nostalgie pourtant, il pestait contre l'aveuglement des autorités et des gens, et préférait cependant s'attarder sur quelques belles expériences, quelques belles personnes. « Je passe de la plus profonde déprime à la grosse bouffée d'optimisme, selon ce que j'entends ou qui je rencontre. » L'interface, installée sur chaque table, prenait commande. Grace ironisa : « C'est chic. » L'architecte haussa les épaules. « Ils veulent donner un côté ancien et haut-de-gamme, je suppose. Luxe et authenticité. En tout cas, ce sont les rares à proposer de vraies tisanes. » Quand le serveur apporta leur commande, Grace émit un petit rire, elle montra la marque : « 'La Perle'... Elles viennent de la ferme où j'ai travaillé. Je vous garantis que c'est de la bonne qualité. » La conversation avait glissé de la sphère professionnelle à des contours plus personnels. L'architecte s'était mis à parler de lui, de son passé, de sa famille et, naturellement, Grace s'était livrée à son tour. Elle avait tu l'existence de son fils, un peu par sécurité, un peu par gêne, surtout pour des raisons qu'elle ne parvenait pas à démêler. Elle avait évoqué le massacre, la mort de ses parents et de Malik. Elle mentionna l'assassinat du philosophe, l'événement qui avait précédé tout le reste et avait, d'une certaine façon, déclenché la suite. Elle revint aussi à l'enquête toujours infructueuse pour retrouver L'ex-Main de Fer. L'architecte écarquillait les yeux. Il était au courant : il lisait et écoutait les reportages de « La Parole ». On avait aussi évoqué la mort de Michel Fornay sur les médias officiels. Il la harcelait de questions sur des détails de l'affaire, pour comparer son récit à celui de la fameuse Syrrha. « Je n'y étais pas, dit Grace avec autant de lassitude que de regrets, je

n'étais pas là quand Bersek a tué Malik. Je n'ai jamais été là.

- Bah, nous sommes là quand même, dit mystérieusement l'architecte, avec un ton détaché qui déplut à Grace.

- Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

- Rien, rien. Je balance souvent des phrases débiles, faites pas attention. Je peux peut-être vous aider.

- J'ai besoin d'un travail.

- Un travail, aujourd'hui... Oui, je vais vous embaucher quelques jours par semaine, sur plusieurs semaines, peut guère faire mieux, mon cabinet bosse sur une nouvelle implantation de siphons. Rien de passionnant, j'ai besoin de quelqu'un comme vous pour boucler le dossier dans les temps. Mais ce n'est pas ça. Vous aider... je voulais dire, vous aider pour votre affaire. Je connais des gens qui pourraient aller plus vite que JuLIA ou vos avocats artificiels, et vous retrouver votre assassin. Ils sont doués, ils iront vite. Garanti.

- Ce serait ça, ma rémunération ?

L'architecte grommela.

- Non, je paye en monnaie publique, mais si le Groupe vous intéresse, je retiens 10 % de votre paye, pour la mise en relation.

- Et, vos personnes, là, vos détectives, c'est quoi, leur monnaie d'échange ? Ils vont me prendre combien, ou quoi ?

- Bah, eux, c'est pas pareil. Ce sont des fous. Ils vont faire ça pour le plaisir, je les connais. Leur jeu est de dérégler la domotique des riches qui gaspillent et polluent, ou les administrations pas très regardantes sur l'économie d'énergie. S'ils n'agissent pas directement, ils dénoncent. Des fous avec une rigueur morale, quoi. J'ai connu des intégristes dans le

même genre, mais eux, c'est s'amuser qui les intéresse. Ils ne sont pas contre un petit entracte, sur des sujets de justice, comme le vôtre. Je vais d'abord les contacter. Vous ne bougez pas. Si votre cas les inspire, ils vous retrouveront et vous diront comment procéder.

Il savoura une première gorgée de tisane. Grace l'imita.

- Paradoxalement, on n'en boit rarement, à la ferme. Toutes les cultures sont pour l'export...

L'architecte observa la rue par la vitrine, un moment. Il se rappelait l'époque où, à cette même place, il courtisait sa future femme. Ils étaient obligé d'élever la voix pour entendre leurs mots d'amour. Des centaines de voitures et de motos circulaient, un vacarme infernal. Aujourd'hui, de rares voitures thermiques et quelques véhicules électriques allaient en douceur au milieu de files ininterrompues de bicyclettes et de triporteurs. Les trottoirs étaient encombrés de piétons.

- Qu'est-ce que vous ferez quand ils auront localisé le type, là ? Vous allez vous venger ?

- Je ne sais pas. Je ne suis pas une meurtrière ; je veux juste regarder ce fientard dans les yeux. »

Elle eut un flash, sur ces paroles, *Je ne suis pas une meurtrière*, l'éclat fulgurant du Blast-35 qui déchire les murs du couloir, la puissance sans recul de l'arme, le gangster pulvérisé devant elle. « Juste le regarder dans les yeux » répéta-t-elle lentement, pour calmer les battements de son cœur, affolé par l'adrénaline.

Le premier signe fut un livre papier. Un recueil de poésie, transmis

par l'architecte, en douce, sans commentaire, à la fin d'une réunion de chantier sur le site du futur siphon à dioxyde. Grace devina aussitôt et enfourna prestement le livre dans sa sacoche. Elle ne l'ouvrit que le soir, revenue à la ferme, dans le secret de sa chambre. Il était visiblement artisanal, on devinait qu'il avait été fabriqué sans passer par la moindre étape numérique. C'étaient des feuilles pliées, reliées au fil, le texte était imprimé avec des lettres bancales, du genre qu'on utilisait pour certains jeux d'enfants. Persuadée que le livre contenait un billet ou une annotation, elle le feuilleta rapidement d'abord, puis, ne trouvant rien, elle dépouilla chaque page scrupuleusement. Sans plus de succès. « Qu'est-ce que je dois faire de ça ? » À défaut de comprendre, elle lut. Une série de textes courts, anonymes. *Biais* était le titre. Les poèmes ne semblaient pas suivre une logique. Ils étaient relativement abstraits à la première lecture, mais on devinait un sens, et des humains derrière tout ça. Ce n'était pas généré par une intelligence artificielle : pas assez terne ou pas assez dérégulé pour être pondu par un algorithme. C'était le premier contact de Grace avec la Langue. Elle partagea la lecture des poèmes avec sa sœur, qui les trouva jolis. Le lendemain, elle retournait à Mérides, au cabinet de l'architecte. Elle avait laissé le recueil à la ferme, par prudence. Quand elle vint le saluer, comme chaque matin, il prévint toute parole malheureuse en arborant un air sévère, presque hostile, et ajouta, en parlant assez fort pour que les collègues du bureau écoutent : « Il faut qu'on retourne sur le site. Venez avec moi. »

Devant eux se dressaient les deux siphons déjà construits. D'immenses bâtiments sombres avec leur face grillagée, derrière quoi on devinait les mécanismes de ventilation, les tuyères compliquées censées

aspirer le dioxyde de carbone de l'atmosphère, les silos où il serait, condensé, précipité et les lourds mécanismes qui le compresseraient sous forme de tubes de graphite qu'on enterrait ou qu'on recyclait en revêtement routier, par exemple. En une vingtaine d'années, de pareils monuments avaient poussé partout à la surface du globe. Une tentative désespérée — bien trop tardive et potentiellement dangereuse selon certains scientifiques — de limiter l'impact des activités humaines sur l'atmosphère. Les résultats étaient discutables : il semblait que plus rien ne pourrait arrêter l'accélération générale du réchauffement. Pourtant, « il faut bien tenter quelque chose », assénaient les gens de bon sens. Grace et l'architecte étaient au centre du terrain dégagé qui accueillerait le prochain siphon, elle tenait une tablette déconnectée sur laquelle elle faisait mine de prendre des notes. La caméra la plus proche était à bonne distance du chantier, elle devait être posée sur le boulevard, trop loin pour saisir leur conversation, mais il suffirait d'un drone... L'architecte jetait des regards inquiets de tous côtés. C'était agaçant « Vous allez nous faire repérer » fit Grace en posant le stylet sur ses lèvres pour en masquer le mouvement. L'architecte opina et revint à une attitude plus décontractée. « Alors ? » dit-il, en désignant un point sur la tablette.

- Je n'ai pas compris cette histoire de livre.

- Aïe. C'est mal parti. Vous n'avez pas compris ?

- Non. Je cherchais un message glissé entre les pages. Il n'y avait rien, alors j'ai lu le texte. J'admets que je n'ai pas saisi ce que vous vouliez me faire comprendre.

L'architecte prit une expression ennuyée.

- D'une certaine façon, il n'y a rien à comprendre.

- Par pitié, ne parlez pas en énigme et dites-moi juste ce que je dois faire avec ça.

- Ce n'est pas si simple. C'est un état d'esprit, une forme de pensée qu'il faut acquérir. Si je vous dis : *Nos inquiétudes de craies, appariées, plantées sur l'affleurement des marnes que chamboulent les vanités humaines, et nos mots retenus pour évoquer demain...* Ça vous évoque quoi ?

- J'en sais rien. Qu'est-ce que vous...

- Il s'agit de nous deux, ici. Maintenant.

Visiblement, Grace était perdue. L'architecte dodelina, fit une mine de gamin prit en défaut : « D'accord. Je ne suis pas le meilleur à ce jeu. Mais c'est le principe. *Nos inquiétudes... appariées...* parce que nous sommes deux et que nous parlons d'un moment critique. *L'affleurement des marnes* chamboulées *par les vanités humaines* : ce chantier, ici, avec toute l'histoire anthropologique qui y a conduit, la tentative désespérée de rattraper notre irresponsabilité... *évoquer demain*, c'est ce que nous sommes venus faire, pour votre enquête. Vous voyez ? Ça reste intelligible mais on ne peut pas tout décortiquer ou expliquer, rien n'est absolument reconnaissable, et c'est le but.

- Mais ? Pourquoi ?

- Contourner la surveillance. À un certain degré d'abstraction, les Intelligences artificielles décrochent. Les messages leur deviennent complètement opaques. Ou elles se trompent d'analyse.

- Oh, je vois... La poésie comme langage de résistance.

- Ce qu'elle fut toujours, dit-on. »

Biais n'était pas un mode d'emploi, un catalogue de formules à apprendre.

Le recueil était pensé pour permettre de saisir l'état d'esprit général, la manière, ce je-ne-sais-quoi que les algorithmes ne parviennent pas à capter... *Pour l'instant*, lui dirait un jour un des membres du Groupe, « Tôt ou tard nous serons dépassés... » Quand l'architecte pensa que Grace était prête, il la convia à une conversation avec un inconnu. L'architecte lui déconseilla de se préparer autrement qu'en lisant beaucoup de poésie. « Surtout, pas de formules existantes, pas de citations. Inutile de placer des synonymes précieux — on a tendance à la préciosité, au début — l'algorithme les décrypterait facilement. Inventez. Créez votre propre langue. Et il activa un poste en ajoutant : Tout ça est sous surveillance, bien sûr. Soyez prudente. » Une voix déformée vint rompre le silence.

- Bonjour, appelez-moi comme il vous plaira.

- Bonjour... Ismaël, dit Grace, soudain inspirée, vous pouvez m'appeler Grax.

- Grax, l'adresse est entendue et ils sont vastes, les bataillons de moissonneurs qui porteront votre saison.

L'architecte chuchota à l'oreille de Grace : « Ils acceptent de vous aider. »

Grace s'éclaircit la voix et se lança.

- Alors, ce jour nouveau s'illumine.

- Oui, et de prochaines escales se dessinent aux franges de la clarté.

- Quand recevront-ils la mortelle assombrie ?

- Qu'elle saisisse promptement la coupe de jade à peine élevée, gagne ici-même le coteau hersé de vieilles folies, et nous laisse la prendre par la main. »

L'architecte vit le visage de Grace se décomposer. Elle tendit vers lui une expression hésitant entre rire nerveux et désarroi. « Ça va aller » la

rassura l'architecte. Grace était atterrée : « Vous avez pigé quelque chose, vous ? » Pour toute réponse, il s'avança devant l'e-ris, salua, et déconnecta. Assis sur un coin de bureau, il lui sourit en décryptant : « Vous avez rendez-vous à la prochaine nuit de pleine lune, à l'heure où elle se lève... Il consulta un agenda papier qu'il portait toujours sur lui. Le 23, à 22 heures. »

- Et où ? Je capte rien. C'est n'importe quoi.

- L'ancien parc municipal nommé « la vigne », il y a un pré très pentu, avec des fausses ruines. Là-bas, quelqu'un viendra vous chercher. Vous finirez par vous habituer ; ça deviendra naturel. Vous ne vous êtes pas mal débrouillée, d'ailleurs. »

Entrer dans le Groupe n'avait pas été simple. Il avait fallu beaucoup de conviction, pas mal de temps, et un grand nombre de vérifications, avant que Grace ne soit acceptée. Le fait qu'elle ait un but clair, prouvé par un historique déjà ancien, avait aidé à convaincre les membres. S'ajouta en coulisses un élément que la jeune femme ignorait : Syrrha était liée à l'organisation, et elle avait témoigné en sa faveur. Grace avait donc quitté la ferme pour rejoindre le Groupe en prétextant une embauche à Mérides. Bien sûr, la communauté se rendrait compte de la supercherie. Pour Grace, ce n'était pas si problématique, le secret de sa mission impliquait ce mensonge. Elle enverrait un message à son fils. Son petit Malik qu'elle retrouverait bientôt, cela ne faisait pas le moindre doute. Sinon, se serait-elle aventurée ainsi ? Parfois, dans l'étrange atmosphère de l'appartement du Groupe, le soir, quand les matriciens travaillaient en silence devant leur écran, que le seul bruit était celui des

ventilateurs des machines, quelle s'assoupissait sur sa banquette, des remords la saisissaient. Elle les affrontait bravement, les supprimait en leur superposant la vision crue de Mono Bersek, explosé par une décharge de FM, vision qui cautionnait toute l'entreprise et les mensonges nécessaires à sa réussite. Oui, elle pensait à son fils, s'imaginait le berçant, lui racontant son expédition, un jour. Elle s'appuyait, pour affermir sa volonté, sur l'idée d'un devoir accompli. Une morale resserrée autour du seul projet de venger la mort des siens. Cela suffirait pour l'instant. Après, elle reviendrait à la ferme, emporterait Malik, ils iraient vers le nord, franchiraient les murailles, vers la fraîcheur et la végétation. Une vie nouvelle. Et si Tipi voulait bien se joindre à eux, ils formeraient une sorte de famille.

Une fois lancé collectivement, il ne fallut au Groupe que quelques heures pour repérer Mono Bersek. « Il est à Mérives. » lui avait dit simplement celui qu'elle avait appelé Ismaël lors de leur premier contact. Son vrai pseudo était Ilam. Devant la stupéfaction de Grace, Ilam avait souri : « Mérives... Ne crois pas pour autant qu'il soit à ta portée.

- Ce n'est pas ça. Comment se fait-il que JuLIA ne l'ait pas retrouvée, avec tous ses moyens ?

- C'est la seule question qui vaille. Bersek est protégé, c'est clair. Le fait qu'on l'ait repéré a été repéré, si tu vois ce que je veux dire.

- Je vois parfaitement. Qu'est-ce qu'il va se passer ?

- Votre avocat ne va pas tarder à contacter la ferme pour annoncer l'heureuse nouvelle. Ceux qui le protègent ne peuvent guère faire autrement que de laisser fuiter l'info. Parce que leur intervention pour l'empêcher se verrait. L'avantage des ordinateurs quantiques.

Le Groupe fila Bersek pendant plusieurs jours et le repéra deux fois encore. « Il a ses habitudes. » Ilam désigna les trajets suivis par le mercenaire. « Il habite chez un des officiers des Mains de Fer, réintégré à l'armée régulière après la dissolution voulue par Siodmak. Il se rend souvent dans le *blèche*. On a tracé un de ses appels. Il s'aventure en plein cœur du quartier. Là où il est très dangereux de se rendre. Tu as à faire à un type en service commandé, c'est évident. Il a partout des protections, sinon il ne se retrouverait pas comme ça en ville alors qu'il est recherché par la justice. C'est un gros morceau, les copains hésitent...

- Mais qui le protège ?

- À ce stade, impossible à dire. Les autorités, des fidèles à Marciac, des groupes comme le nôtre, qui rêvent de tout renverser...

- Vous rêvez de tout renverser ?

- Pacifiquement. Notre arme c'est ça, dit-il en désignant son poste, puis il se toucha le front. « Et ça », ajouta-t-il.

L'équipe venue déterrer le corps de Malik faisait une pose avant de repartir. Tout était achevé, tombe éventrée puis refermée, cadavre exhumé, installé dans un cercueil et déposé dans leur camion spécial. Les fossoyeurs n'avaient retrouvé du livre enterré avec lui qu'une pâte sèche, pulvérulente, qui s'évanouit dans l'air. Les débris allèrent comme une semence se répandre dans le paysage. Ils s'attablaient à présent, émerveillés de la nourriture qu'on leur offrait. Raym et Tipi souriaient de les voir ainsi, désarçonnés par les saveurs qu'ils découvraient. Le frère de Malik était venu assister aux manœuvres et partageait le repas. Lui aussi s'arrêtait sur chaque bouchée : « Tout est un peu fade. Je ne peux pas dire que ce soit désagréable. C'est déroutant. » Raym mangeait en face de lui : « Tout le monde a oublié. Les sens se sont conformés au goût artificiellement exhaussé, et saturé des merdes hydroponiques produites dans les villes. Il faut rééduquer le palais pour apprécier les nuances. » Tipi les avait rejoints à la même table, avec le petit Malik, que son oncle dévorait des yeux. L'enfant gigotait sur sa chaise, manifestement gêné par l'insistance du regard sur lui.

« Dire que sa mère n'est même pas là le jour où on transfère le... Il suspendit sa phrase, arrêtée par Tipi qui, d'une mimique, lui ordonnait de préserver l'enfant.

- Elle est en ville, elle cherche du travail. C'est très difficile.

- Bon... Mon pauvre Nourse, tout de même... »

Tipi aurait pu remplir chaque silence de son interlocuteur, elle écoutait sans qu'il fût besoin de les prononcer, les anathèmes, les suspicions, les

raccourcis, Malik s'est fait grugé par une salope, une qui couchait avec n'importe qui, et en grande partie responsable de sa mort d'après ' La Parole ', le pauvre Malik, mort sans même savoir qu'il serait père, le malheureux, si loin de nous, etc.

« N'empêche, elle aurait dû être présente. C'était important, pour la famille. J'espère qu'elle ne l'oubliera pas.

- Elle ne l'oubliera jamais, dit Tipi avec une totale sincérité, en caressant la tête du petit, et l'homme se demanda si elle avait bien compris qu'il parlait de son frère.

- Qu'elle vienne au moins lui rendre hommage sur sa nouvelle tombe. Et notre petit Malik ?

- Quoi ?

- Sa mère revient quand ?

- Dès qu'elle a un travail et qu'elle est installée. En ce moment, comme je l'ai dit...

- Oui, j'ai pigé : c'est difficile. En attendant, le petit pourrait vivre chez ses grands-parents. Il n'a plus personne ici. Il serait bien ; ma mère s'occuperait de lui, il serait en sécurité. Moi, j'aiderais, j'ai un emploi, de l'argent. Ici, c'est dangereux, avec toutes ces bandes qui traînent...

Tipi était ébranlée, elle n'avait pas prévu ça. Elle entoura les épaules de l'enfant comme si un péril immédiat le menaçait. « Il m'a, moi. Et nous sommes en sécurité ici. Et puis Grace va revenir.

- Nous sommes en sécurité, ici. » intervint sèchement Raym, qui avait écouté jusqu'ici sans réagir.

L'homme les observa en silence. Reprit quelques bouchées, mâcha longuement, concentré sur un débat intérieur, toujours les yeux sur Malik.

Il opina gravement. « Bon, j'emporte mon pauvre Nourse. Donnez-moi des nouvelles, pour Grace. »

Il avait pris un ton conciliant. Une façon d'excuser sa brutalité. Tipi décida d'apaiser la conversation, elle aussi.

- Bien sûr. Je transmets à Grace vos inquiétudes. Elle appelle souvent, mentit-elle, je lui dirai.

Et elle espéra que son visage ne trahissait pas sa peur de ne jamais revoir Grace. « Fouck, mais où tu es ? hurlait une voix au fond d'elle. Par pitié, Grace reviens vite ! »

Nuit sur Mérides. Centre ville ponctué de leds opalescentes, de lueurs tombées des fenêtres aussitôt avalées par l'abîme, d'éclairage urbain calculé en complément de l'apport de la lune, soit de la pénombre à peine, de quoi voir, et encore, un poteau à trois pas devant soi. Relatif silence. Trafic réduit, rues désertes. Les citadins rentrés à cause du couvre-feu, toujours en vigueur quoique plus relâché. Les villes désormais s'activaient le jour, s'endormaient au creux de nuits moins trompeuses que jadis, redevenues denses et noires. Nuits fragmentées dans le centre, pesantes dans les quartiers périphériques, dévorantes dans les bidonvilles, obscurité totale dès que la ville a relâché ses rets, que la campagne domine. Nuit urbaine propice aux trafics et aux déplacements secrets. La police concentrée sur la protection du centre, les drones remisés, et les caméras infrarouges ou à gains de lumière, mal ou pas réparées, laissaient la nuit aux innomés de Mérides. Au milieu de ces ténèbres en majesté, régnaient au plus large, toute la faune devenue nocturne jaillit enfin et furète, fouine, trouve, lutte, mange et se reproduit,

survit à l'écart de la frénésie diurne des humains. Nuits où se croisent les pistes animales et les trajets clandestins. Aro fit un geste, se tourna vers Grace pour exiger silence et immobilité. Depuis l'angle de bâtiment où ils se rencognaient, ils virent passer une famille de renards. Un adulte, suivi de deux petits, trotinant, griffes à effleurer le bitume, museaux frémissant. La ville, dernier refuge de la vie sauvage.

Aro lui avait dit « Tu sais, c'est dangereux d'entrer dans la *blèche* », le nom qu'ils donnaient au bidonville ultime, accroché au bord du fleuve, la partie la plus sordide et la plus désolée de la zone la plus pauvre. Depuis quelques jours, Mono Bersek demeurait là, ne revenait pas à l'appartement de son ex-officier supérieur. Grace était persuadée qu'il ne retournerait plus en ville, là où il serait plus facile de le trouver. Surtout, elle craignait que le criminel parte de Mérives d'un moment à l'autre. Il y avait urgence. « Je dois y aller. » Grace avait serré les poings et les mâchoires, toute nouée sur sa conviction. Ilam et l'architecte, et tous ceux du Groupe, avaient voulu la dissuader. Ils lui représentaient tous les dangers, la violence continue de ce cloaque, les maladies, les gangs, les fous. Secouée par autant d'unanimité, elle avait failli renoncer. Pour son fils, elle se disait qu'elle n'avait pas le droit de prendre de tels risques. Elle avait alors enregistré un premier message, paisible, *Bonjour à tous, bonjour Tipi, bonjour mon petit Malik d'amour. Tout va bien. J'ai du travail...* promettant son retour bientôt, s'excusant de ne pas avoir donné de nouvelles jusque là. *J'étais très occupée.* Et puis, la nuit suivante l'ayant fait réfléchir, elle enregistra un autre message, à faire parvenir à sa sœur si jamais elle ne revenait pas de son expédition. Car elle avait décidé de retrouver Bersek, coûte que coûte.

La nuit donc, à la lisière des quartiers modestes. Grace et son guide s'étaient faits conduire là par l'architecte, en fin de journée. « Vous êtes sûre ? » avait dit l'homme une dernière fois. Grace était concentrée, incapable de sourire, elle répondit pourtant : « Ne faites pas cette tête. Tout va bien. Je vous ai payé, non ? » L'architecte tenta de sourire sans y parvenir. Même Aro avait l'air absorbé du funambule qui élève son pied au dessus du vide. L'architecte sortit du véhicule. Il donna l'accolade à la jeune femme. L'accolade se prolongea. « Faites très attention. Je veux vous revoir. J'ai d'autres chantiers. On aura besoin de vous. » Grace se détacha de lui, tapota son épaule amicalement. Derrière eux, dans l'ombre qui gagnait entre les squats, un fond d'impasse, grasse de souillures indicibles, disparaissait sous un enchevêtrement de barbelés, de planches et de blocs de béton désagrégé. L'architecte reparti, ils attendirent que l'obscurité se fasse, planqués entre des containers. La lune impitoyable vint ciseler les détails crus. Dépassaient peut-être des gravats et déchets agglomérés, des restes humains. Stigmate de l'anarchie régnant dans le bidonville, débordant sur l'organisation de la cité. Amorce d'univers étranger. Aro donna le signal du départ. « Je suis bien loin de chez moi », se dit Grace, qu'est-ce que je fous là, s'étonnait une autre voix intérieure, barre-toi, clamait une autre, sois forte, répliquait une énième, laisse tomber, repars, vis en paix avec notre enfant, lui conseillait tendrement Malik, revenu d'entre les morts, Je dois le faire, exprimait enfin Grace pour venir à bout de toutes ses lâchetés. Aro la précéda et avança franchement vers le fond de la ruelle. Pas léger, fluide, la souplesse féline des enfants de la rue. Grace le suivait. Elle avait du mal à déglutir et devait se concentrer pour maîtriser les frissons qui parcouraient ses

muscles, retenir les saccades convulsives de sa mâchoire. Sa vie reposait sur les épaules de ce gamin. Il était né dans le blèche, y avait encore des amis, de la famille, et y retournait souvent. Malgré tout, il avait tenté de la décourager : « Je sais pas si je vais pouvoir te protéger de tout. Y'a des dingues là-bas. Vraiment. » Grace ne put s'empêcher de passer sa main à l'intérieur de sa veste, au contact de son arme. « Ça, c'est obligatoire » avait dit Aro en lui donnant le vieux pistolet, quelques heures plus tôt. C'était un machin lourd, épais et sombre, censé en imposer. Pour l'instant, il avait au moins pour effet de la rassurer un peu. Le garçon fit basculer une planche, s'introduisit entre deux blocs qu'elle condamnait, trouva à l'aveugle une plaque de tôle qu'il fit glisser. Là, il braqua devant lui une lampe torche, montra à Grace une ouverture dans un mur effondré. Grace suivait le faisceau sans comprendre : comment passer ? La brèche ouverte était comme ensevelie sous les fils barbelés. Le cercle de lumière s'inclina et vint frapper le sol, là où le réseau d'acier aux épines affûtées appuyait ses rouleaux. Le garçon approcha et dégagea la terre avec un pied. L'arête d'une plaque de béton apparut. Il y avait un passage sous les fils barbelés. Aro demanda à Grace de l'aider. Il poussèrent la lourde plaque. C'était difficile. « Tu passes par là, d'habitude ? » s'étonna la jeune femme. « Non, mais c'est plus sûr. Suis-moi ».

Ils furent dans un boyau tellement étroit que les épaules de Grace frottaient aux parois. Après une centaine de mètres de progression étouffante, ils trouvèrent une partie dont les étais métalliques avaient fléchi, le toit de la galerie faisait ventre au dessus d'eux ; au point qu'ils durent ôter leurs sacs à dos et ramper pour continuer. « Je me complique pas la vie comme ça, tu penses bien, souffla Aro. La journée, je passe par

les check point, comme tout le monde. » Il jeta un regard par dessus son épaule : « J'ai toujours pas compris ce que tu venais foutre là. » Le passage s'élargit et ils purent se redresser. Grace secoua la poussière à ses genoux, précaution qui arracha un sourire à son guide. Elle voyait Aro comme un être à égalité, et pensa qu'elle devait lui expliquer, une fois encore, ses raisons. Elle résuma sa décision : « J'ai un compte à régler avec ce mec. » Le garçon soupira et reprit sa marche. « Si je devais régler mes comptes à tous ceux qui m'ont fait du mal...

- Il ne m'a pas seulement 'fait du mal', il a tué mes parents, le père de mon enfant, ceux que j'aime.

- Pareil, se contenta de dire Aro. » Et sa voix n'avait pas trahi la moindre émotion.

Il sembla à Grace que son arrivée dans le blèche fût incompréhensible, en tout cas, imperceptible. La galerie où ils étaient, qui les avait entraînés dans une descente régulière pendant dix minutes, s'éleva brusquement, était devenue pente sévère qu'il fallut presque escalader en s'aidant d'arceaux de fer plantés ça et là, et, sans qu'elle puisse préciser à quel moment la césure s'était produite, Grace se retrouva au milieu de bicoques rafistolées bruissantes de foule, de restes de maçonneries remployées imbriquées les unes dans les autres, un fatras de logis surpeuplés, comme si on avait jeté en vrac des taudis depuis le ciel et qu'il se fussent brisés et emmêlés sur terre. Le drôle de couple progressa au milieu de ce chaos, ethnies voisines, peuples mitoyens, langues accolées, musiques et odeurs embrouillées, familles entassées autour de vagues foyers, protégées par de vieux tapis appariés, communautés en prières, vieillards frappant sur le métal, jeunes esclaves

bidouillant des mécaniques au milieu d'une fournaise d'étincelles, le seul point commun entre toutes ces populations était la misère. Grace et Aro débouchaient au cœur d'un cercle de fêtards tout de musique et de fragrances épicées, puis surprenaient des fratries endormies bercées par la chanson d'une mère, ils entraient ensuite sur la pointe des pieds dans des pièces minuscules comblées de silhouettes ramassées où de petits brasiers crépitaient, jetant des ombres déchirées contre les murs, toutes ces visions se succédaient comme dans un résumé exhaustif des peuples. Aro filait de pièce en pièce, enjambait les dormeurs, ébouriffait une chevelure, se signait dans une chapelle, répétait une mélodie entonnée par un groupe, s'accroupissait près d'un brasero pour échanger deux phrases avec un vieux, traversait une cloison crevée qui séparait mal deux ménages, circulait à l'aise d'un appartement à l'autre, d'un galetas au suivant, saluait, répondait aux saluts qu'on lui adressait, Grace était dans ses pas, tout près, nouée par la peur de se perdre. Persuadée que leur marche folle aboutirait enfin sur un lieu ouvert, elle retenait la phrase qui finit par lui échapper quand la nuit bien avancée, elle n'en pouvait plus : « Aro, on sort quand ? » Le gamin la dévisagea, surpris et amusé : « Mais ? On est dehors, là. C'est ça, le blèche ! » Et il poursuivit sans ralentir, zigzaguant dans la cité sans rues et sans espaces.

Il était impossible à Grace de se repérer dans ce labyrinthe, ni même de savoir s'ils allaient vers le haut ou plutôt vers le bas. Elle comprit enfin, au passage de plusieurs seuils aux degrés différents entre logements, qu'ils avaient amorcé une descente. Aro le lui confirma : « Je t'emmène vers le Fond. Vers le lit du fleuve. Si Bersek est dans le blèche, c'est là que tu le trouveras. » Elle le supplia de faire une pause. Aro

suspendit sa marche et éleva le regard sur la jeune femme : « J'allais justement te proposer de manger un peu et de dormir. Je connais un coin qui va te plaire, tu vas voir. » Ils traversèrent des baraques éteintes, closes sur des communautés assoupies, confinements ponctués de ronflements, de gémissements ensommeillés et de pets. Parfois, un veilleur, patriarche armé d'un fusil, se dressait devant eux, reconnaissait Aro, l'interrogeait du regard pour savoir qui était la jeune femme derrière lui et, sur un mot, un geste de connivence, les laissait passer. Grace prenait conscience pour la première fois de la densité de la population dans les bidonvilles. Les mots des matrones lui revinrent, sur la période d'exode forcé enclenché par les autorités, accéléré sous Marciac. Toutes les villes connaissaient ce phénomène d'agglomérations périphériques allogènes, pauvres, surpeuplées, asphyxiées, invivables. Des bombes toujours prêtes à exploser. Aro emprunta une échelle, il s'engagea dans une sorte de trappe que Grace, bien qu'elle fût mince, eut plus de difficultés à franchir. La jeune femme prit pied sur un sol de briques et réalisa qu'il n'y avait plus rien au dessus, qu'un air libre circulait autour d'elle. Aro fit un geste, un geste du bras qui balayait la ville sous la lune : ils étaient sur une terrasse, ils étaient à l'extérieur. Dans son soulagement, elle ne put retenir un « Oh, merci Aro ». Sous eux, les toits intriqués formaient une carapace géante, continue, jusqu'au fleuve, dont le cours n'était visible que par de grêles scintillements. Par places, quelques rectangles blancs émergeaient de cette marqueterie sombre, signant la présence de rares terrasses ouvertes, comme celle où ils se trouvaient. Au delà du fleuve, l'agrégat de fortune grimpa la rive opposée, débordait sur le plateau puis s'étendait au loin, s'enfonçait dans la nuit pour disparaître. En se retournant, Grace découvrit

la ville, le centre de Mérides, plus lumineux que le reste du tissu urbain. Et, aux franges des bidonvilles agglomérés, seuls signes de vie dans la masse sombre des taudis, les méandres illuminés, d'une finesse presque capillaire, qui reliaient les quartiers pauvres à la zone périphérique. Grace comprit qu'il s'agissait des passages officiels, empruntés de jour comme de nuit par des cohortes d'exilés. Ceux qui, souvent fraîchement débarqués, avaient traversé le blèche pour tenter d'entrer dans la ville. Elle ne pouvait les voir d'ici, mais elle les savait semblables aux déshérités, aux réfugiés qui affluaient à la ferme et réclamaient à manger et à boire. Ici, à Mérides, ils en étaient à l'étape précédente, celle où il y a encore un espoir d'améliorer son sort, de trouver argent et travail. Sporadiquement, des claquements mats montaient de la ville, impossibles à situer avec précision. « C'est quoi, des coups de feu ? » demanda Grace. Aro confirma : « Les clandestins, ceux qui passent par les tunnels, comme nous. Ils se font tirer dessus. » Grace eut un frisson rétrospectif. Sa mine décomposée fit rire son guide : « T'auras pas ce genre de soucis avec moi. » Aro fabriqua un trépied avec des morceaux de béton, entassa au milieu de l'assemblage toutes sortes de débris trouvés sur la terrasse, y ajouta du combustible qu'il avait apporté et alluma un petit feu. Il fit chauffer dessus une gamelle d'eau. Grace extirpa de son sac le repas froid qu'elle avait préparé et le partagea. Ils mangèrent en silence. Loin de la clarté souveraine de la lune, à l'autre bout du ciel, les étoiles se multipliaient.

- Tu connais vraiment tout le monde, ici, non ?

- On vient de passer dans mon quartier, c'est pour ça. Après, en descendant, c'est moins le cas.

En fouillant dans son sac pour dégager une ration de pain de maïs, Aro retrouva les objets que Grace lui avait donnés pour payer son passage. Il déplia soigneusement le tissu qui les enveloppait. C'étaient les bracelets sensoriels de Tipi et de Grace. Témoins d'une autre vie, insouciant et superficielle. Aro les présenta à la lumière du feu. Il tâta la surface avec la pulpe des doigts, admirait la finition. Il souriait à des visions secrètes. « Qu'est-ce que tu vas en faire ? Tu es un peu jeune, il me semble. » Aro haussa les épaules : « Oh, pour ça... T'inquiète.

- Comment on fait, demain ?

- Je te confie aux Torques, ils te guideront jusqu'au fleuve. Moi, je te laisse ici. Le Groupe pense que Bersek vit dans un skrite. Les skrites sont tous au bord du fleuve, alors... Tu es bien sûre de vouloir y aller ? On peut encore s'en retourner, je te ramène au tunnel...

- Je suis sûre.

- J'en ai vu d'autres, des gens qui ont pas peur de mourir. Et bien, ce qui leur arrive, c'est qu'ils meurent. C'est tout.

- Je pourrais vivre. Je pourrais. En me sentant coupable ma vie entière.

- Ouais, ben... Tu vas dire que je suis trop jeune pour comprendre, mais...

- J'ai pas dit ça.

- Bon. Si tu meurs, ça te fait pas fêcke de penser que tu laisses ton gamin ? Tu pourrais te sentir coupable de ça, plutôt, non ?

- J'ai hésité, qu'est-ce que tu crois ? Mon fils est entre de bonnes mains. J'ai choisi. Et puis, je sais que je vais m'en sortir. Et toi, tu t'es jamais senti coupable de rien ?

- Non, pourquoi ? » Et l'expression du garçon trahissait un réel

étonnement. Il n'avait manifestement jamais envisagé une telle question. « La culpabilité, dit Grace, c'est la responsabilité. Ne se sentir coupable de rien, c'est refuser d'être responsable de ses actes. J'ai mal agi. J'échange ma culpabilité contre ma responsabilité. Je dors mieux depuis que j'ai pris cette décision. » Elle referma sa gamelle de bambou, déploya la couverture qu'elle avait emportée et s'allongea. « Bonne nuit. » fit-elle. Elle se concentrait pour dormir, elle entendait le garçon prendre sa boisson chaude. Après un temps assez long, il éteignit les braises. Il ne se couchait pas, il restait assis, calé dos contre le mur. Elle perçut le dé clic reconnaissable d'un cran de sûreté qu'on enlève. « Tu devrais faire pareil » lui dit-il, devinant qu'elle ne dormait pas encore. Elle étendit le bras, montra son poing armé « Je t'ai pas attendu ».

Grace se réveilla. Elle avait perçu murmures et déplacements à travers des écheveaux de rêve. Plus de lune, plus d'étoiles, une nuit retirée, délavée d'un peu d'aurore, mêlée à des vapeurs. Il y avait des gens sur la terrasse. Dans la pénombre, un groupe de silhouettes se distinguait à peine de la brume montée du fleuve. Affolée, elle se redressa, cherchant désespérément son arme, qu'elle avait lâchée dans son sommeil. Aro était accroupi, à une autre place, il était près d'elle à présent. Lui n'avait pas l'air inquiet, le canon de son arme était incliné vers le sol, et il la tenait avec nonchalance. Il fit signe à Grace que son arme était là, vers son épaule. Avant qu'elle s'en saisisse et pour prévenir tout risque, il ajouta un geste d'apaisement, « Tout va bien. » Rassurée, Grace s'attarda sur l'apparition. Sa vision progressivement accoutumée à la faible lumière lui permit de saisir que c'étaient des enfants de l'âge d'Aro. Il se leva, fit

quelques pas. Tout était si extraordinairement silencieux que Grace douta un instant d'être vraiment éveillée. Ils discutaient sans élever la voix. Il y eut des rires. Aro se tourna vers Grace qui ne savait quelle attitude adopter. Il lui fit signe de venir. L'aube montait, son jeune éclat arrondissait des lueurs roses dans la gaze fine des nuées. Grace frissonnait. Les enfants, garçons et filles, étaient souriants, croissants blancs sur peau mate. Aro en présenta quelques uns, il n'y eut pas d'effusion ni même de poignée de mains. Ils portaient indifféremment des tenues disparates, légères, couleurs de carnaval, claironnantes, arboraient une abondance de colifichets comme des médailles, le buste et la taille cisailés par des croisements de gaines de cuir d'où émergeaient armes à feu et armes blanches, poignées bien visibles, démonstration de dangerosité. Ils faisaient penser à un essaim de guêpes. L'observaient avec un sérieux qui mettait Grace mal à l'aise. « Faut qu'ils t'enregistrent, qu'ils se souviennent de toi, même si t'es éloignée de ton point de chute, même s'ils trouvent seulement ton cadavre. Tu les remarqueras pas, mais ils seront jamais loin. Ils nous donneront des nouvelles, ils feront le lien avec moi, avec le Groupe, expliqua son guide. Tu leur as apporté quelque chose ? » C'était prévu. Grace sortit de son sac une énorme liasse de monnaie européenne (« L'autre moitié au retour » dit-elle), et une carte d'achat de la ferme, équivalant à un certain volume de ses produits. Du luxe facile à échanger, à négocier. Les gamins se montraient la carte et les billets avec des cris d'excitation, tandis que Aro approuvait: « Les Torques sont les informateurs du Fond, vaut mieux bien les payer. Et avec ça, ils voient que tu te moques pas d'eux. Sûr que tu es en de bonnes mains. » Grace acquiesça, ils avaient déjà eu cette discussion en préparant

l'expédition. Elle remarqua sur les enfants, le tatouage pourpre et noir qui marquait leur appartenance au gang : un dessin schématisé de collier torsadé autour du cou, interrompu sur la gorge par deux gros points. Imitation grossière d'un torque celtique. « On mange un morceau, et je te laisse avec eux. »

Encadrée, protégée par les Torques, Grace allait de maison en maison, de refuge en refuge, de plus en plus bas, suivant la pente de la rive asséchée. Menacée pourtant, malgré la présence du gang. Des hommes parfois surgissaient le regard fou, empoignaient la jeune femme, tentaient de l'entraîner avec eux en jetant des cris de fauves, les gamins se précipitaient alors, à dix, à quinze, submergeaient l'assaillant. Grace n'avait pas le temps de saisir son arme (le manque d'entraînement et la stupéfaction), que la bataille était terminée, le type à terre en train de gémir ou en fuite. « Des fous » l'avait prévenue Aro... Toute une population dégénérée, déversée là, accumulée dans le creux étouffant de l'ancien lit du fleuve. « Qu'est-ce qu'ils me voulaient ? » haleta Grace après qu'un couple squelettique avait tenté de la saisir. « C'est des cannibales » lui répondit un gamin avec le mépris que les habitants du blèche avaient pour ces rebus. Terrifiée rétrospectivement, Grace renonça à lui faire répéter pour s'assurer qu'elle avait bien compris. Elle revoyait ses adieux avec Aro, l'inquiétude évidente du garçon, l'embrassade et l'échange de regards, comme des adieux. Les yeux d'Aro, si arrogants, si fiers d'habitude, soudain brillants et confus, trahissant sa peur de ne jamais la revoir. Sa décision était-elle si irrévocable ? Devant une telle manifestation de tristesse, voire de deuil anticipé, elle vacilla. Il lui fallut

beaucoup de courage pour balayer sa propre angoisse et se moquer de lui : « Eh ! Fais pas ça ! Je suis en de bonnes mains, tu l'as dit. Je vais revenir. » Il lui avait posé les mains sur les épaules et avait salué la bande avant de s'éclipser très vite, sans se retourner. Grace était convaincue qu'il n'avait pas pu lui lancer un « Bonne chance » car sa gorge nouée l'aurait enrayé. Le Fond. Elle y était. Annoncé avant d'être vu par une puissante odeur de mort, le fleuve, autrefois large et puissant, n'était plus qu'un ruisseau alangui. Son faible débit d'eaux noires épaisses, charriait avec lenteur des plastiques et des morceaux de bêtes, des carcasses indistinctes, ballottait mollement des débris que le séjour prolongé dans ce milieu insane avait teinté d'algues et de moisissures. De part et d'autre des berges, le bidonville s'écartelait enfin, s'ouvrait à la lumière matinale, l'espace était dégagé, Grace respirait malgré la puanteur, elle savourait le ciel généreusement distribué. Du côté de la ville, la rive gauche ou rive nord, là où se trouvait Grace, des cabanes de planches peintes et de bambou européen, accrochées au talus, surplombaient le cloaque, et formaient une étonnante ligne de bâtiments d'assez belle tenue. C'étaient les skrites, les bordels spécialisés. Les façades de ces établissements étaient en partie recouvertes de tentures superbement colorées et poussaient devant elles des auvents pour ombrager leur terrasse. Sur la rive d'en face, les baraques alignées au dessus du reste du cours d'eau étaient un fatras de bicoques immondes, construites plus près de l'eau et de sa pestilence. Elles avaient été construites plus tard, alors que le fleuve pollué et bas n'était plus le lieu de villégiature qui avait inspiré la construction des maisons de bambou ; elles avaient suivi la baisse des eaux. C'étaient des mesures bancales, crasseuses, rapiécées en matériau de fortune,

dangereusement inclinées, avec des pilotis enfoncés dans le clapot du fleuve agonisant. Au dessus des deux rives, de cette double rangée de bâtiments ouverte sur l'extérieur, le bidonville amoncelait ses tôles et ses cloisons rapiécées, donnant cet effet de carapace qui avait étonné la jeune femme, la veille.

L'escorte s'était éclaircie en pénétrant le Fond. Par grappes, les enfants s'étaient écartés du groupe principal et l'harmonie indiscreète des saccades de colliers, tintant au rythme de leurs pas, s'était atténuée. Il n'y avait plus qu'une poignée de garçons et filles autour de Grace. Il était encore tôt, et la berge était dépeuplée, quelques oisifs traînaient ça et là, des buveurs et des piqueurs étourdis voguaient encore entre deux états, affalés sur des immondices. Les regards glissaient sur la petite troupe et sur la jeune femme. « Ils croient qu'on t'emmène dans un skrite. Ils ont l'habitude. » dit une des filles en riant de la bonne blague qu'ils faisaient aux autres. Grace trouvait leur compagnie joyeuse, rassurante. Elle ne se sentait plus en danger. Les gens semblaient plus calmes, ici. Elle pénétra à la suite de la petite troupe dans une minuscule mesure. Elle remarqua sur la porte, un dessin de torque, grand format, rouge, immanquable. Comprit immédiatement que c'était un avertissement et une protection : domaine des Torques, on n'entre pas. Il n'y avait qu'une pièce aux murs de moellons nus, avec une lucarne qui donnait sur la rive. « Voilà, dit un gamin, on a renforcé la porte, on t'a mis un matelas, tu peux béder ici un mois. Miche te filera du jus et de la maille le matin et le soir. » Grace comprit qu'il parlait d'eau et de nourriture. Puis le garçon bouscula, pour l'approcher, la gamine qui avait ri. « C'est elle, Miche. » Elle n'avait pas quitté son air malicieux et toisait la jeune femme : « C'était à une plus

vieille que toi, qui est morte. D'ici, tu peux surveiller le fleuve et deux skrites : 'Les Am-Putes' et 'La Dorée'. Bersek bède là, il va de l'une à l'autre. Pinasse quand tu sors, la nuit, même pour fèck : on sera pas là pour te blinder. Prends ça, en plus de ton fumant. » Et elle dégaina un redoutable couteau, large, long, luisant, à la grosse poignée usée. « Ça gic' plus rap', et ça clache... » Elle fit un geste odieux qui zébra l'espace, simula un coup qui aurait partagé l'abdomen de Grace en deux, du pubis au sternum. Miche éclata de rire, fit virevolter le couteau entre ses doigts avant de le tendre, poignée à l'horizontale, à Grace. Un gamin pressait les autres de partir, il lança, en manière d'au revoir : « On repassera pour prendre des nouvelles. » Les enfants vidèrent les lieux. Sur le seuil, le garçon qui lui avait présenté Miche et semblait un peu au dessus des autres, lâcha ses dernières recommandations : « Économise l'eau ; ça cogne ici, la journée. Parle à personne. Couvre-toi le visage si tu dois sortir et sors le matin de bonne heure. Si des Rouges-bras te repèrent, cherche pas à comprendre, barre-toi tout de suite, laisse tout, remonte, trouve une famille avec notre signe et dis que tu es protégée par les Torques. »

Grace ne supporta ce confinement que quelques jours. Elle étouffait dans son réduit. S'émancipa rapidement malgré les avertissements. « T'es plus dans ta campagne, lui dit Miche un matin, parce qu'elle ne l'avait pas vue au rendez-vous de la veille. Si tu disparaissais, on pourra plus rien pour toi. Alors, pinasse, ma vieille, pinasse ! » Grace prit l'habitude de traîner vers les skrites, en fin de matinée. La période où les petites mains s'affairent après l'hébétude qui règne au moment de la fermeture, au petit matin, quand toute la logistique se met en branle pour préparer la nuit suivante, quand les boissons sont livrées, que le linge est emporté, le ménage est fait à grandes eaux, portes ouvertes. L'heure où l'on évacue la lie de sang, d'humeurs et d'excréments qui sont les sucres des orgies, dans les skrites, quand tout part au fleuve, à l'oubli. Grace voulait jouer l'imitation de hasard, les croisements quotidiens, les bonjours anodins qui finissent par fabriquer des liens. Elle espérait entrer en contact avec les anonymes qui œuvrent en périphérie des bordels, et peuvent lâcher un renseignement sans y songer, quand ils sont en confiance. Les Torques n'avaient pas de contacts avec ceux-là. Du moins, c'est ce qu'ils disaient. Grace ne se faisait guère d'illusions, le gang ne disait pas tout, elle devinait que, sans la belle somme promise pour son retour, les tenanciers de bordels auraient appris des Torques, la présence de cette fille bizarre qui les surveillait pour des raisons obscures. Elle serait déjà morte.

La journée, le blèche est un chaudron perpétuel où gronde et bout une agitation insensée. Vivre dans ce milieu, c'est survivre : une activité à

part entière, une vigilance sans répit. Ilam lui avait dit : « Imagine-toi dans une cage avec des fauves. Tu crois que tu pourrais relâcher l'attention ne serait-ce que deux secondes ? » Grace ne pourrait jamais prétendre qu'on ne l'avait pas prévenue. Cependant, le signe des Torques, sur la porte, semblait une protection efficace. Les irruptions intempestives dans son refuge furent exceptionnelles. « Si quelqu'un force la porte, réfléchis pas : tue. » avait conseillé Miche. Grace n'eut à se défendre vraiment qu'une fois. Un cannibale affamé peut-être. Une silhouette dans la nuit, un buste qui parvint à se glisser par la lucarne et tenta de l'agripper. Grace gardait son revolver pour une situation plus sérieuse. Elle avait son poignard à portée, cela suffit, la lame entra vite et profond dans l'épaule de son agresseur. Avec une facilité qui la surprit. L'autre hurla et s'enfuit. La nuit, la vie des skrites produisait un tapage permanent. À les observer, Grace comprit que les clients de ces établissements venaient de Mérides-Centre, pour la plupart. Ils empruntaient le fleuve depuis les quartiers ouest, ou des tunnels, autrement mieux construits que celui qui l'avait conduite dans le blèche, et ce trafic se faisait en toute impunité. Les bordels clandestins étaient ignorés par la police, malgré les promesses du général Siodmak d'en finir. Une élite s'y livrait à ses délires, sans contrôle, prélevant dans la population misérable, leurs objets de jouissance. Il y avait une dizaine de skrites sur la rive gauche. Elle avait vu arriver des filles et des enfants, certains jours. Le soir, après avoir mangé chichement (elle se voyait maigrir, ses bras solides de jeune paysanne fondaient. Finie, la bonne nourriture de la ferme), elle se toilettait à l'intérieur, allait vivement se soulager avant la nuit vers une décharge tout près, revolver au poing, et rentrait prestement. Et puis

l'obscurité gagnait le Fond, très vite, les skrites s'illuminaient, le quartier changeait d'allure, de population et de tempo. Ça s'agitait beaucoup vers les cabanes au dessus du fleuve. Grace guettait l'apparition de Mono Bersek. C'était souvent pendant ces longs temps d'observations, ces heures vides où rien de notable ne se passait, que les souvenirs et les futurs possibles venaient la hanter. Elle pensait à Malik, à la façon dont il était mort, au bonheur qui aurait pu être le leur. Elle songeait à son fils. Une tristesse la saisissait. Une nostalgie inversée, non plus de ce qu'elle avait perdu, mais de sa vie à venir avec son enfant. Il grandissait, s'épanouissait, devenait un jeune homme. Elle l'emmenait, ils partaient vivre loin d'ici. Et puis, elle était soudain convaincue qu'elle ne le reverrait jamais. Elle serait morte, enterrée là-haut, à côté de Malik. Elle s'attendrissait en imaginant son petit, épanché sur le souvenir de sa mère défunte, qu'entreprendrait fidèlement Tipi. Venaient alors les larmes, d'autant plus abondantes que personne ne la voyait, elle livrait son chagrin à son seul bénéfice, car cela lui faisait du bien — du mal aussi, un peu, et qu'importe. Elle sentait qu'elle en avait besoin. Et pleurait de plus belle. La volonté de parvenir à son but — qui n'était plus seulement de fixer dans les yeux un homme qu'elle aurait livré à la justice, mais bel et bien de le tuer — s'était peu à peu confondue avec une idée de son absence, de son inutilité pour les autres. Elle était partie, ses parents et son amour étaient morts, et sa sœur saurait très bien s'occuper de son fils. Quelle importance avait sa vie, qu'avait-elle de mieux à faire, ici-bas, que de débarrasser la terre de cette engeance de Bersek ? À l'aube, après avoir dormi quelques heures, son état d'esprit avait changé. Les questions confuses de la veille, montées avec les errements de son ennui, n'avaient

pas plus d'épaisseur que ses rêves. Miche apportait de quoi manger. Elle aimait s'attarder avec « la vieille », comme elle appelait Grace, qui accueillait avec plaisir cette distraction. Elles bavardaient, et Grace était alors certaine qu'elle pourrait se venger bientôt, ce jour-même peut-être, rentrer à la ferme dès ce soir, retrouver son petit et l'embrasser, l'embrasser, l'embrasser.

Un matin, Miche entra, chargée comme d'habitude. Grace dormait encore. La caresse rêche des doigts de la fille sur son crâne la réveilla. Comme elle se redressait en disant bonjour, Miche la regardait avec une sorte d'hébétude. « Qu'est-ce qu'il y a ?

- Tu es blonde... » Grace réalisa que ses cheveux étaient assez longs pour confirmer leur nature. Que déjà deux semaines avaient passé ici, et plus d'un mois et demi depuis qu'elle avait quitté la ferme.

« Blonde, répéta Miche, pinasse ma vieille ! Je vais t'apporter un rasoir. Si un Rouge-bras ou n'importe qui voit ça, t'es goude pour le skrite. C'est recherché, une vraie blonde.

- Vous n'allez pas me trahir, n'est-ce pas ? Si un bordel vous donne cher pour m'avoir, vous n'allez pas...

- Grax ! Eho ! On a des principes, qu'est-ce que tu crois ? Y'a pas que la trique, y'a l'honneur.

- La... trique ?

- La pâte, le frouxe... l'argent, quoi. Et puis, Aro t'as à la miel, on va pas le nerver. Aro est un goudar, un camrad ; il mériterait d'entrer chez les Torques, sauf qu'y préfère son petit trafic. C'est un Ronin. Les Torques ont qu'une parole, on nous respecte pour ça dans tout le blèche.

- Aide-moi à entrer dans un des skrites.

La gamine écarquilla les yeux : « Quoi ? T'es zimbre, Tu te rends pas compte ! Y'a cinq secondes, t'avais peur qu'on te vende à ces malades, et maintenant...

- Pas comme pute : comme employée, dans les équipes de travail, tu vois ? Je me raserai le crâne, net. Et puis, je suis devenue trop maigre pour les intéresser.

- Vieille, t'imagines pas les vices de ces salopards, là-dedans. Trop maigre ou trop fate, ton class les intéresse. Seraient cap' de fouckre un âne mort. Tu sais pourquoi celui-là s'appelle « Am-putes » ? Parce qu'il est spécialisé dans les putes mutilées, sans bras ou sans jambes, par exemple. Une blonde comme toi, avec des moignons arrêtés à mi-cuisse, t'imagines pas la raiderie. Ils ont déjà découpé des mômes de mon âge. Sont prêts à tout, crois-moi.

- Un boulot de femme de ménage, je suis sûre que vous saurez... »

La petite se mordit les lèvres, elle jaugeait différentes possibilités. « Tu es venue pour quoi, ici ? Aro n'a rien voulu lâcher. T'as une parente dans un skrite, un môme que tu veux sauver ? Pourquoi t'es là ?

- Vous pouvez me faire entrer dans un skrite ou pas ?

- Si on cherche pour toi, ça va se remarquer. Tu ferais mieux de te débrouiller, toi. Et encore...

- Quoi ?

- Ils savent déjà que t'es là, et qu'on te protège. Ils savent pas pourquoi, mais ils t'ont repérée. Si tu approches, ils vont commencer à s'intéresser à toi. Je sais pas qui tu es vraiment, Grax, mais c'est clair que t'es pas là pour les sucer. Alors, s'ils découvrent qui tu es... »

Le Groupe avait prévu cette éventualité. « Ils obtiendront vite tout ce qu'il

y a à savoir sur moi, et ce n'est pas un problème » prononça Grace avec un air si ostensiblement mystérieux qu'elles se mirent à rire toutes les deux.

Les jours passaient sans résultat. Grace commençait à désespérer de jamais pouvoir entrer au service d'un skrite. Elle fatiguait, aussi. L'exiguïté de sa planque, le danger permanent, les moustiques, les rats, la mauvaise nourriture et le manque de sommeil... elle était tentée d'abandonner parfois. Certaines nuits éprouvantes, elle perdait patience, elle se disait : Marre ! demain je demande à Miche de me ramener, de prévenir Aro, ça suffit ! Ou bien elle entrevoyait une solution intermédiaire, négociait avec elle-même : Je rentrerai juste quelques jours, voir mon fils, me laver, manger et dormir, me reposer un peu, juste quelques jours et je reviendrai finir ce que j'ai commencé. Quelques jours seulement. Ô, me reposer un peu... Son fils, sa chambre lui manquaient, et leur douceur se confondaient dans son esprit. Toujours, l'aube balayait ces découragements. Elle ignorait où elle puisait tant d'énergie et de volonté, elle qui n'en avait guère manifesté, ni pendant ses études, ni dans le travail. Même Malik la considérait — quoique avec beaucoup de tendresse — comme une velléitaire. Et me voici guerrière, espionne, s'étonnait-elle, prête à tuer un homme de sang-froid. La mort violente des siens l'avait transformée. Elle traînait aux parages de l'Am-putes, se mêlait aux mendiants qui venaient glaner des restes de festins. Toute rhabillée de loques, sale, tête rasée encapuchonnée, air maladif qu'elle obtenait sans tricher, Grace jouait une partition délicate. Espérer se faire remarquer en restant la plus discrète possible. Le constat était amer ; ça ne

marchait pas. Il y avait bien la femme tout en replis et épaisseurs, celle qui distribuait les restes, avec qui elle échangeait deux mots, bonjour-bonsoir, mais c'était un esprit fruste, imperméable à toute discussion, dont elle ne pourrait rien tirer. Du côté de La Dorée, dont la spécialité était le stupre mêlé de mictions et de défécations, les reliefs étaient non seulement plus rares, mais invariablement souillés, et peu d'habitants du Fond étaient démunis au point d'accepter une telle nourriture. Là aussi c'était l'échec. Le personnel avait des regards effrayés et faisaient « non » de la tête dès qu'elle les approchait ou tentait seulement de leur dire un mot gentil. L'établissement suivant renseignait le client en lettres noires au dessus du fleuve : 'L'Amour à Morgue', accompagnées d'un dessin de cadavre de femme, cuisses ouvertes. Grace se serait rendue dans ce paradis pour nécrophiles sans plus de dégoût que chez les précédents, mais le Groupe maintenait que l'activité de Bersek se limitait aux deux premiers. C'était le lieu idéal pour échapper à la justice. Grace était parfois affolée par le temps passé ici en vain. Elle pariait que l'ex Main de Fer en avait assez d'être consigné ici. Inévitablement, il allait partir malgré les risques. Dehors, JuLIA le retrouverait peut-être, et Grace était tentée de se consoler à cette perspective. Mais aussitôt, elle corrigeait : la juge artificielle n'avait pas su faire capturer Bersek quand c'était simple, en pleine ville, qu'en serait-il s'il s'échappait de Mérides, s'il voyageait hors des cités et de leurs fréquents contrôles faciaux ? Il valait donc mieux le trouver ici, avant qu'il décide de s'éclipser. Chaque jour rendait plus urgente son intervention. Elle eut une idée. Demanda un thell à Miche, et contacta Ilam.

« Bonjour. Appelez-moi comme vous voulez », dit Grace. Elle

s'était claquemurée, porte barrée et lucarne obturée avec des planches. Sous l'abri supplémentaire de sa couverture, son visage ne recevait que la lueur faible de l'écran. Elle parlait doucement. La voix déformée d'Ilam grésillait en volume réduit.

« Bonjour, Petit Poucet.

- L'Ogre ne se satisfera pas du goût de mes cailloux.

- Bon. Que faut-il pour qu'il daigne les suivre ?

- Donner aux pistes la saveur des navrés qu'on remet.

- Que le conte s'enrichisse d'un savoir nouveau ?

- Non. Qu'un savoir remplace l'autre.

- Je vois. Ce sera fait demain.

Grace considéra l'appareil devenu muet et résista à la tentation d'appeler la ferme, entendre la voix de Tipi et celle de son fils. C'était trop risqué. Une conversation non-codée, une voix non déformée, un contact non crypté depuis le blèche et elle aurait été repérée, qui savait de quels appuis bénéficiait Bersek ? Il fallait tenir. Elle se consolait en se persuadant, une fois de plus, qu'elle serait bientôt rentrée. Les choses devraient s'accélérer. Le lendemain, Grace vérifiait avec un biomètre apporté par un Torque, le travail accompli dans la nuit par le Groupe. Il ne lui restait plus qu'à apprendre sa nouvelle légende par cœur, et elle pouvait tenter sa chance.

D'abord, elle se prétendrait sans talent ni compétence particulière, supplierait pour qu'on lui confie la plonge du restaurant, le ménage des salons, le remplacement des draps. Le reste du plan devrait suivre, dès qu'on aurait braqué un biomètre sur elle, pratique courante, pour vérifier l'identité d'un candidat. On verrait alors ses prétendues qualités, on la

croirait potentiellement utile ; elle entrerait au contact des prostituées, elle pourrait surveiller les clients, épier les manèges, cerner sa cible... Elle se présenta plusieurs jours de suite, à plusieurs moments de la journée, y compris quand l'activité battait son plein, après minuit. Le tout pour le tout. La grosse femme la bourra de coups pour qu'elle fiche la paix. Une autre fois, c'est un solide gaillard qui la remballait. Malgré cet avertissement, deux heures après, elle venait frapper à la porte du même bordel. Elle ne lâcherait pas, se rendrait insupportable au besoin, obligerait à ce qu'on s'intéresse à elle. Elle entendit des appels, étouffés par la cloison, on venait. Cœur battant, adrénaline au plus haut, elle sourit, sûre d'elle. Cette fois, ça bougeait. Alors, la porte s'ouvrit brusquement, une tenture fut soulevée et elle avait devant elle un type immense, bras droit entièrement tatoué de couleur rouge. Un Rouge-Bras. La corporation des tueurs, associés aux skrites, les brutes capables de tout. Pires que les Mains de fer, si c'est possible. Elle n'eut que le temps de se souvenir du conseil des gamins « Réfléchis pas, barre-toi », que déjà, sans un mot, le colosse l'empoignait par le col. Choquée, elle ne pensa même pas à son arme à feu, glissée dans un étui sous son aisselle, il la souleva comme rien, la jeta loin. Elle atterrit durement contre le sol, roula dans un cratère de boue, provoquant les rires des badauds. Il en affluait de tous côtés, surgissant des taudis, approchant leurs sourires édentés pour profiter du spectacle. En voilà une qui allait se faire tuer, violer sûrement. Pour certains, les squelettiques qui hésitaient, reniflaient en jetant d'ignobles cris d'excitation, c'était la promesse de chair fraîche. Le choc, quand elle était retombée sur le sol, lui avait coupé la respiration. Grace haletait quand le Rouge-Bras lui envoya un coup de pied terrible dans le ventre.

Elle fut soulevée, retomba dans la boue, presque évanouie. Pitié, gémissait-elle. Je veux juste... Elle fut prise de vomissements. Les Torques n'étaient pas là pour la protéger. Quelle folie ! Elle avait été prévenue. On n'est plus à la ferme, ici, ta séduction a disparu, tes sourires ont fondu dans la lie des taudis, tu n'es rien. Un coup de poing latéral l'assomma tout à fait. Elle revint à elle pour sentir la chair du Rouge-Bras lui labourer le sexe. Elle écoutait confusément les encouragements de la foule, resserrée autour d'eux. Le colosse ahanait, soufflait, accélérail. Voilà, il en avait fini. Aussitôt, des mains commencèrent à l'agripper, à arracher ses vêtements, des doigts la griffèrent, elle sentit la douleur nette d'une morsure. Se mit à hurler. Il y eut des coups, des cris, elle se sentit enlevée, précipitée contre la terre, davantage de poussière que de boue cette fois, les mains avaient relâché leurs attaques, mais un de ses pieds était enfermé dans une poigne puissante, elle ne parvenait pas à organiser la moindre pensée, le chaos et la douleur faisaient un sabbat autour d'elle et en elle. Elle sut avec netteté qu'elle allait mourir ; ne put rien faire de cette certitude. Elle comprit qu'on la traînait par les pieds, la caillasse et les détritrus lui éraflaient le ventre. Elle eut le temps de distinguer la meute, tenue à distance par la crainte, mais toujours avide, trépignant, bavant, couinant d'impatience, espérant la résolution et le signal du festin. Le colosse était revenu au seuil du bordel et stoppa. Grace perçut un mouvement, une tension, elle se découvrit tête en bas, pendue par une jambe. Senti l'agitation odieuse des affamés qui faisaient un cercle plus serré, de plus en plus serré. On nouait sa cheville, on la maintenait ainsi, prête à être égorgée comme un cochon de ferme. Elle pensa aux cochons qu'on tuait de cette façon, à Raym à qui l'on confiait cette tâche ingrate,

depuis que les abattoirs... Le Rouge-Bras s'éloigna. Elle le vit, dans son semi-coma, fourailler quelque part, choisir un outil, extirper une large lame très blanche, très aiguisée, luisante. Une ultime énergie lui fit pousser un hurlement, accueilli par une houle de jubilations. Elle s'agita sans espoir, rua au risque de se démembrer, hurla encore à en perdre le souffle. Le Rouge-Bras tendit la longue lame et l'abattit. Le visage de la jeune femme reçut une cascade de sang. Grace s'évanouit et ne put percevoir quelle chair était arrachée d'elle et jetée aux cannibales.

L'enjeu de tout récit est la question de son origine. Quand commence une histoire ? À quel moment le récit de Grace a-t-il débuté ? Quand elle est née, quand elle est tombée amoureuse de Malik, quand elle a négocié l'achat du FM, quand est né son enfant, quand ses parents et Malik sont morts, quand elle a décidé de ? quand, quand, quand... Toute mythologie bute sur cette infernale interrogation du commencement. Infernale et insoluble. Il faudrait remonter au Big Bang, et là encore, affronter l'épineuse question du début du temps... Pourtant, comme le soupçonnait Malik, il y a bien un moment où ça a commencé à merder, parce que ça a merdé, n'est-ce pas ? Oui, ça a merdé, pour Grace. Ça a merdé pour beaucoup de protagonistes de cette histoire, c'est évident. Et pour Grace, c'est une apothéose d'emmerdements. Il y a peut-être une solution à cette question du commencement. C'est que tout est commencement, tout n'est *que* commencement, origine, genèse, et qu'une histoire ressemble à une roue qui n'aurait que deux rayons : l'un représenterait un début, l'autre une fin, et la roue se mettrait à tourner, éternellement, dévoilant, exhausés des ténèbres du temps, alternativement, l'un et l'autre. Il suffirait de désigner une fin et elle serait immédiatement l'annonce d'un nouveau début, il suffirait de désigner un commencement et adviendrait inévitablement sa conclusion, avant qu'une nouvelle histoire ne balbutie... Par exemple, le livre de Grace pourrait commencer là, toute petite, quand elle comprend que son père n'est pas son père biologique. Que son père biologique est peut-être un amour de jeunesse, ou plutôt un violeur, sinon pourquoi sa mère était-elle si discrète

à ce sujet ? Ou bien lors de sa première expérience sexuelle, dans le secret d'une serre, avec un homme mûr qu'elle n'est pas certaine d'avoir cherché à séduire, alors qu'elle vient d'avoir treize ans. Et que débutera ce jeu de séduction constant, morbide, avec des hommes de tous les âges. Ou bien quand Malik apparaît, qu'elle ne sait pas encore si elle est vraiment amoureuse, qu'elle continue de papillonner, qu'elle s'y épuise, s'en dégoûte petit à petit, puis fait semblant pour exciter Malik, qui refuse astucieusement de jouer le rôle du jaloux. Quand elle craque finalement, se livre entièrement à lui, envisage vie à deux, enfant, avenir, avec lui, quand elle veut le protéger et enclenche à cause de cela, la suite des événements.

Ou bien reprenant conscience.

Quand avait-elle ouvert les yeux ? Il lui sembla que sa pensée analysait à présent une vision que son regard captait depuis un moment déjà. Et ce qu'elle voyait, même enregistré par l'intellect, lui échappait, c'était comme si toute notion, toute intention, toute compréhension se précipitaient dans la seule sensation physique d'une nausée. Elle s'arrêta d'abord sur cette énigme, l'alchimie d'une pensée engourdie de nausée comme si elle fût faite de matière, puis la réalité s'imposa, les deux composants se distinguèrent, nausée et intellect, et l'environnement lui apparut avec plus de netteté. Le mal au cœur persistait, tandis qu'elle comprenait lentement où elle était et ce qui lui était arrivé. C'était un lieu confiné, sombre, l'air sans mouvement y était alourdi de fumées d'encens, le jour y entrait, fragmenté par des moucharabiehs, et touchait des angles de visages, des courbes d'épiderme, des plis de tissus, des yeux ourlés de khôl. Les corps découpés par les éclats de soleil étaient immobiles, juste

animés de murmures. Elle perçut, au milieu de la mosaïque de lumière que faisait le soleil dispersé par les panneaux à claires-voies, des froissements de tissus, des mots aux accents étrangers, des voix féminines. On guettait son réveil. Sa vue s'accoutuma à la pénombre et elle distingua plus nettement ses compagnes de captivité. Elle ne sut qu'alors, avec certitude, qu'elle était présente au monde. L'effort nécessaire à visiter les images d'avant son coma ne lui était pas encore paru, et il lui faudrait du temps pour que revienne le souvenir des coups. Grace fut donc très surprise de constater, après avoir deviné la rondeur d'un moignon de bras au bout d'un torse de femme, que le bas de son corps, à elle, présentait un déséquilibre, une asymétrie. Cela lui parut d'abord d'une absurdité comique. Et puis, le rappel d'un choc... Un frisson d'horreur la parcourut. Terrifiée, elle jeta sa main à la rencontre de sa cuisse gauche. Ses doigts glissèrent sur le relief du genou, firent quelques centimètres encore, trouvèrent le contact rêche d'un croisement de bandelettes que plus rien ne prolongeait. Plus rien. Le goût du sang sur le visage lui revint en mémoire, et la secousse dans sa jambe. Et la peur panique, et la douleur électrique, et le désespoir, et le dégoût, mêlés dans la même sensation brute, la frappèrent au ventre. La nausée, qui s'était atténuée sous l'effet de la sidération, revint avec force. Un vomissement incontrôlable noya le hurlement qui jaillissait d'elle.

Une nuit était passée. Pendant la journée, Grace avait découvert celles qui composaient la majorité du personnel de l'Am-Putes. Elles s'étaient réunies autour d'elle pour tenter d'atténuer le choc qu'elle allait subir en se réveillant dans cet état. Elles étaient toutes infirmes, de

naissance ou par accidents, sauf une autre, mutilée lors d'une agression, comme elle, dans des circonstances similaires. Une quinzaine de femmes. Grace ignorait encore leur histoire. Elles lui adressaient sourire et gestes de consolation, et paroles en toutes langues. Depuis l'abîme où elle gisait, au fond du gouffre de désespoir où il lui semblait se noyer sans réagir, elle ne savait, n'écoutait, ne percevait que la souffrance d'être à la vie comme une pierre qu'on aurait doué de raison et jeté aux abysses.

Et voici qu'elle était seule. C'était le matin, derrière les cloisons de bambou tressé qui séparaient sa cellule du reste de la maisonnée, passaient de vagues échos d'activité, des entrechocs de casseroles et des feulements de robots de ménage, des appels paisibles, des rires espacés par le long silence des conversations détendues, des pas qui traînent paresseusement sur le parquet. Une langueur de lieu où règne la sérénité. Une douceur, en complet décalage avec l'impression d'absolue catastrophe ressentie par la jeune femme. Ce contraste lui disait qu'elle était morte, que l'enfer ressemblait à la permanence insupportable de ces bruits tranquilles, tandis qu'elle brûlerait éternellement de chagrin à l'intérieur d'elle-même. Par la fenêtre ajourée, montait la rumeur presque rassurante du bidonville, atténuée par les murs qui protégeaient le bordel de ce côté, et la monodie continue de l'eau, sous le bâtiment. Grace ne pensait plus, il semblât qu'elle s'était entièrement vidée par la chair ouverte de sa jambe, sa vie, ses espoirs, ses projets, sa grandeur, sa noblesse, son amour, son fils, son âme, son homme, les jours clairs qu'elle s'était promis, le goût de vengeance qu'elle avait cru naïvement savourer un jour, les aubes, la liberté, cela et tant de palabres et d'hymnes, se résumaient à ce constat. Elle était infirme, isolée, prisonnière, bientôt offerte à qui voudrait, et ne

reverrait jamais l'extérieur. On la tuerait plutôt que de la rendre au jour, même vieille et usée par les saccages. Elle allait mourir dans un bordel pour pervers spécialisés. Un panneau coulissa, une voix masculine poussa un « bonjour madame » incongru. Entra un homme massif, aux gestes lourds. Sa carrure encombra le seuil de la cellule et il s'était baissé pour pénétrer dans la pièce minuscule. Il déposa une lampe à méthane près de la couche où Grace n'était qu'une épave délaissée par le flux. La lampe réveilla des miroirs dans lesquels Grace vit fugacement se conforter sa nature de défunte. Elle était blanche, squelettique, enlaidie, sans doute trop peu désirable pour être proposée. Car les amputées du skrite étaient jolies. Grace devinait que le Rouge-bras avait agi en connaisseur, sûr de recevoir les félicitations de ses employeurs. Quand il l'avait violée, découvrant le pubis blond, jugeant d'un œil sûr que le reste du corps et le visage de cette pauvre avaient du potentiel, il avait décidé de son sort.

L'homme, entré dans la cellule, s'était assis à côté d'elle. Il avait une quarantaine d'années, une mâchoire brunie par une barbe obstinée, manifeste sous la peau, malgré le rasage, après une nuit blanche. Il était habillé avec élégance, d'un complet blanc neuf, sa chemise était impeccable. Depuis combien de temps Grace n'avait-elle pas vu de linge impeccable ? Il sentait bon. Un parfum léger, que son porteur visiblement propre n'avait pas dégradé. Il posa sur Grace un regard étonnamment doux. Sans un mot, il défit le bandage qui enveloppait son moignon. Faisant cela, il hochait la tête, comme pénétré de regrets. Grace n'avait plus de force, elle fut aussi surprise que l'homme de voir sa main se soulever et tenter de le gifler. Il stoppa son geste trop lent d'une main tranquille. Reposa délicatement le bras de la jeune femme et reprit sa

tâche. Il n'était pas en colère et la savait trop faible pour récidiver. « Comment vous sentez-vous ? » prononça-t-il avec un ton neutre. Comme Grace ne répondait pas, il ajouta : « Vos articulations ? Ça va ? » Il saisit les poignets de la jeune femme, l'un après l'autre, fit jouer les coudes et les épaules, puis les cuisses. Il semblait étonné de leur souplesse. Grace perçut alors le parfum d'un baume, le docteur l'avait massée avec une sorte de pommade. De vagues échos montaient avec l'odeur du produit, des heures évaporées qui recelaient malaise confus et ténèbres incertaines, impossibles à saisir, échappant à la pensée, déjà enfuies. Depuis combien de jours était-elle comateuse ? Poursuivant son examen, il vérifia ensuite la blessure dénudée, en éprouva la cicatrisation avec un outil de métal sorti d'une trousse, tout en observant les réactions de Grace. Une douleur fulgurante vint la frapper au cœur ; elle serra les dents, ne laissa échapper qu'un gémissement contenu. Elle ignorait à quelle source elle avait puisé cette étrange fierté de retenir son cri, car en elle tout n'était qu'abandon et lassitude. Et malgré cela, son corps lui commandait de résister. Grace était trop égarée pour percevoir cet ordre vital, il provoquait pourtant ses effets. Elle ne sombrait pas tout à fait. Sans qu'elle eût rien décidé, quelque chose en elle s'accrochait. L'homme changea soigneusement les pansements. Il marmonnait. Des paroles tellement absconses que Grace crut un instant écouter un poème cryptique, lorsqu'elle comprit soudain. C'était un médecin, et il employait les termes techniques pour décrire les dégâts, expliquer les progrès de la guérison. Il lui parlait d'égal à égal parce qu'on avait braqué un biomètre sur le visage de Grace, pendant son coma, et que la légende fabriquée par le Groupe avait confirmé l'identité de Grace et remplacé un élément

essentiel : ses études. Grace Noex, ouvrière à la ferme de La Perle, n'était plus une étudiante en architecture, elle était censée avoir suivi une formation de médecin généraliste, avoir été en internat à Flavens, ville disparue pendant un accident nucléaire, événement qui avait décidé son départ, et inauguré une longue période de débrouille sans rapport avec ses qualifications. Le médecin qui l'auscultait à présent s'enquerrait de sa santé, croyait s'adresser à une jeune collègue. « Qu'est-ce que vous êtes venue faire ici ? Je ne comprends pas. Si vous nous aviez simplement dit... J'aurais pu avoir besoin de vous. Maintenant, regardez ça ! Enfin, vous êtes vivante. Vous avez eu beaucoup de chance. Sans moi... » Prudente, Grace préférait ne rien dire. « Vous vouliez peut-être observer les conditions de vie des femmes du skrite, de l'intérieur ? C'est ça ? Parce que, ma chère, vous allez être exaucée au-delà de vos espérances, je le crains. Vous êtes de ces jeunes médecins idéalistes... Des humanistes, aujourd'hui ! Quelle farce ! Quelle duperie ! » Le médecin était un bavard. Grace ne surjoua pas le choc qui la rendait muette en réponse ; elle n'avait guère envie de débattre. « Parce qu'on vous a abusée, ma pauvre. Je ne sais qui vous a inculqué de vous sacrifier au service des plus démunis. Il faut avoir un optimisme que la raison la plus élémentaire interdit. Croyez-moi, l'humanité est condamnée, et la seule chose qu'on puisse faire, c'est juste exercer son art pour ceux qui ont de quoi payer, en échange du plus d'argent et de confort possible. Voyez dans quelle... Vous, si jeune, si belle... C'est juste un miracle que vous soyez vivante.» Il bougeait sur son tabouret comme un petit garçon qui passe un examen. « Moi aussi vous savez, au fond, je travaille pour le bien de tous. OK, là, ça ne se voit pas, mais. » Grace enregistra le *C'est juste* et le *OK* vieillots, la gêne du type,

le désir qu'il tentait de cacher. Sans qu'elle y prît garde, des connexions se créaient en elle, son intelligence préparait le coup suivant. Elle sentait confusément que la Grace qui avait osé affronter les dangers du blèche était de retour.

Elle survécut donc, agrippée à cet unique espoir : croiser le chemin de Bersek. Ensuite, comme le lui avait demandé l'architecte, que ferait-elle ? Contacter JuLIA ? Elle ne croyait plus en la justice ; elle se chargerait de la sentence et de l'exécution de la sentence. « Tu avais un flingue, il paraît ? » dit un jour une des filles, somptueuse métisse de son âge, corps arrêté au niveau des fesses. Infirmes de naissance, elle considérait que le skrite était une chance pour elle. Née dans le blèche, son handicap la condamnait. Grace ne répondit pas, elle avait pris l'habitude de ne rien dire, au risque de rebuter ses compagnes d'infortune. Chacune, ici, était susceptible de trahir les autres, de la trahir, elle, la nouvelle, la blonde, qu'on sentait vibrer de colère, hantée par une rage d'en découdre. Oui, son arme, où était-elle ? Perdue pendant son viol, son martyre, récupérée par un des dingues du bidonville, confisquée par le Rouge-bras... Comment avait-elle pu croire qu'on la laisserait entrer avec ? Grace connaissait de fréquents et profonds moments d'abattement, surtout quand elle examinait crûment ses fautes, ses imprudences, son inconséquence. Elle traversait une alternance épuisante d'élans et d'accablancements. Souvent, elle pensait raisonnablement ne pas survivre, et au fond, s'en fichait un peu. L'acuité de ses émotions, les visions anticipées de ses tendres retrouvailles avec son fils, s'émoissaient, rejoignaient le désordre des rêveries, des lendemains entraperçus, fantômes guère crédibles dont la perspective a des effets lénifiants, sans

qu'on ait à se persuader qu'ils adviendront. « Alors, il paraît que t'es médecin ? » disait une autre avec un accent de l'est prononcé, la trentaine dépassée, usée, cabossée par l'alcool et les sévices. Récupérée ivre-morte au skrite, laissée là par ses compagnons de partouze. Le biomètre avait déclaré qu'elle n'avait pas de famille dans son pays d'origine, en Lettonie, pas d'amis ; et une enquête plus poussée, qu'elle n'avait aucune ressource, n'obtiendrait aucun secours, de personne. Une victime toute désignée. Ses partenaires d'orgie avaient témoigné de ses dons. Elle s'était retrouvée avec eux, noctambules fortunés qu'elle croyait être ses amis, usant plusieurs nuits de suite des services rendus par le personnel de l'Am-putes et puis, bon, un lendemain de beuverie, s'était retrouvée tout stupidement sans bras et quasiment prisonnière. Ce n'était pas présenté comme ça mais : que feriez-vous dehors ? Vous n'avez personne, on vous méprise, vous n'avez pas d'argent. Ici, on vous rémunère, etc. On avait réussi à la convaincre de rester. Quelques semaines plus tard, son buste mutilé était affublé d'une paire de seins démesurés. Désormais, elle vaquait, entre envie de mourir et volonté de survivre. « Tu pourrais me débarrasser de ça ? » et elle avança sa poitrine grotesque sous les yeux de Grace, qui la considérait sans compassion, s'étonnant de son manque de sympathie, cherchant où cette qualité, qui fut la sienne naguère, avait été enfouie. « Docteur Popaul en pince pour toi », s'amusait une autre, quinquagénaire de type asiatique, amputée des deux jambes après un accident de voiture, non pas échouée mais venue là de sa propre initiative, car elle n'avait aucune autre possibilité de vivre : sous Marciac, on n'accordait aucun moyen aux handicapés. Est-ce que les élections changeraient quelque chose ? *Docteur Popaul...* Elle avait utilisé le surnom du docteur Paul Hennelier

pour désigner le médecin qui était venu ausculter Grace. La cicatrisation était en bonne voie. Hennelier était venu avec un spécialiste, préparer une jambe artificielle qui servirait à la jeune femme pour déambuler à l'intérieur, en dehors des horaires de travail. Le type avait osé un « Vous serez bientôt sur pied », dont la maladresse lui était aussitôt apparue. Il s'était excusé en rougissant et Hennelier l'avait renvoyé avec humeur. Ensuite, *Docteur Popaul* lui avait fait une prise de sang, puis avait injecté une solution blanchâtre dans les veines de sa 'patiente'. Devant l'air suspicieux de Grace, il expliqua « C'est avec ça que je vous ai sauvée. Vous aviez perdu tellement de sang. » Grace remarqua qu'il n'osait pas la regarder dans les yeux. « Et si je ne suis pas d'accord ?

- À votre avis, pourquoi je ne vais pas dans les hôpitaux ? Ici, on me fiche la paix. Et les cobayes n'ont pas leur mot à dire.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est... c'est génétique. Ça va bouleverser la vie de millions de gens, croyez-moi.

- Et moi, ça va bouleverser ma vie, ça va me libérer ?

- Oh, les sarcasmes, vous savez... »

Il rangea ses outils, ruminant une réplique cinglante puis, soudain agacé : « Figurez-vous que, peut-être, oui, ça pourrait vous libérer, ma petite.

- 'figurez-vous', 'ma petite'... vous avez quel âge, docteur ?

- Ça va, ça va... Je reviens demain vous voir. Il y aura une nouvelle piqûre et une autre prise de sang.

- Si je veux.

- Si je veux, moi. D'abord, c'est pour votre bien.

- Faites-moi crever ou libérez-moi. Mon bien se trouve dans l'une ou

l'autre alternative. Pas entre les deux.

- Suivez mon traitement et... N'oubliez pas que normalement... Je veux dire : vous pourriez m'être reconnaissante.

- Et les autres filles ? »

Hennelier s'épongea le front. Regard fuyant, il avoua qu'il y avait eu des personnes avant elle et qu'elle était la seule aujourd'hui. Le traitement coûtait très cher. « Cette fois, je suis sûr de moi. D'ailleurs vous êtes là. » Et il tapota l'extrémité du moignon, l'air rêveur.

Bersek demeurait invisible. Grace n'osait enquêter auprès de ses compagnes de bordel, ni auprès d'Hennelier. Toutes les formules qu'elle se répétait lui apparaissait terriblement maladroitement. Elle risquait de se découvrir en révélant qu'elle cherchait l'ancien soldat. Grace se résolut à attendre, convaincue que les routes des destins se croisent inévitablement. Vint le jour où on l'apprêta pour être offerte aux clients. Plus exactement, vint le soir où elle fut contrainte d'accepter de se livrer ainsi. Elle avait refusé une première occasion. On l'avait battue avec une telle violence, os brisés, dents cassées, qu'elle avait mis plusieurs mois à se remettre. Hennelier avait protesté : elle était précieuse pour ses recherches... Les bourreaux haussèrent les épaules. Une seconde fois, on l'avait battue puis menacée de lui couper l'autre jambe. Elle savait que ce n'était pas des paroles en l'air. Exténuée, domptée, elle fit son entrée dans le hall du skrite alors que l'hiver subjuguait le pays. Un froid pénétrant, insupportable. Il y avait une pièce où les filles, réunies, pouvaient regarder les journaux d'information. Ils passaient en boucle des images étonnantes de villes ensevelies sous la neige. Le réseau des chaînes était

rétabli, y compris les hybrides, celles qu'on trouvait à la fois sur le Net, les ondes, le câble et la radio. Siodmak tenait parole : toute censure était levée. De même, les élections avaient eu lieu, comme il l'avait promis. Les filles avaient pu voter. Des bureaux avaient été installés dans les bidonvilles, et pour le cas particulier des bordels du Fond, un agent passait de skrite en skrite avec un appareil connecté. Elles passaient devant le biomètre pour se faire reconnaître, appuyaient sur la touche numérotée qui désignait leur candidat. Il y eut une participation peu vue depuis longtemps. Fadela Meral fut élue de justesse, devant le général Siodmak, pourtant auto-promu sauveur de la nation. Dégoûté, il fit une allocution assez méprisante qu'on aurait pu résumer par : « Je vous ai sortis de la merde et voilà comment vous me remerciez ? Allez vous faire foutre ! » Meral lui tendit la main, lui offrit d'entrer au gouvernement pour s'occuper des affaires étrangères, un portefeuille qui convenait à sa stature. Il refusa avec dignité ; on lui proposait un poste au tribunal international, qui n'employait pas encore de juges artificiels. La nouvelle attrista la majorité des employées de l'Am-putes, plutôt conservatrices, et puis on passa à autre chose. Leur sort n'intéressait ni les candidats malheureux, ni le pouvoir précédent, ni la future présidente. Rien ne changerait jamais au Fond du blèche. Le fleuve coulerait toujours lentement. Plus lentement encore tant il était empoissé de froid cet hiver-là. Les fenêtres furent obturées totalement pour isoler l'intérieur de l'établissement. Les pièces s'engourdirent dans une pénombre générale, que ne parvenait pas à réduire la ponctuelle lueur des braseros. Dehors, le bidonville retenait ses humeurs, on n'entendait que des éclats perçant le silence. Un tel froid surprenait, on n'était plus habitué, la météo des

chaînes d'info promettait le retour de la chaleur. En attendant, on s'exténua à se taper les côtes, à frapper les pieds contre le sol, on ajoutait vêtements sur vêtements. Cela valait pour tout l'agglomérat sinistre des taudis du blèche. On mourait en masse dans le quartier ; il faisait chaud en permanence à l'Am-putes. Les eaux noires, sous le bâtiment, charriaient des morts-nés et des suicidés, en un cortège continu de baigneurs indolents, gonflés comme des outres. Sur les terrasses et sur les rives, on brûlait les corps, une puanteur terrible engorgeait le quartier. Dans les skrites, aussi sordides que fussent leur activité, au moins, on avait chaud et on mangeait correctement. Malgré sa mauvaise volonté, malgré sa rébellion, on avait laissé à Grace la jouissance de sa cellule. L'avantage d'être blonde, peut-être, ou l'intérêt spécial que lui portait le docteur Hennelier... Elle était très attendue par la clientèle, la direction l'annonçait à la manière d'un événement mondain dont il fallait être, si l'on était de la bonne société. On lui avait trouvé un pseudonyme mythologique, pour faire bonne mesure, exciter l'imagination, inspirer le mystère... « Pandora ? s'esclaffa Grace qui n'avait pourtant pas envie de rire. Suffit pas d'être dégueulasses, faut encore qu'ils soient prétentieux ! » Les patrons râlaient. Deux hommes dont on ne savait rien, introuvables sur le Réseau maintenant rétabli (sans surveillance, disait-on, mais personne n'y croyait). Ils avaient le type slave contredit par un accent latin artificiel, trop systématique pour être vrai. Inséparables, ils allaient de cellule en cellule, discuter avec les filles. Dans leur bouche, les mots caressants avaient un caractère de menace. Leur première rencontre avec Grace s'était mal passée. Ils avaient cru, après qu'elle fût remise, pouvoir la visiter en plaignant son sort, son malheur qu'ils n'avaient pas voulu,

maudissaient le sbire qui avait « fait ça » en montrant sa jambe salement tranchée, ils avaient été très choqués par cette histoire. Devant une telle hypocrisie, Grace sentit fondre d'un coup toutes les fatigues et les désespoirs, et monter une overdose d'adrénaline contenue depuis trop longtemps. Elle explosa, leur balança la prothèse que Hennelier lui avait apportée « Fouckeurs, chialures, morvelleux, démouillants ! Vous serez soufflés, dispersés, emportés, emportés, morts, morts avant moi ! Toute cette merde sera lavée, les salauds qui vous payent seront écrasés, émiettés, noyés, jetés au néant. Au néant, au néant, baves de cadavres ! Vous verrez le saccage de tout ce que vous avez construit, vous assisterez à la ruine de vos affaires. Maudits ! Crevez ! Crevez ! » Abasourdis, ils accusèrent le coup, échangèrent un regard complice et tombèrent sur elle pour la faire taire. Ils la maintenaient, enfin tentaient, elle avait la force de toutes les mutilées à cet instant, était augmentée de la colère de tous les déshérités, de toutes les victimes vouées à la fosse commune, elle accélérait le débit de ses anathèmes, ils se démenaient pour la bâillonner mais impossible de l'arrêter, « purges de chancre, gras de chis, pus de peste ! » Puis sa voix se brisa, sa gorge éraillée ne lança plus que des hurlements désarticulés. Luisants de sueur, haletants, ils ajoutèrent le métal à l'arsenal de leurs coups et parvinrent à l'assommer. Grace s'évanouit enfin. Étourdis, à bout de souffle, ils contemplèrent les dégâts qu'ils venaient de causer à leur propre marchandise. Sa longue chevelure blonde était trempée de sang. Elle venait de gagner encore un mois — si toutefois elle survivait à cette nouvelle bataille.

Le temps sale et tiède était de retour quand Grace fut présentée

aux curieux. La grande première fut un désastre, elle se débattit, rua, renouvela son catalogue d'insultes, ce qui ruina provisoirement sa réputation et choqua les clients délicats. On la ramena dans sa cellule. Les patrons voulurent lui couper l'autre jambe, mais Hennelier intervint, apprit-elle bien plus tard, pour l'empêcher. Alors, ils firent amputer devant elle un jeune garçon. Un Rouge-bras s'était chargé de l'opération. Une vague anesthésie à l'éther n'avait eu qu'un effet provisoire et le gamin était sorti de ses limbes alors que la scie n'avait détaché qu'une moitié de muscle et attaquait l'os. La jambe était pourrie et l'amputation nécessaire, mais elle fut longue, cruelle et pénible pour faire craquer Grace, ligotée impuissante devant ce spectacle. Quant au garçon sauvé par l'opération, on lui ferait valoir ce qu'il devait, et il rejoindrait la troupe après sa convalescence « Tu vois ce qui va t'arriver, tu vois ? Tu veux vraiment nous faire fêcke? » lançait un des patrons en criant pour se faire entendre par dessus les hurlements. Ils la harcelaient, l'obligeaient à voir, le gamin suppliait, le Rouge-bras transpirait en s'activant, le choc sinistre des outils vrillait les nerfs, Grace rugissait, furieuse et désespérée. Il est bien possible qu'elle ait sombré dans la folie à ce moment-là. Pantelante, on lui arracha un accord, un abandon, elle jura « Je ferai ce que vous voudrez ».

Coiffée, maquillée, enguirlandée de toc et couverte de brillants, Pandora, forme résignée de Grace, fut exhibée, moignon en évidence, sur un coussin de velours à la façon d'un bijou. Les clients, des hommes surtout mais aussi des couples, des trios, des groupes, l'admiraient sous leur masque, et s'excitaient sur elle. Ils étaient arrivés de nuit sur des barques discrètes, glissant sous les pilotis, amarrées aux espaliers qui conduisaient au niveau de la terrasse. S'organisait une ronde mugissante et

affaire autour de Grace et, par l'aiguillon des encouragements prodigués par les compagnes de ceux qui l'écartelaient, chaque passage la couvrait de davantage de souillure. Quantité de jeux furent inventés pour l'utiliser. On la pratiqua de toutes les manières, la nuit entière. Sans joie, avec application, avec sérieux, avec la gravité qu'on met à sonder les vertiges en soi. Grace était absente, sans réaction. Et ce détachement attisait le désir des plus cruels. On empoignait souvent chevelure et cicatrice ronde en même temps, on éprouvait les deux excès en miaulant des colères, des étourdissements honteux et des reconnaissances. L'abjecte fantaisie mûrissait, s'alourdissait, puisait dans des frénésies primitives les glapissements furieux, les cris insanes. Grace n'écoutait pas les halètements, les insultes attendries, elle ne sentait pas sur elle s'égoutter les crachats féroces et les aspersion triomphantes. Son corps maintes fois endolori, recuit de blessures, épaissi par les chocs, avait muté en cuirasse insensible. Les soirées se succédèrent. On se la disputait, on s'enthousiasmait pour sa beauté, sa somptueuse et rare blondeur, son regard vide et sa nonchalance.

Grace observait le renflement, là où sa jambe avait été coupée. Elle s'y attarda, ce qui était rare. La plaie avait non seulement cicatrisé, elle avait disparu. Une peau rosâtre, neuve, formait une demi-sphère lisse, nette, dont le contact n'éveillait plus aucune douleur. Elle se demandait dans quelle mesure le traitement de Hennelier avait amélioré son état. Il la visitait toujours régulièrement, bavardait, monologuait plutôt, en examinant l'amputation. Il semblait mécontent. Soupirait. Grace laissait faire, elle n'avait plus de questions. Son dégoût se posait sur tout. Son dernier élan vital, car elle en avait encore, l'avait poussée à tenter de s'échapper, lors d'un passage entre l'Am-putes et la Maison dorée, où les patrons s'étaient dits qu'elle ferait merveille. Équipée de sa prothèse, elle faisait le trajet à pied, d'elle-même, seulement accompagnée par la grosse femme qui servait aux cuisines. Sur une impulsion, elle l'avait repoussée et avait tenté de s'engouffrer en boitant dans le blèche. Elle avait cru voir le signe des Torques sur un pan de mur ; ce n'était qu'un fragment de vieille publicité. Les cris de sa surveillante alertèrent un Rouge-bras qui se précipita et la récupéra. Elle fut battue, encore. On prenait soin de ne pas la tuer, de ne pas trop l'abîmer, il aurait suffi d'un coup plus violent, porté dans l'irritation... Hennelier, la soignant, lui disait admirer sa résistance. Grace ne répondait pas car, de résistance, elle n'avait plus. Même cesser de manger, elle n'y arrivait pas. On l'avait forcée tant de fois, avec l'aide du docteur, qu'elle ne disposait même plus de cette possibilité de s'évader en crevant de faim. C'est son corps qui, sans prévenir, la maintenait, la lançait dans de pauvres tentatives de faire

renaître la jeune femme libre qu'elle fut. Elle, en son âme, se serait bien contentée de rester là, à assouvir les plaisirs des clients, pourvu qu'on la laisse mourir en paix. Qu'est-ce qui pouvait encore l'obliger, réveiller sa conscience, son désir de liberté ?

Il y eut encore cette fois, qu'elle pensait être la dernière. Quand un sursaut de dignité lui fit regimber devant un exercice sordide de plus. Cela n'avait rien d'extraordinaire au skrite, et elle l'avait fait des dizaines de fois, mais là, est-ce le mépris du couple, est-ce la bêtise satisfaite de l'homme et de la femme, un détail dans leurs paroles ? elle renâcla. Le couple avait payé cher pour se trouver seul avec elle et n'admit pas cette rebuffade. Ils sonnèrent. Un des patrons accourut. L'attrait pour la belle Pandora s'était émoussé, on n'allait plus lui passer le moindre caprice, il la saisit par les cheveux et l'entraîna dans le hall, au milieu des orgies en cours. Cela ferait une attraction de plus. Cette fois, hurla le patron, il était décidé à en finir, il allait la tuer là, pour le spectacle. Jetée au sol, Grace regardait sans émoi l'homme dégainer une arme. L'ironie est que cela pouvait être la sienne. Elle n'était pas sûre. Le patron rameuta les amateurs. Il allait l'abattre, qu'on jouisse de la mise à mort. Le corps serait ensuite refourgué à L'Amour à Morgue, elle n'en avait pas fini, des rires fusèrent, des rires fêlés d'angoisse, car c'était la première fois qu'on allait tuer devant les clients. Des intérêts raidis ou trempés se tournèrent vers la scène. Le patron braqua l'arme, il hésitait, non sur la finalité, mais sur la manière, l'ordre, faire sauter la cervelle ? trop rapide, faire éclater les dernières articulations ? c'était dans la ligne des services offerts par l'établissement. Les clients s'étancheraient d'abord à cette fantaisie et puis, quand tous les plaisirs seraient assouvis, on en finirait, coupes de

champagne à la main. Grace n'était pas certaine qu'elle souffrirait beaucoup, ses nerfs lui semblaient saturés, sa chair incapable de contenir plus de douleur. Le canon se promena au dessus d'elle. Elle était patiente, tranquille. Le supplice serait bientôt fini, elle allait rejoindre son Malik quelque part. Et s'il n'y avait rien, tant pis, elle aurait au moins cessé de souffrir. «Ça va comme ça » intervint une voix masculine. Celui qui avait jeté ces mots, approcha au milieu d'un murmure soulagé. Soulagé, car personne ne goûtait vraiment cette idée d'exécution sommaire. Sa perspective avait excité l'assemblée, c'est vrai, mais beaucoup n'aurait pas supporté qu'on en vienne là. Y compris le couple de vétilleux, là-bas, qui avait suivi la tragédie et se tenait tétanisé, rongé de remords. « Ça va, on arrête » prononça plus doucement la voix, toute proche à présent. D'autres voix dans l'assemblée s'élevèrent pour approuver. Le patron rengaina en grommelant. L'homme tendit la main à Grace, qui la saisit. Il la redressa, elle s'appuya sur sa jambe valide et put le dévisager. Elle l'avait suffisamment étudié sur écran, Malik le lui avait assez décrit, pour qu'elle le reconnaisse.

Ils se retrouvèrent dans la chambre-cellule de Grace. Elle sautilla jusqu'à sa couche ; il prit place dans un fauteuil face à elle puis, se ravisant, fit quelques pas dans l'espace minuscule pour se donner une contenance. Il était du genre à ne pas rester en place. Elle l'observait, voulait prendre le temps de le jauger. Il était jeune, le visage plus enfantin qu'elle avait imaginé. Les yeux clairs, rapprochés, qu'elle jugea désagréables. Pas très beau. Elle se demandait comment elle allait faire pour le tuer. Compara la tonicité, les muscles du soldat avec son pauvre

corps martyrisé et décharné. Conclut qu'elle n'aurait pas la force nécessaire avant longtemps. « Je ne vous ai jamais vu ici, dit Grace. » Il soupira avant de répondre, comme découragé par la perspective d'une discussion. « C'est que je suis à l'Amorgue, d'habitude. J'en sors rarement. Juste de temps en temps pour une petite partouze ici, parce qu'il y a une bonne ambiance. L'Amorgue, je veux dire ' L'Amour à Morgue '. C'est un peu plus loin...

- Je sais où c'est. » Le visage de Grace se décomposa. Aro, les Torques, le Groupe... ils s'étaient tous fourvoyés. Elle avait perdu un temps énorme, avait pris des risques inutiles en s'acharnant à entrer à l'Am-putes, quand il était hébergé à deux-cent mètres de là. Elle tenta de dominer son expression navrée. Bersek n'y prêta pas attention, ou peut-être la mit-il sur le compte d'autre chose. Le regard du jeune homme s'arrêta sur la prothèse, accrochée au mur. « Tu pourrais me remercier. Ce sont des choses qui se font quand on vous sauve la vie.

- Je vous remercie, prononça Grace en maîtrisant la colère dans sa voix. Je ne suis pas sûre qu'il allait vraiment tirer.

- Il allait le faire, je t'assure. Les frères Orban n'ont plus rien à perdre. Ils vont se barrer d'ici. Tout ça va bientôt disparaître... » Devant l'air surpris de Grace, il désigna le petit poste qui diffusait des images du premier discours de Fadela Meral, dont on n'écoutait qu'un écho atténué : « T'as pas lu son programme ? Lutte contre la misère, la corruption, la drogue, les trafics humains, la prostitution. Les skrites sont spécialement visés. L'ordre moral est de retour ! » grinça-t-il.

- Et vous faites quoi, à l'Amorgue ?

- Rien, je glande. J'aide un peu Hennelier... »

Il se retourna pour condamner le panneau d'entrée. Il n'y avait pas de verrou. « Et non... » s'amusa Grace. Bersek revint à elle et, sans la quitter des yeux, se débraguetta. « Bon » fit-il, signifiant *Passons aux choses sérieuses...* Grace le considéra calmement. Elle préférait ça. Un type qui ne fait rien de gratuit, rien d'élégant, rien de compassionnel. Elle avait eu peur un instant qu'il l'eût sauvée pour le geste, pour l'humanité, qu'il fût prévenant, bienveillant, qu'il discutât avant de repartir sans rien vouloir, en lui souhaitant de se reposer. Il était venu réclamer son dû ; tout allait bien. Comme elle aurait plaisir à le voir mourir. « Je vous ai remercié, ça ne suffit pas ? » énonça-t-elle, avec un ton égal. Le visage de Bersek s'éclaira, il trouvait la remarque de cette pauvre fille tellement absurde que ça le mit en joie. Sans ménagement, toujours hilare, il l'écarta et la pénétra. Pandora ne fit pas de difficultés. Grace était aux aguets, scrutant dans la pièce les objets, imaginant comment elle pourrait se servir du moindre, du plus anodin, pour lui enfoncer dans le crâne. Tout demandait trop de force. Elle ne trouva pour causer de dégâts en lui, qu'une mauvaise réplique, une fois qu'il eût joui d'elle : « J'espère pour vous que vous êtes bien vacciné. Je trimballe un paquet de saloperies. » Bersek se rhabillait, il haussa les épaules en ricanant : « Petite fouckeuse... Aha ! Dans ton état, je risque rien. Merci Hennelier. » Et il la gifla. Un seul coup, puissant, éblouissant, à vous crever les tympans. Affalée sur le lit, tandis que Bersek quittait la cellule en sifflotant, Grace fut secouée d'énormes sanglots. Elle avait traversé tellement de souffrances sans verser une larme. La claque, balancée sans prévenir, posée comme une ponctuation, le coup pour rien, pour rire, pour libérer un reliquat d'agressivité, fut le trop-plein qui la terrassa. Momentanément. Car, dans les heures qui

suivirent, après l'effet rassérénant des pleurs, et comme on l'avait laissée seule, elle put se reprendre, rassembler ses forces. Elle se concentra sur la manière de retrouver Bersek, et de le faire payer. Désormais, elle en savait plus sur lui qu'il n'en savait sur elle. Il était à sa portée, enfin.

Ce regain d'énergie, porté par une perspective nouvelle, une possibilité de clore son odyssée, se manifesta à la visite suivante d'Hennelier. Comme il s'apprêtait à lui prélever du sang, elle empoigna vivement aiguille et tube et les jeta. Hennelier, surpris, cherchait à formuler ses reproches, et Grace l'interrompit avant qu'il les trouve : « Assez ! Je suis cicatrisée. Vous pouvez appeler les patrons, je n'en ai rien à foucke. » Elle le saisit par le col et approcha le visage du médecin, estomaqué par la vigueur de la jeune femme. « Emmenez-moi chez les nécrophiles, faites-moi entrer à l'Amorgue, 'docteur Popaul'. Ici, ils ne voudront bientôt plus de moi. J'ai failli y rester, hier. Je veux survivre. » Hennelier se dégagea, se redressa, rajusta son col. Son sourire, effacé par la brutalité imprévisible de Pandora, revint sur ses lèvres, dessiné fin comme une lame : « Il n'y a qu'un moyen, pour entrer. Et ça ne va pas vous plaire. À moi non plus, d'ailleurs, qui ai fait tant d'efforts pour vous sauver.

- Me faites pas rire, je suis sûre qu'il n'y a pas que des morts, là-bas. Les clients ont bien des petites assistantes, non, pour aider, pour exciter ? Parce qu'il faut l'avoir rudement démotivée pour en arriver à se taper des cadavres. Je me trompe ? »

Grace vit avec soulagement que le docteur réfléchissait. Son sourire s'était déformé en une moue qui trahissait un marchandage intime. « Alors ? »

insista Grace. Hennelier considéra le tube brisé, au fond de la pièce :
« Qu'est-ce que j'y gagne, moi ? C'est un peu à sens unique, votre requête.

- D'abord, vous me piquerez autant que vous voudrez.

- Pour ça, je vous ai déjà dit, j'ai pas besoin de votre accord...

- Me prenez pas pour une idiote, j'ai compris : il vous faut une récente amputée, bien vivante. Peut-être de mon type... Si je renâcle tous les soirs, ils vont me buter. Finie, la cobaye blonde. »

Hennelier braqua sur elle un regard paniqué, qui confirma l'hypothèse de Grace. Il avait dit : *c'est génétique...* Grace connut un bref triomphe intérieur. Elle était persuadée de l'avoir percé à jour : Hennelier s'intéressait aux races, à la pureté aryenne ou un délire de cet ordre. « Donc, reprit Grace, je me laisse faire, à condition de rejoindre 'L'Amour à Morgue'. Je ne sais pas ce que vous trafiquez, et je ne veux pas le savoir. Je veux juste un sursis. Et je suis sûre que vous aussi. » Il avait du mal à soutenir son regard, tentait de la fixer puis se troublait. Elle connaissait cette expression chez les hommes. Ce n'était pas que du désir ; il était amoureux, et luttait pour se le cacher. Elle aurait pu lui demander depuis longtemps tout ce qu'elle voulait. Peut-être aurait-elle tout gâché, ce faisant. Leur discussion, aujourd'hui, arrivait à point nommé. Par sa négociation, elle laissait au médecin une possibilité de se voir en maître du jeu. Grace jubilait. Elle reprenait la main et elle était bien décidée à aligner les événements à venir selon ses projets.

On ne plonge pas impunément dans les abîmes de la perversité humaine. Grace avait subi — pire, avait vu ou entendu subir — des horreurs. La souffrance des autres la bouleversait, c'était plus dur que de

se faire outrager elle-même. Les cris, les suppliques derrière les cloisons, les lamentations, les gémissements brisés par l'exigence, l'entêtement sans pitié des clients, et parfois, les encouragements, les consolations abominables, Allons, allons, fais un effort..., allons sois mignonne, sois compréhensive, c'est bien... Je t'aime tu sais, ma vilaine petite chienne, Ô comme tu es douce, Ô comme tu... C'était le plus révoltant, cette gentillesse sordide. Grace est un être complexe, c'est peut-être grâce à cela qu'elle a survécu à cette plongée. Comment a-t-elle fait pour ne pas basculer complètement dans la folie, dont elle avait éprouvé les affres par noirs épisodes, comment a-t-elle fait pour laisser une part d'elle, intacte et solide, assez loin dans sa conscience à l'abri de ce qu'elle voyait, ce qu'elle écoutait, ne pas se laisser gagner par le dégoût souverain de tout le genre humain ? C'est le mystère de sa complexion. À cet égard, il ne faut pas négliger la puissante fonction de son pseudonyme, Pandora, dont elle s'était moquée d'abord. Grace confia à Pandora la malédiction des frasques de son corps abandonné aux désirs misérables des habitués du skrite. Tandis que Pandora était livrée aux fauves, Grace se réfugiait dans un état de conscience où elle échafaudait des plans d'évasion et de vengeance. Pas seulement pour elle-même, d'ailleurs. Elle organisa ainsi le départ du garçon qu'on avait amputé devant elle. Elle avait attendu qu'il ait sa prothèse et sache s'en servir suffisamment bien. Un jour, à l'aube, dans le skrite endormi, elle était allée le chercher, avec un sac de victuailles et un peu d'argent économisé sur les pourboires. Le gamin se laissa conduire en somnambule vers la cuisine. Elle le hissa à la hauteur d'un vasistas juste assez large pour lui. Bruyante acrobatie. Ils eurent peur. La maisonnée ne réagit pas et, la manœuvre achevée avec succès, le

gamin se retrouva au petit matin, libre, indécis devant cette extraordinaire nouveauté. Encore tout ensommeillé, fébrile, tremblant sur ses jambes asymétriques, il suivit les ultimes conseils de sa bienfaitrice. Elle lui indiqua le chemin à prendre pour retrouver la bicoque où elle avait vécu. « Il y a un dessin de Torque sur la porte. Entre. Et attends. Aujourd'hui ou demain, tôt ou tard, une fille de ton âge va venir. Dis-lui que tu viens de ma part. Dis-lui que je suis toujours vivante et que je continue. Dis-lui : 'Elle y est presque', elle comprendra. » Le gamin sembla soudain recevoir une décharge électrique. Il venait de saisir tout ce qu'impliquait cette échappée matinale. Il serra contre lui la sacoche pleine de promesses, acquiesça vivement et s'enfuit aussi vite qu'il pouvait. Le blèche était assoupi à cette heure-là, elle était confiante : il était du quartier, il arriverait jusqu'au refuge. L'activité du skrite reprit, comme toujours, tard dans la journée. Quand les patrons constatèrent la disparition du petit, il était à l'abri. On ne soupçonna pas Grace, on n'incrimina personne. Il y avait eu des mafieux, un couple de clients dont on ignorait les origines mais qui avait paru suspect, la veille. Ils avaient payé pour le gamin et la séance avait été anormalement longue. Peut-être s'étaient-ils mis d'accord ? Les choses se tassèrent et Grace eut bon espoir que son protégé ait rejoint les Torques, voire était sorti du blèche avec leur complicité.

Tu penses à notre enfant ? Tu as pensé à notre fils ? Je t'en veux de prendre tous ces risques... Malik lui parlait avec une gravité qu'elle ne lui connaissait pas. Elle l'écoutait en arpentant une vieille maison qu'elle semblait connaître parfaitement, rangeant un objet, cherchant la place d'un autre, sans s'étonner d'avoir recouvré l'usage de ses jambes. Elle essayait

de rejeter les accusations de Malik, comme chaque fois qu'il abordait un sujet qu'il maîtrisait mal. Elle ne lui disait pas Tais-toi, tu n'y connais rien, mais c'était tout comme. Je ne vois pas ce que tu veux dire, je ne prends aucun risque, osa-t-elle, ce qui fit tousser Malik comiquement, Pas de risques, tu t'fouckes ? Non non aucun risque, répétait éhontément Grace en pénétrant dans une salle de bains comme lui en avait décrites Malik, et elle n'osait affronter franchement son reflet dans les glaces, où elle redoutait de se découvrir sous la forme d'un fantôme, errant depuis longtemps. Elle avait à ce moment-là un objet bizarre à la main, assez lourd, qu'elle ne parvenait pas à poser et dont elle ne comprenait ni la fonction ni la forme. Malik se tut, il avait aux lèvres une expression d'amertume qui fit de la peine à Grace. Elle ne savait plus quoi lui dire et restait figée là, l'objet lourd en main dont elle ne pouvait rien faire. Elle se sentit alors très triste. Il la regardait, la fixait durement. Elle le trouvait un peu culotté de lui faire des reproches alors qu'il. Qu'il. Que je suis mort, dit Malik, froidement et cruellement. Ouais, je suis mort. Grace vit alors que l'objet dans sa main était un os humain.

'L'Amour à Morgue' était établi au dessus du fleuve, dans l'alignement des deux autres skrites. Les matériaux, planches, bambous, toit de tôle, panneaux et tentures ; l'allure, pilotis, terrasse, pentes de toiture écrasées, volets ajourés, murs grisâtres... trahissaient une inspiration commune aux autres skrites, une construction homogène sur une courte période. Ils avaient été créés six ans plus tôt par un maître de la pornographie, passé à la prostitution quand Internet ne fut plus rentable et que la censure rendit dangereux de fréquenter ses sites. Il chercha de

nouveaux débouchés. Le blèche, à Mérides, était une zone hors de contrôle, idéale pour établir des lieux où la débauche de ces temps d'apocalypse aurait tout loisir de s'exprimer. C'est lui qui fit adopter le mot 'skrite', inspiré du *skrita* slovène qui signifie 'caché', pour désigner ces bordels extrêmes, méprisant les lois, protégés politiquement par les autorités municipales, tandis que le si vétilleux, le si intransigeant et prude Marciac, rendu compréhensif par des dessous de table, fermait les yeux. La formule connut un certain succès, et d'autres grandes villes du pays adoptèrent le nom et la méthode, puis des villes dans d'autres pays. Toutes les perversités, y compris les meurtres sexuels et pédophiles, eurent leur temple. Les enfers de Mérides n'étaient même pas les plus terribles. Les frères Orban avaient racheté deux des skrites construits par le fondateur et avaient le troisième en vue quand Grace avait été intégrée à l'Am-putes. Avec l'élection de Meral, les patrons des skrites, un peu partout dans le pays, comprirent que l'âge d'or s'achevait. Ils commençaient à organiser leur départ ou la réaffectation des locaux. Le créateur du genre avait déjà disparu sans laisser de traces.

Grace était pressée. Il y avait plus que jamais urgence. Bersek perdrait sa protection avec les lois imminentes qui ordonneraient la fin de ce genre d'établissements, et il risquait de lui échapper. Hennelier avait accédé à sa requête et elle entra au service de l'Amorgue, tout en conservant sa chambre à l'Am-putes, qu'elle louait désormais. Il n'y avait de chambres pour les prostituées de l'Amorgue, que froides, et pour cause. La clientèle était différente, ici. Uniquement masculine, contrairement à celle de l'Am-putes et de La Maison dorée, mieux répartie. Et rare, ce qui ajoutait au sordide de l'affaire. Une ambiance sinistre de sons feutrés,

petits pas honteux, réverbérations cliniques dans des pièces vides et sonores, empoisonnées d'odeurs mûres, putridités des corps et douceur sucrée des produits de conservation. Grace fut accueillie par un bonhomme en blouse blanche, râblé, parfaitement coiffé et soigné jusqu'au bout des ongles, que Hennelier lui présenta comme 'Mister Gland'. Surnom qui faisait rire celui qui en était affublé. « Ouais, Mister Gland, je trouve que ça me va bien. J'suis un vrai gland, je l'ai toujours été, mon père m'appelait comme ça. Alors un jour je m'suis dit : j'adopte. Voilà, I am Mister Gland, ravi de vous connaître. Vous pouvez m'appeler MG. On s'est pas déjà vus quelque part ? », et il ôta le gant de caoutchouc maculé qui protégeait sa main pour saluer Grace, qui ne se donna pas la peine de la saisir. Hennelier soupira, il avait dû entendre l'histoire de Mister Gland un certain nombre de fois. Grace demeurait impassible. Hennelier les abandonna, visiblement pressé de déguerpir. MG fit visiter les locaux à Grace. Ils traversèrent plusieurs pièces. L'essentiel était composé de couloirs qui menaient à un salon privé unique assez richement décoré, par rapport à ce qu'avait connu Grace à l'Am-Putes. MG lui présenta son bureau, rose chair à cause de la profusion de posters de femmes nues « moi, je les préfère bien vivantes, bien chaudes, et si possible blondes » ricana-t-il, en appuyant son allusion d'un regard qui laissa Grace de marbre. Un couloir aboutissait à une porte d'ascenseur. « Et ça ? » demanda Grace. « Il y a mon appartement, avec ma petite cuisine, il y a ma chambre... » insista lourdement MG et, en reprenant la visite, il ajouta comme un détail : « Et puis le labo du docteur Hennelier. » Il l'entraîna ensuite jusqu'à la morgue elle-même. « La réserve » claironna son guide en faisant entrer Grace. C'était une salle comme on pouvait en

voir dans les films policiers d'autrefois. Rangées de tiroirs, tables roulantes en inox, appareils étranges. Sur chaque tiroir, une pancarte avec une photo de visage et les mensurations du corps. Sans prévenir, Mister Gland ouvrit un casier. Le corps d'une petite fille vint glisser sous leurs yeux. Un corps bouleversant, nu, exposé crûment à la lumière morne, ce jour tombé d'une verrière salie, qui faisait des taches malades sur la pâleur de la peau. « On s'habitue » dit Mister Gland. Son sourire était toujours là, mais moins goguenard, vaguement compatissant. « C'est notre dernière acquisition. Parfaitement intacte, pas de mort violente, ici. Ou bien il faut réparer, gommer les traces. C'est trop de travail. Alors... On prend surtout des décès par maladie. Il y a pas mal d'épidémies en ce moment. » Comme il allait repousser le tiroir, Grace arrêta son geste. Elle avait cru voir... Et puis, elle relâcha le bras de son guide quand sa crainte fut confirmée. C'était bien ça. Il y avait un tatouage de torche autour du cou de la petite. Mister Gland, ignorant de l'effondrement intime de Grace, remisa le corps de Miche.

Les séances étaient très ritualisées. Un client mystérieux, débarqué par le fleuve, s'installait dans un salon. Il avait payé avant d'arriver. Il sonnait. Mister Gland allait chercher le corps choisi sur catalogue et le transportait sur civière jusqu'au salon. La nouveauté apportée par la promesse d'une prostituée blonde, bien vivante, assistant les clients, créa une curiosité et de nouveaux amateurs s'inscrivirent. Le patron, invisible, fit connaître par mexte sa satisfaction en promettant à Grace une rémunération et la liberté dans un an. Dernière promesse peu contraignante : les skrites étaient plus ou moins condamnés à cette échéance. Grace sut rapidement qu'elle avait surestimé sa résistance. La

première séance à laquelle elle assista serait un marqueur de sa vie. Elle avait cru avoir tout vu, tout dépassé depuis qu'elle avait plongé dans le blèche, mais toute sa chair se révolta, refusa d'aller plus loin. Quelque chose, monté de son ventre, l'obligea à rester là, à distance, tandis que le client, silencieusement affairé sur le cadavre d'une vieille femme qu'il avait d'abord longuement flairé, lui demandait d'approcher, de l'aider. Il lui tendit un petit appareil électrique à la forme phallique « vous saurez vous en servir, n'est-ce pas ? N'hésitez pas à me faire mal... » Somnambule, elle empoigna le godemiché, cracha dessus, chercha rapidement son objectif et l'enfonça sans ménagement. « Ouh ! » fit le type. Elle poussa encore, brutalement, avec la volonté de le déchirer. Il gémit, puis, ayant récupéré, souffla, ravi : « Bieeen... » Grace recula, elle considéra la chair affaissée du corps étendu sur le métal rutilant, les marques que venaient de faire, sur la peau défaite, les palpations pressées du nécrophile. Et lui, avec son machin dans le fondement, solidaire de ses mouvements comme une crotte qui dépasse. Elle sortit, complètement retournée, incapable même de vomir, paralysée jusqu'aux viscères. Elle sut aussi qu'elle ne pourrait jamais exprimer ce qu'elle venait de ressentir. Elle sut encore, avec certitude, qu'une part d'elle venait d'être irrémédiablement détruite. Trouver Bersek. Elle s'accrochait à cette antienne. Le trouver, vite, et le tuer.

« C'est étrange, déclara Grace à Hennelier, tandis qu'il faisait son habituelle ponction de sang. Pourquoi je n'arrive pas à comprendre ce que cherchent ces hommes ? » La réflexion éveilla le bref intérêt de la fille sans bras aux seins énormes, qui partageait sa chambre désormais. Puis elle retourna à l'écran et choisit le bulletin météo.

- C'est-à-dire ? » fit le docteur distrait, en rangeant l'échantillon. C'était une réaction démotivée, il restait concentré sur son travail. La fille râla : on annonçait de gros orages. « Va y avoir encore tous les tarés, les orages, c'est un temps à tarés »

- C'est comme si nous n'étions pas de la même espèce, répondit Grace. Il y a un écart impossible à réduire. Je ne comprends pas leur vice. »

Hennelier extirpa la seringue de produit pour l'injection. « Vous ne les comprenez pas, ou bien vous refusez de comprendre, parce que vous redoutez de trouver au fond de vous une réponse ? On franchit des frontières troublantes en s'aventurant dans ces pratiques.

- Non, je vous assure. Cela me rassurerait d'approcher même un peu ce qui les motive. Par exemple pourquoi le fait qu'il me manque une jambe les excite ? Vous le savez, vous ? Il faut les voir, tripoter ça (elle désigna son moignon) comme si c'était un sein de plus ou je ne sais quoi, faut les voir baver dessus... À la limite, j'arrive à deviner comment fonctionnent les pulsions scatophiles. Ce doit être lié aux humiliations de l'enfance, au stade oro-anal jamais dépassé, des traumatismes comme ça. Je trouve ça incroyable d'en arriver là, mais pas impensable. Mais l'amputation, franchement ? Et les cadavres ?

- Vous êtes prisonnière d'un jugement moral... » Il répondait sans conviction, mettait plus d'affect dans la manière dont, à présent, il étalait une pommade au niveau des articulations.

« Non, vraiment, non. Ça me retourne, ça me révulse, pas parce que je trouve ça immoral. Je crois que ça me rend zimbre parce je ne vois plus rien d'humain là-dedans.

- Tendez votre bras.

- Vous me ferez visiter votre labo, à l'Amorgue ?
 - Mister Gland mérite bien son surnom, grommela Hennelier. Qu'est-ce qu'il est allé vous raconter ?
 - Vous n'avez pas besoin d'assistante ? J'ai fait des études de médecine, je vous le rappelle.
 - Hmmm.
 - Vous ne me payez pas, je vous aide et j'échappe aux séances avec les nécrophiles. J'ai assisté à une seule et, franchement, je n'en supporterai pas davantage.
 - Vous êtes délicate...
 - Docteur, je vous en prie. Paul...
 - Je regrette, j'ai déjà quelqu'un.
 - Ah oui, je crois savoir : ce doit être ce jeune homme, là, celui qui m'a sauvé la vie... Un M. Berk, Berek, quelque chose comme ça.
 - Monsieur Bersek est mon assistant, en effet.
 - Il est qualifié ? Il a fait des études ? »
- Hennelier cilla. Grace devina qu'il s'imaginait les journées passées auprès d'elle, sur son lieu de travail. « Il a juste les compétences nécessaires pour le travail que je lui confie.
- Docteur... Par pitié !
 - Je vais... voir ce que je peux faire.
 - Non, s'il vous plaît. Je vous l'ai dit : je ne supporterai pas une nouvelle séance. MG m'a convoquée pour ce soir. Il y a un client qui me veut. C'est trop dur. Agissez aujourd'hui, maintenant, ne me laissez pas subir cette épreuve. J'en ai déjà tellement bavé.
 - Vous ne savez pas ce que vous voulez, c'est vous qui avez insisté...

- C'était une question de survie. Là, c'est pour mon... ma santé mentale. Allons... » Elle avait adopté un ton de miel, porté par un regard langoureux. Posture de vamp qui pouvait avoir eu quelque succès à la ferme, auprès de jeunes puceaux. Ici, avec Hennelier, c'était outré, et insultant. Il eut une expression blessée : « Grace... Je sais bien que vous n'éprouvez rien pour moi. Cessez de vous moquer.

- Je ne voulais pas me moquer. Excusez-moi. Docteur, j'ai de l'affection pour vous. D'accord, je ne suis pas amoureuse, mais je sais que vous êtes un type bien.

- Non mais vous avez vu dans quoi nous pataugeons ? Ce cloaque de fin du monde ? Comment voulez-vous qu'il subsiste un homme *bien* au milieu de ce merdier ? Je ne suis pas un homme bien, et vous le savez. Et vous n'êtes pas une femme *bien* non plus. Ou, si vous l'avez été... Tout le monde se corrompt ici, à fréquenter le Fond. Les tréfonds. C'est comme ça que ça devrait s'appeler. Les tréfonds de l'âme humaine. Et moi qui lutte contre la corruption des corps... » Hennelier avait laissé filtrer une angoisse dans ses dernières paroles. Grace voulut ne pas l'épargner, elle avait besoin de le blesser. « Vous avez choisi, vous. Vous êtes là de votre plein gré. » Le docteur ne répondit rien. Expression fermée, il poursuivit ses manipulations sans ajouter un mot. Quand il eût refermé sa mallette, il resta un moment assis, comme au chevet de Grace. Il considéra la voisine, absorbée par l'écran, son tronc difforme bombardé par les flashes d'un zapping stérile. « Bien sûr, vous me voyez comme un mercenaire, énonçait-il lentement, entre ses dents serrées. Je suis très bien payé pour faire des expériences qui n'ont pu être tentées jusqu'à aujourd'hui. Et dont vous avez bénéficié, je vous le rappelle. Même si... Bref. Il fallait pour mener

mes recherches la liberté qu'offre le chaos. Croyez-moi, l'ordre est l'ennemi de l'aventure scientifique. L'ordre inhibe et sclérose. L'orthodoxie a toujours menacé les audacieux, les précurseurs. Oh, je ne me prends pas pour un génie incompris : j'ai su convaincre certains de me financer. Je ne suis pas non plus un savant fou, j'ai déjà connu des succès, j'ai dépassé quelques étapes. Ce que je cherche vraiment, je ne l'obtiendrai pas de mon vivant. Ce sera pour mes successeurs. » Grace crut qu'il allait se lever et partir là dessus, mais Hennelier restait là, ruminant ses propres vérités. « J'accepte votre aide. Par contre, deux choses : premièrement, le secret absolu sur ce que vous verrez ou ferez. Si vous parlez, vous disparaîsez, c'est simple. Je ne pourrai rien pour vous. Ensuite, il est trop tard pour annuler la séance de ce soir. Le patron du skrite n'apprécierait pas que vous vous défiliez. Ça se passerait très mal pour vous, et aussi pour moi, qui vous aurais débauchée. Vous ferez ce que vous avez à faire et ensuite, vous pourrez monter au labo. De toute façon, tout ça agonise. Il faudra que je trouve un nouveau refuge. C'est l'éternelle errance des clairvoyants. »

Cette nuit-là, sur le blèche, était plus opaque et sombre que jamais. Une grosse pluie lourde déferlait. Chaude, abondante, elle plaquait un écran scintillant devant le décor que Grace traversait. Elle avait attendu le plus longtemps possible que l'orage se calme, que lui vienne assez de courage pour affronter pluie et cérémonie nécrophile. Pas de vêtement adapté à cette météo, une longue veste de laine laissée par une prostituée défunte, une tenue qui allait se transformer en véritable éponge. Comme l'averse amplifiait au lieu de s'atténuer, elle se décida, traversa le Fond écrasé de pluie, fut instantanément trempée et sa veste, comme prévu, gorgée d'eau et poids décuplé. Tout près, le cours du fleuve était rapide et sonore, régénéré par l'orage.

Grace poussa enfin la porte du skrite. Entra, dégoulinante et essoufflée. L'orage transformait 'L'Amour à Morgue' en caisse de résonance. Les trombes affalaient des vagues épaisses sur le toit de tôle, et cela faisait à l'intérieur un grondement tellurique, plus ou moins prégnant selon la pièce. Elle se dirigea immédiatement vers la morgue. Sur le trajet, elle passait par le couloir qui mène à l'ascenseur. La présence de cet équipement relativement sophistiqué, et l'existence d'un laboratoire, d'une morgue réfrigérée, lui firent entrevoir une vérité. C'est que l'Amorgue n'était pas un skrite comme les autres. Il était câblé depuis la ville, consommait beaucoup d'énergie, ses installations, son fonctionnement coûtaient probablement très cher, il avait très peu de clients... il n'était sûrement pas rentable. Investi et réaffecté à l'époque de la disparition de son fondateur, dirigé par un anonyme, peu fréquenté, c'était un lieu

propice aux activités clandestines. Il y avait de grosses sommes en jeu, des intérêts importants, industriels, secrets, elle en était convaincue. Davantage qu'un bordel, c'était l'annexe d'une entreprise protégée par des politiques corrompus, où Hennelier pouvait faire des travaux interdits autrement, même en cette période anarchique où la vie des plus humbles comptait si peu. Bersek bénéficiait indirectement de cette protection. Tuer Bersek. Or, Bersek était là, surgit brusquement au détour du couloir. Grace, pénétrée de la vision de meurtre qui la saisissait dès qu'elle évoquait mentalement le personnage, fut complètement déstabilisée de le voir, en chair et en os, d'un coup devant elle. « Tiens, la petite Pandora... » Elle réalisa qu'il était un peu moins grand qu'elle. Il la toisait pourtant, avec le même air goguenard qu'elle lui avait vu afficher quand il l'avait possédée. « Toute mouillée... Comme j'aime. Hennelier m'a prévenu. On va bosser ensemble. Une médecinienne en herbe, hein ? Bon, si ça lui fait plaisir... C'est lui le chef, après tout. » Il la plaqua contre lui, mains sur les fesses, fit un mouvement obscène du bassin en lui souriant. Elle se dégagea en le repoussant, faillit tomber, mal assurée sur sa jambe artificielle. Il ne s'était pas départi de son sourire, son sourire élargi, allongé aux commissures vers plus de cruauté. Elle allait passer son chemin, sa voix la rattrapa, énonciation douce, sale : « Dis-moi, quand tu as parlé de moi à Hennelier, tu lui as dit mon nom. C'est curieux. » Grace le fixa avec aplomb : « Pourquoi ? tout le monde vous connaît, à l'Am-Putes. Les filles disent : Pourvu que ce salaud de Bersek reste chez lui, ce soir. » Bersek conservait son expression amusée, barrée d'un sourire méchant. Il la considéra longuement, sembla peser les paroles de la jeune femme. Il émit une sorte de raclement de gorge à la signification

douteuse, vexation ou mépris. Il la laissa sans rien ajouter et alla se poster devant l'ascenseur, qu'il commanda. D'un bout à l'autre du couloir, ils se jaugèrent, immobiles, bien conscients du duel engagé. Elle poursuivit son chemin pour retrouver Mister Gland à la morgue.

Il n'y avait personne. La pièce était sombre. La verrière et le toit tremblaient sous la frappe de l'orage. Un vacarme assourdissant. Elle ne l'entendit pas entrer et sursauta quand elle découvrit Mister Gland, soudain apparu près d'elle. Il se précipita vers un interrupteur et la morgue fut enveloppée de la clarté crue des leds. « Ce n'est que moi ! Mais ? vous êtes trempée ! » Il prononça une phrase rendue inaudible par la percussion continue de l'averse, disparut derrière une porte et revint avec des serviettes et une blouse. Tandis que Grace essayait ses longs cheveux blonds, de la blondeur éclatante qui avait inspiré son prénom, qu'elle prenait appui sur une table d'autopsie pour sécher ses épaules, se débarrasser sans la moindre pudeur du peu qu'elle avait sur elle et enfiler la blouse, Mister Gland regardait sans émoi le tableau qu'elle lui offrait. Il commença une phrase que l'aboiement du tonnerre écrasa. Elle fit une grimace pour signifier qu'elle n'avait pas entendu. MG leva les yeux « Quelle tempête ! » dit-il avec force et, sur le même mode, à Grace : « Vous êtes en avance. » Elle fit oui de la tête. Il désigna la blouse : « De toutes façons, hurla-t-il, c'est la tenue qu'a demandé le client. Il a un petit scénario en tête. » Elle acquiesça, et sentit aussitôt un frisson de répulsion la gagner. Elle finit de boutonner sa blouse avec un calme qui la surprit. Une voix synthétique perça le vacarme et annonça l'heure. « Je vais préparer la petite » dit-il. Gorge nouée, Grace assista à l'ouverture du

tiroir où reposait Miche. Il fallait que ce soit elle, pensa Grace. Un trio rendu encore plus insane par l'étrange cohabitation de sa chair tiède avec la dépouille glacée de la pauvre petite. Il y aurait un homme, un simple intrus, anodin au milieu de ce dialogue étrange. La figure imaginée du client s'estompa au profit de la vision désolante du corps de Miche, repris par la lumière de la pièce. « Je dois l'habiller. Vous m'aidez ? » Grace ne prononça pas un mot, elle fit non cette fois, de la tête, et recula contre un mur. Il la considéra avec une certaine sympathie « Je comprends » sembla-t-il dire, encore ne put-elle que deviner la phrase dans le mouvement des lèvres : la pluie s'obstinait à cogner contre le toit, abattait par sa frénésie toutes les paroles. Paradoxalement, le bruit continu créait une impression de silence autour des manœuvres du préparateur. Grace aurait pu fuir pour ne pas assister à la scène. Elle préférait cependant rester, comme sous l'effet d'un envoûtement, et sa fascination ressemblait à l'attente de quelque chose. MG avait sorti d'un placard une housse numérotée et il commençait à couvrir le buste de sous-vêtements en latex. « C'est assez spécialisé... » commenta MG quand il croisa le regard perdu de Grace. Il y eut une accalmie. Les sons dans la pièce firent saillie à nouveau, soudain désengourdis. « Enfin ! » dit MG sans forcer la voix. L'averse continuait cependant, le contraste avait pu faire croire d'abord que l'orage s'apaisait mais le déchaînement du ciel n'était en réalité qu'à peine ralenti. Mister Gland opérait avec conscience, la voix synthétique égrenait le temps, Grace flottait à l'écart de la scène. Elle était persuadée que son corps se préparait à la bataille, qu'ici il s'économisait. C'était pour cette nuit, au-delà du rituel nécrophile, c'était pour cette nuit, dans le labo. Tuer Bersek. Tuer. Elle n'attendrait pas. Elle se voyait entrer dans le

laboratoire, imaginait une configuration des lieux où elle se repérait comme par magie, Bersek était de dos, penché sur une manipulation, un lacet à nouer, une tâche, au dessus du bureau d'Hennelier ou lancé dans une conversation, qu'importe, elle saisissait un objet lourd et anguleux et vite le précipitait de toutes ses forces sur le soldat. Il s'écroulait, elle s'acharnait sur son crâne, tandis qu'Hennelier, effaré, fuyait en appelant à l'aide. Exaltée à la vision de son meurtre, elle comprit que Mister Gland lui parlait depuis un moment, tout en effectuant son délicat habillage. Il massait les membres avec une huile parfumée, les articulations avec un baume épais tout aussi odorant, une odeur étrangement familière à Grace, il soulevait un bras, glissait une manche caoutchouteuse. C'était difficile, pénible, c'est pourquoi il avait demandé de l'aide. Il monologuait « ... et dire qu'ils croient que les morts sont purs. Les virus sont toujours là, je suppose. Ils peuvent les choper comme avec les vivants. En fait, je sais pas. Vous savez, vous ? » Mais il n'attendait pas de réponse, il continuait de discourir, vieille habitude contractée ici, certainement, dans la fréquentation solitaire des cadavres. « Ils ne les pénètrent pas. Rarement, ou seulement un doigt, peut-être, pas plus. Se contentent de les renifler, de les lécher, les caressent. Se branlent dessus. L'entre-cuisses froid, ça les fascine. La pauvre petite... Enfin, ça ne lui fera plus rien. Vaut mieux ça, non ? C'est ce que je me dis quand je suis pas fier de moi, de ce métier : ici, au moins, personne ne souffre, et d'une certaine manière, c'est plus humain que les bordolls, avec leurs putes artificielles et insatiables. Ça paraît plus tordu mais au fond c'est plus humain. Incontestablement. Je mets de l'argent de côté, j'emmènerai ma femme dans le nord. La Norvège, l'Islande... J'ai des contacts, on m'a donné le nom d'un passeur.

Il y a des bons côtés dans ce boulot, je dois dire. Je me suis habitué. C'est tranquille. Calme. Peu de clients. Et ce peu-là ne vient jamais à l'improviste. Jamais. Ils préviennent. Ils ont la perversion méthodique. N'agissent pas vraiment par pulsions. Préparent leur coup. Dire qu'ils les croient purs... C'est la sensation du froid je suppose, ça se confond avec l'idée de l'hygiène. Enfin, pas quand le corps est corrompu. Non. Là, je les jette. Sont pas zimbres à ce point. Un cadavre, oui, mais net, frais. Ou alors, à peine une vague fragrance mûre, ce petit goût vénéneux qui flotte en présence d'un mort. Dès que ça pue trop, y'a plus personne. Alors, je les bichonne. Pauvre petite. » Les trombes d'eau reprirent avec une violence qui les tétanisa. La verrière sembla craquer sous la pression redoublée de l'averse. Le toit de tôle sonna comme un tambour de bataille. Ils eurent tous les deux un stupide réflexe de repli. « Vous inquiétez pas, fit MG, d'une voix qui masquait mal sa nervosité, c'est du solide. C'est impressionnant, mais. Aucun problème. » Il revint à la dépouille de l'enfant. « Elle est prête. Je l'emmène dans le salon. Le client sonnera quand il sera là. »

Aucun répit. La tempête roulait toujours sur le blèche avec autant de puissance. Grace avait espéré qu'une telle météo décourage le client. Mais vint le moment où la sonnerie retentit. Stridence sordide traversant les couloirs et les salles vides. Grace hésitait. Elle jugeait la possibilité de foncer directement au labo et avait testé l'idée auprès de Mister Gland, qu'elle entrevoyait comme une sorte de complice. « Et si je n'y allais pas ? Hennelier m'attend. Si je montais dans son labo, direct ? La dernière fois, c'était tellement glauque. Ces types me donnent la nausée. » Elle n'ajouta

pas : de toutes façons, je veux seulement tuer un homme, le reste n'importe plus. La fébrilité de Mister Gland grimpa d'un coup à cette éventualité : « Non, non, ne faites pas ça ! Comprenez que vous êtes une exception dans les cérémonies, vous êtes une sorte d'intruse. Ils feront pas de cadeau si vous n'obéissez pas. Perdront pas de temps. Le client envoie un mexte pour se plaindre et, hop, ils débarquent. Et à moi non plus, ils feront pas de cadeau. J'ai besoin de ce boulot, moi. Si jamais ça se passe mal, qu'il y a une réclamation... Ils vont envoyer les Rouges-bras, c'est pas la tempête qui va les intimider, vous les connaissez pas... » Sa panique inspira soudain Grace : « Moi, votre client, il m'inquiète. Un scénario, des tenues en latex, un costume d'infirmière... Ça sent le taré bien convaincu. On voit que c'est pas vous qui les supportez. Des pervers comme ça, des malades. Ils me font peur. Je veux bien y aller, mais il faut m'aider. » La perspective de la désertion s'éloignant, MG s'apaisa. Il s'enquit : « Il ne faut pas avoir peur, allons. Vous aider comment ?

- Donnez-moi quelque chose qui les tienne en respect. Une arme.

- Une arme ?

- Un revolver, une arme à feu quelconque.

- Mais je n'ai pas d'armes, moi.

- Un bordel où il n'y a pas d'armes, tu te fouckes de moi, Mister Gland ?

- C'est que notre clientèle est du genre furtif et pondérée. Quant à nos pensionnaires, euh... Enfin, éhé... »

Grace avait foncé vers le local où il avait rangé son pardessus gorgé d'eau. MG sur ses pas, elle entreprit de fouiller les rayonnages qui se présentaient là. En vain. « Pandora, qu'est-ce que vous faites ? C'est inutile. Je vous ai dit, je n'ai rien. Il faut y aller, le client attend... » dit le

préparateur, repris par l'inquiétude. Gestes et paroles devenaient pénibles dans l'atmosphère orageuse. Ils transpiraient, forçaient la voix. Grace repartit en direction du bureau. MG tenta de la retenir, elle se dégagea. Il la suivait, gémissant « Mais enfin, arrêtez, voyons ! » La sonnette retentit une nouvelle fois, MG sursauta, paniqué : « Il s'impatiente ! » Moi aussi, dit Grace en pénétrant dans le bureau brusquement. Les posters de filles se soulevèrent, un automne de chair remué par le vent. « Je suis sûre que... » et elle souleva des piles de documents, de revues, poussa un fauteuil, commença à forcer les tiroirs. « D'accord, d'accord, j'ai un truc » s'empressa MG, complètement dépassé par l'enchaînement des décisions de Grace. « Ah, c'est pas facile, avec vous autres... » Grace supposa qu'il parlait des femmes vivantes. Et il ouvrit une caisse, ensevelie sous des boîtes de conserve ouvertes et des bouteilles d'alcool. Tout en fouillant, il marmottait : « Seulement, je sais pas si ça marche. L'ai jamais utilisé, ce machin. Je vous l'ai dit, il n'y a jamais de problème ici... » Et il lui tendit un petit appareil en forme de poignée : « Voilà, discret, facile d'utilisation, suffit de l'orienter comme ça, d'appuyer là, bras tendu pour éviter d'en recevoir, et ça envoie un gaz anesthésiant. » Grace s'empara de la bombe miniature et fila, suivie par les recommandations de Mister Gland : « Mais c'est seulement si votre vie est menacée, hein ? Pas d'histoires, hein ? Je veux pas avoir à... » Elle pénétra dans le salon.

La pièce était tendue de tapisseries un peu flétries, récupérées au fil des opportunités et des rafles, jointoyées sans goût, le sol couvert de tapis tachés. De fausses bougies entretenaient une ambiance étouffante, jetaient des ombres vacillantes sur les motifs alambiqués des tentures. Un canapé, un fauteuil de cuir bien ciré, quelques tablettes et guéridons, un

vase avec de fausses fleurs en tissu. Au centre, sur une table aux montants de bois ouvragés, le corps de Miche, sous un linceul. Et à côté de la forme étendue, le client.

Elle le détesta immédiatement. C'était un homme un peu enveloppé, en tenue de ville, sans carrure, bras prolongés par de longues mains pataudes, le cheveu court, visage imberbe, lippu, sans tonicité, de ceux qu'on oublie, à peine les a-t-on croisés dans la rue. Il la vit entrer, prit un air vaguement contrarié « Ah, quand même ! ». Sa voix mesurée contredisait l'impatience des mots. Il essayait de se contrôler. Sur son visage poupin, maquillé de fond de teint, ne filtrait qu'une légère contraction de plis mal dessinés. Grace se planta à côté du corps. Son attitude pouvait être lue comme une rigidité toute militaire en attendant les ordres ; une personne mieux renseignée aurait su que c'était la posture d'une gardienne qui ne permettrait pas qu'on touche à sa protégée. « Dévoilez ! » commanda-t-il sur un ton ferme mais tranquille. Grace ne broncha pas. Les tonitruances de l'orage, qui harcelaient le bâtiment, permettaient de laisser croire qu'elle avait mal entendu. Il ne répéta pas, se contenta d'un geste évocateur, étrangement élégant. Grace toucha le tissu, fit mine de le soulever, puis de renoncer, hésita, recommença à le retirer, très lentement. Tempo qui semblait convenir au client, enchanté par ce dévoilement au millimètre, narines dilatées par l'excitation. Elle suspendit son geste. Elle avait été si lente que l'arrêt ne fut pas évident. Imperceptiblement, elle revint sur l'amorce du geste précédent. Et reposa le linceul, tout doucement, avec la même lente solennité, chaque seconde étirée. Le haut des cheveux, qui avait à peine été touché par la lumière, retrouva l'ombre. Le client crut d'abord qu'elle jouait avec ses sens, qu'elle

s'amuserait à retirer le suaire à nouveau, selon la même progression insoutenable et piquante, et puis, comme Grace attendait encore, attendait immobile sans le regarder, il s'anima. « Qu'est-ce que vous fouchez ? » Grace serrait dans sa poche le vaporisateur, elle fit un pas pour s'approcher de lui quand on frappa à la porte, côté arrivée. Le client, déstabilisé, cria par dessus son épaule pour demander ce qu'il y avait, bordel de fouckre, la porte coulissa sur quelques centimètres. Le visage resta caché ; une voix s'insinua dans l'interstice. C'était le pilote de la barque sur laquelle était venu le client. « Je vous demande pardon, Monsieur. C'est que le fleuve grossit avec toute cette pluie. Ça monte vite. Si on attend, je vais pas pouvoir vous ramener, on n'aura pas assez de puissance pour remonter le courant. » Le visage tout rond du client enfla davantage. Il se mit à trépigner de frustration. Proféra quelques jurons inventifs et pointa son index sur Grace : « Vous avez pris votre temps et voilà ! Voilà ! » Il y eut une vibration, un grincement courut dans l'infrastructure du bâtiment. « Ça devient dangereux monsieur, il faut y aller. » Le type frappa le sol d'un dernier coup de talon rageur et s'en retourna. Grace le rassura : « Revenez quand vous voulez, la prochaine sera pour nous, cher monsieur... » La cloison coulissa. Grace relâcha le petit appareil, dans sa poche. Elle revint auprès de Miche, souleva cette fois le drap à son seul usage, découvrit le visage délicatement maquillé par MG. « Tu en as vu plus que moi. Tu en as assez vu. » Gorge serrée, elle caressa son front, se promettant de ne pas la laisser aux dépravations des amateurs de L'Amorgue.

« Tout s'est bien passé » dit-elle à MG, qui patientait nerveusement à côté. « Vous pouvez ramener la petite. Je me rends au

labo. » Tandis qu'elle prenait la direction du couloir, le bâtiment tangua, des lampes clignotèrent. MG siffla : « Jamais vu ça... » En oubliant de réclamer le vaporisateur à Grace, et de s'étonner de la brièveté de la séance. Le vent miaulait entre les planches, battait les flancs du skrite, ses coups chargés d'eau retentissaient, raclements d'épaules de géant. Des rafales de pluie giflaient le bâtiment. Les vibrations s'amplifiaient, provoquaient des craquements autour de Grace. Dans l'ascenseur, tout était calme, plus de bruit, aucune secousse. Elle supposa que l'appareil était ancré profondément dans le sol avec ce qu'il faut de béton armé. Elle en déduisit que le skrite de bois avait été construit autour d'une structure comprenant la cage d'ascenseur et le labo, pour cacher ces installations coûteuses, uniques dans le blèche. Hennelier travaillait ici depuis la création des skrites. Six ans, environ... Le mystérieux fondateur de ces bordels extrêmes n'avait pas conçu des lieux de débauche d'un caractère particulier, mais un système pour que d'autres activités, encore moins avouables, échappent au contrôle de JuLIA. Du plat de la main, elle éprouvait le mécanisme de la jambe artificielle. L'attache au niveau de la cuisse, l'articulation du genou, fonctionnaient à merveille. Grace avait remarqué que pour elle, les essais avaient été plus nombreux, les mesures plus précises, les matériaux plus coûteux... Hennelier avait voulu le meilleur pour sa préférée. La porte de l'ascenseur s'ouvrit, Grace inspira amplement et sortit, traversa un couloir, poussa une porte et entra dans le laboratoire.

Elle s'attendait aux images des films que ses parents leur montraient, à sa sœur et elle. Avec des tubes de toutes les couleurs, des appareils qui clignotent, des étagères pleines de classeurs et des

ordinateurs dernier-cri du passé, des textures lisses et rutilantes, des surfaces luisantes et impeccables... clichés du temps de l'abondance. Des années de pénurie avaient sapé cet imaginaire et la recherche, même officielle, d'État, d'entreprise ou universitaire, se faisait avec les moyens du bord, croyait-elle savoir. Grace débarqua donc dans un local modeste, du matériel récupéré ou rafistolé, disposé vaille que vaille sur des tables sommaires. Les ordinateurs semblaient plus vieux que ceux du Groupe, et les grosses machines qui encombraient le passage, étaient visiblement passées par d'autres vies, les métaux qui les cuirassaient étaient usés et bosselés, le plastique qui formait certaines coques avait un aspect terne et jauni. Le labo était un fatras de tubulures reliées à de gros coléoptères endormis, veillés par des lampes parcimonieuses. Rien de spectaculaire. Un peu déçue, Grace avisa Hennelier, apparu derrière une machine qu'il était en train de régler. Il releva la tête : « Ah, vous voilà. Parfait. Quel temps, hein ? » Elle opina, l'orage rugissait toujours, et l'on entendait les bourrasques s'acharner contre tout ce qui se dressait devant elles. Il faisait beaucoup plus froid que dans le reste du bâtiment, Grace frissonna. Hennelier anticipa : « Vous n'avez que ça sur le dos ? Attendez... » Il appela : « Mono ! Mono ! » Bersek surgit d'une pièce contiguë, traînant une sorte de tube métallique que Grace reconnut comme étant une grande bonbonne de gaz. Lui faire sonner le crâne avec ça... « Apporte des vêtements chauds à notre nouvelle assistante. Un pull, un caleçon, n'importe quoi. Il y en a dans le vestiaire. » Bersek haussa les épaules et se dirigea vers un autre point du local. En attendant, Grace fit quelques pas entre les machines : « Alors, vous faites quoi, ici ?
- Hum. Il n'est pas prévu que je vous explique. Je vais vous donner

quelque chose à... » Un bruit sourd monta, né loin, vagissant au sein des ténèbres, enfla, la trépidation produisit comme un frisson le long des parois et comme un fourmillement dans leurs jambes. « Oh... » fit Hennelier. Grace n'en menait pas large non plus. « On est en sécurité, ici ? » Le docteur mit un temps avant de répondre, sans conviction : « Je pense. » Bersek revint avec des fringues en vrac. « J'ai pas fait le tri » dit-il, visiblement vexé de jouer les domestiques, et il les posa à côté de Grace, sur un bureau déjà encombré de notes et de dossiers. Hennelier râla sans insister, tandis que Bersek tournait les talons. « Avec ça, je risque pas de vous émoustiller... » susurra Grace, en triant les vêtements. Elle avait repéré l'endroit où travaillait Bersek et espérait lui faire un sort, à l'écart. Elle plia ce qui l'intéressait sur son bras et s'éclipsa. Hennelier lui lança un « Ne lambinez pas » pour le principe, et reprit ses notes pour vérifier le niveau d'une sorte de vanne, fixée sur une cuve fumante.

Grace choisit pour s'habiller un angle d'où elle pouvait surveiller le manège de Bersek. Il rangeait des bonbonnes de gaz pleines et lourdes d'un côté, en déplaçaient d'autres, vides, qui résonnaient long comme des bourdons de bronze au moindre choc. Pull à col roulé noir, collant épais pour l'hiver, noir également, taille d'un homme format Bersek, trop juste en longueur et flottant au niveau des épaules. Grace commençait à se réchauffer Elle n'omit pas de rajuster sa blouse par dessus ce nouvel ensemble, et de vérifier la présence du vaporisateur dans la poche. La voix de Hennelier retentit au milieu de l'enchevêtrement des appareils : « Vous y êtes ? Que je vous montre... » Elle avait mieux à faire. Une mission, enfin, à accomplir. Un but clair. Se dirigea droit vers Bersek, qui ahanait en manipulant un des tubes. La tempête prenait ses aises, s'invitait

dans le labo en paroxysme symphonique, entonnait, majestueuse, un aria, un chœur de mille voix, Bersek rouge de peine, le bras tendu de Grace dirigé vers lui, le poing armé de Grace à quelques centimètres du visage qui se levait, surpris, vers elle, se demandant... Elle appuya. La puissance du jet surprit Grace. Le machin avait merveilleusement fonctionné. Bersek toussa, fit trop tard un geste de défense en moulinant stupidement des bras, bascula en arrière, poings arrimés à la figure, s'écroula entre les bonbonnes, déclenchant une sonnaïlle anarchique. Hennelier, de sa place où il n'avait rien vu, hurla : « Quoi ? C'est l'orage ? Hein ? » Grace était stupéfaite que le truc ait marché. Elle s'était attendu à un vague crachat malingre, peu efficace, et était prête à se battre. Or, Bersek était à terre, gémissant, pas tout à fait évanoui, il cherchait l'air à grosses goulées, ses mains tentaient de saisir quelque chose. Grace resta une fraction de seconde à le regarder, une époque, une vie, une éternité à voir l'assassin se rouler par terre. Réagir. Tuer Bersek. Ce ne serait pas un de ces règlements de compte de western ou de tragédies avec longues explications, agonie du méchant assortie d'une mise au point du justicier, Grace le savait, ce serait sale, ce serait pénible, ce serait dangereux. Elle tira vers elle un des tubes de métal. Les autres, délivrés de cet appui, dégringolèrent et rebondirent au sol dans un fracas de clinquaille. Elle saisit des deux poings son arme improvisée par une extrémité, amorça un mouvement circulaire pour soulever, prendre de l'élan. La main d'Hennelier la stoppa. La bouteille de gaz frappa le sol de ciment, mais Grace ne lâcha pas. Bersek bougeait à peine, il geignait, son torse tressaillait, il concentrait toutes ses forces pour tenter de rester éveillé, de sortir du coma qui l'entraînait. Grace se dégagea, repoussa le médecin :

« Vous mêlez pas de ça, Hennelier ! » Le docteur la regardait, yeux exorbités, incrédule. Incapable de trouver une parole adaptée à la situation, il tenta d'arracher la bouteille des mains de Grace, qui s'y agrippa. Ils formaient un couple étrange, grotesque, animal double, créature siamoise nouée autour du sommet d'un tube de métal, râlant, grinçant, lutteurs gémellaires et muets. La tempête secoua l'échine du bâtiment tout entier, les appareils vibrèrent, la lumière clignota, une étagère vomit son contenu. Ils plongèrent l'un en l'autre leurs regards effarés. « Les pilotis... » fit seulement Hennelier, haletant. Le fleuve en crue, le fleuve enfin retourné à sa nature de fleuve, le fleuve obèse de pluie cognait de toute sa puissance contre les pilotis de la terrasse, éboulait la berge sur laquelle tout reposait. Grace comprit que, aussi solide que soit la partie laboratoire, elle ne résisterait pas à la destruction totale du bâtiment emporté par les flots. Hennelier profita de l'hésitation de la jeune femme pour se précipiter sur Bersek. Il essaya de le soulever, de le redresser, en vain. « Laissez-le ! hurla Grace, c'est un criminel ! » Hennelier lui jeta un regard fou : « Nous le sommes tous ! » Elle voulut le repousser, mais il était arrimé au corps pantelant de Bersek, il criait « Non, non ! ». Alors, elle reprit la grande bonbonne, répéta son geste. Hennelier n'eut pas le temps de prononcer intégralement, *Vous voulez ma mort, aussi ?* que le tube d'aluminium s'abattait sur le crâne du mercenaire. Quand elle le souleva, la peau du visage virait au noir. Bersek mâcha une plainte, un flot sanguin s'échappa de ses lèvres. Elle n'avait pas pris assez d'élan, s'appêta à reproduire son coup. « Vous croyez que vous avez survécu ? » fit soudain Hennelier, hors de lui. Ses mains tremblantes retenaient le visage ensanglanté de Bersek. Il y eut une nouvelle secousse,

ils sentirent que tout le bâtiment avait nettement tangué, de plusieurs dizaines de centimètres. Grace lâcha son arme : « Quoi ? » et la question en elle recevait déjà d'horribles réponses. Hennelier se redressa maladroitement, il eut un geste d'impuissance en désignant Bersek. Grace le poussa contre un mur. « Quoi ? » Elle découvrit qu'Hennelier était au bord des larmes. « Mon Dieu. Je vais tout perdre... » bredouillait-il à présent. Grace bondit sur lui : « Qu'est-ce que vous avez dit ? Hennelier ! » Elle le secouait. Il la fixa soudain, comme transfiguré par un souvenir revenu, une conversation ancienne : « Vous croyez que vous avez survécu à votre mutilation ? » Grace chancela. Impitoyables, la crue et l'orage joignirent leurs colères pour ébranler le skrite. Le bâtiment eut une sorte de sursaut, dans un fracas épouvantable une paroi creva, un pan de ciment s'abattit dans la nuit et une trombe d'eau s'engouffra dans la brèche. Le sol s'inclina brusquement, tous les objets furent jetés à bas simultanément, Grace et Hennelier trébuchèrent, roulèrent, se relevèrent, lancèrent leurs mains à la recherche d'un appui. « Mes physarum ! » fit Hennelier, et il se mit à cahoter entre les appareils renversés, se tenant aux prises de hasard jetées sur son passage par le cataclysme. Il se jeta sur un appareil en forme de grosse cuve. Il vociférait, s'agitait désespérément pour la déplacer, des tubes arrachés au sommet de l'appareil libéraient une vapeur blanche épaisse. Malgré ses efforts, la cuve entraînée s'inclina, tomba tout à fait et Hennelier ne put la retenir. Son impuissance le transforma en femelle affolée, il jappait des Non, Non ! suraigus, tendait une main inutile et regardait la cuve, apparemment si précieuse, sombrer parmi la confusion des autres appareils. Il prononça une phrase couverte par les craquements. Ne lui restait qu'à sauver sa propre vie. Indifférente à

ce spectacle, Grace avait saisi un câble providentiel. Elle vit le corps de Bersek, hors d'atteinte désormais, glisser lentement sur le ciment devenu pente, accompagné par le roulis des tubes. Il releva péniblement sa tête noircie et souillée de sang, sa bouche s'ouvrit sur une parole imperceptible, puis resta ouverte, ovale, sur un jaillissement de caillots noirs. Le sol de la pièce s'inclinait à présent comme le pont d'un navire en perdition. L'averse, entrée en rafales dans le labo, ravit à Grace la vision du corps de son ennemi, disparaissant au milieu d'un éboulement de lourdes bouteilles, écrasé contre le mur opposé.

L'Amorgue avait sombré. Des tôles de son toit, solidaires d'un reste de charpente, étaient venues se flanquer contre une bâtisse démolie, loin au dessus du niveau du skrite. La force du fleuve avait porté ce poids énorme plusieurs dizaines de mètres plus haut, en aval. Grace et Hennelier s'étaient réfugiés sur les tôles, inconscients d'avoir abordé ainsi un îlot à la dérive. Le reste du bordel s'était rapidement émietté, emporté par le roulement noir des eaux du fleuve. L'orage était tari ; la crue se poursuivait. La nuit était passée, avalée par le roulement continu et invisible des flots. L'aube vint souligner l'ampleur de la catastrophe. Plus aucune construction de part et d'autre des berges. Le Fond disparu sous un torrent sombre, le blèche inondé, les skrites emportés... la zone basse du bidonville était engloutie. À perte de vue, ne subsistait d'elle que des fragments de toits, moignons de terrasses menacés d'écroulement, quelques poteaux, poutres d'acier droites dans la tourmente, ou parois isolées, cernées par des tourbillons épais. Quelques naufragés s'arrimaient en grappes à ces promontoires de fortune. En aval, à un kilomètre de leur position, des débris, charriés par le flux, s'écrasaient contre d'anciennes piles de pont débarrassées des mesures qui s'y étaient greffées au fil des années, les ruines s'accumulaient, stagnaient un moment contre cet obstacle, puis la force du courant les arrachait d'un coup, par tonnes. Cela faisait un éboulement souple, presque silencieux, et l'amas monstrueux s'évanouissait comme une nuée avant de se reconstituer. Le phénomène se répétait inlassablement et Hennelier épuisé s'oubliait en contemplant cette alternance d'embâcles et de débâcles. Il parvint à s'extraire de sa

fascination. Jeta des regards furtifs à Grace, allongée, silencieuse, depuis qu'ils avaient éprouvé la stabilité rassurante de leur refuge. Il parla le premier, quand le vertige se fût assez réduit en lui. « Je n'arrive pas à me défaire de l'idée que tout ça est de votre faute... » C'était une manière d'éveiller l'intérêt de sa voisine. Grace ne broncha pas, elle lui tournait le dos, ne remuait que pour ajuster sa position. Il corrigea : « Non, je sais bien. » Autour d'eux, le paysage avait une profondeur irréaliste, inhabituelle. Hennelier pensa qu'il était resté trop longtemps dans le Fond, où les perspectives visuelles sont limitées. « J'ai tout perdu, Grace. Des années de recherche. Du matériel que j'avais mis au point. Mes spécimens... » Grace eut un mouvement d'épaules. Il attendit. N'ajouta rien. Grace enfin se redressa vivement. Sa jambe artificielle fit sonner la tôle. Elle le fixait. Pour l'encourager à parler, il dit encore : « Je ne sais pas si on va venir nous chercher. On va mourir ici, à votre avis ?

- Hennelier, qu'est-ce que vous m'avez fait ? » Nous y sommes, pensa le docteur en manœuvrant avec précaution pour s'approcher d'elle sans glisser. Il n'avait jamais prononcé cette phrase et l'enjeu idiot du moment, pour lui, était de la dire sans emphase. Étrangement, il était très inquiet de cela. Il fut satisfait d'entendre sa voix articuler le plus naturellement du monde : « Je vous ai ressuscité.

- Personne ne sait faire ça.

- Personne.

- Alors, comment vous avez fait, vous ? » dit Grace d'un ton goguenard, à l'incrédulité marquée. Mais elle savait bien que c'était la vérité. Hennelier avait trouvé la manière de le dire, il conserva le naturel de son intonation pour expliquer : « Vous étiez vidée de votre sang. Cœur arrêté, fonctions

cérébrales inertes. Mort clinique. Comme vous étiez blonde, ils ont estimé que vous intéresseriez les amateurs de l'Amorgue. Alors, ils vous ont amenée ici... MG m'a montré votre corps, que j'ai jugé... intéressant. J'ai changé votre sang, réactivé électriquement votre cœur. Ce n'était pas supposé vous redonner vie, et encore moins, conscience, autonomie... J'avais juste besoin d'une couveuse pour mes préparations.

- Faut m'en dire plus. Je comprends rien.

- Comment vous résumer des années de travail ? Le plus drôle, c'est que redonner la vie n'est pas le but de mes recherches. Avec vous, un nouveau champ s'ouvrirait... » Il donna un coup de menton pour désigner le désastre, sous eux. « Maintenant...

- Je suis quoi, moi, alors ? Une sorte de zombie ?

- Ma chère. Vous êtes vivante, quoi d'autre ? Vous mangez, vous buvez, vous vous déplacez, vous transpirez, vous dormez, vous pensez. Vous vous vengez, vous tuez. Si ça suffit pour définir la vie, vous êtes vivante. Et vous êtes restée bien humaine. Vous n'avez rien d'un zombie, je vous rassure.

- Tant que vous m'administrez vos produits, non ?

- Non, non. Vous n'avez pas besoin de moi. Regardez-vous. Vous n'êtes pas sous perfusion. Quand je dis que je vous ai ressuscitée, n'y voyez aucune forfanterie, c'est exact techniquement, mais ce miracle, c'est à votre constitution que vous le devez, sûrement. Je ne sais pas ce qui s'est passé. Les échantillons que je vous prélevais régulièrement, c'était pour modifier vos cellules souches et éviter le rejet du système immunitaire, bref, j'ai eu tout le matériel et le temps, disposé de nombre d'échantillons et ils ne m'ont pas permis de comprendre. Et de toutes façons, ils sont

perdus.

- Bon. Qu'est-ce que vous vouliez faire ? On est coincés là pour un moment, si on s'en sort. Vous pouvez au moins essayer...

- Votre jambe. Votre jambe était censée repousser. Avec des gènes manipulés à partir d'espèces qui, après autotomies, ont la capacité... La queue des lézards, vous voyez ? De nouvelles cellules devaient reconstruire votre jambe manquante. Mais pour ça, il fallait que je maintienne votre corps dans un état végétatif. Je l'ai déjà fait, et je n'en suis pas peu fier. La personne est toujours morte, cliniquement, mais respiration, cœur, fonctionnent un temps, sans l'aide d'appareils, c'est ça mon apport, c'est déjà un exploit. Mais ce n'était qu'une étape, vous comprenez ? J'ai modifié vos cellules à partir de cellules pluripotentes clonées, avec votre code génétique et des gènes de physarum... ces petites créatures dont certaines survivent à tout. Pour maintenir votre corps en vie artificielle, un temps indéfini. » Il se mit à rire : « Ça a foiré, complètement ! Votre activité cérébrale est repartie. Sans dommages majeurs. Alors ça ! J'aurais pu hurler « It's alive ! » si j'avais été inspiré, sauf que j'étais sur le cul, ma petite. Sur le cul. Par contre, votre jambe, comme vous le savez, n'a pas bougé d'un millimètre. Et je ne sais absolument pas ce qui s'est passé. Toutes mes données numériques, mes carnets, mes notes, mes classeurs, tout mon travail est au fond de l'eau à présent. Je n'ai rien sauvegardé sur le Réseau ; je m'en méfie. Je n'ai transmis de données qu'à mes commanditaires, et encore : des fragments, des graphiques, des bilans partiels, des rapports de synthèse. Et d'ici que je puisse revenir au niveau que j'avais atteint...

- Je ne vous dois rien, alors. » Hennelier exprima d'abord la surprise, puis

une vague indignation et enfin, il sourit et choisit d'être fataliste. « Non, Grace, vous ne me devez rien. Vous avez raison. Je vous ai ramenée à la vie, je vous ai soustraite aux limbes, et vous ne me devez rien. Parce que je me foutais que vous viviez ou non. »

De loin, tout paraissait intact. Le paysage de la ferme et la ferme elle-même, son profil de grande bête couchée, posée sur la plaine, la complexité de ses annexes, serres, silos, bâtiments de culture hydroponique. Grace approchait, sa prothèse la faisait souffrir, elle avait très mal au dos et à la hanche, car elle avait marché sur des kilomètres, depuis le dernier arrêt de la navette. Le Groupe avait envoyé un message non codé pour annoncer qu'elle était encore en vie. Il n'y avait pas eu de réponse. Quand elle fut assez près, Grace comprit pourquoi : les grands vantaux qui condamnaient l'entrée étaient ouverts et disjoints. Dans la cour déserte, des restes de meubles, des bris de verre, une déprédation sur les métaux, le zinc, des montants d'huissierie, une épaisse poussière recouvrant tout, et le silence minéral d'une exploitation abandonnée. Grace appela. Sa voix s'engouffra par les fenêtres crevées pour lui revenir, sèche d'angoisse. Elle entra dans la cuisine. Il y avait des traces d'occupation récente, on avait mangé et bu ici, peu de temps avant son arrivée. Elle fut prise par l'espoir qu'un habitant fût resté, que sa sœur avec son fils fussent toujours là, à l'attendre. Mais elle se raisonna. Elle ouvrit les placards, il n'y avait plus rien. Des errants avaient raflé le peu qui restait, avaient passé une nuit peut-être, et étaient repartis. Dans les bureaux, il n'y avait plus d'ordinateurs, plus de thell nulle part, les pillards

n'avaient rien oublié. Elle monta jusqu'à leur chambre, convaincue que Tipi lui avait laissé un message. Tout était en désordre, la poussière plastique était entrée par les fenêtres arrachées, les errants et le voisinage avaient récupéré tout ce qui pouvait se recycler. La ferme était déserte depuis longtemps. Elle fureta un moment, sans rien décider, sans arracher de souvenirs à tout ce qu'elle voyait. La ferme était vaste, elle renonça à visiter les bâtiments de culture ; elle était épuisée. Après avoir dormi sur une banquette de l'accueil à peu près préservée, elle prit le temps de se restaurer avec ce que le Groupe et l'architecte lui avaient donné. Charité à une amie ruinée. Par ailleurs, Tipi, sûrement, avait vidé et clôturé son compte, avec l'accord de JuLIA. On l'avait crue morte, évidemment, et Tipi avait eu le droit de récupérer ce qui lui restait. Rien à dire. C'était pour le petit Malik, Tipi avait bien fait. « On m'a crue morte » ricanait Grace pour elle-même, remuant cette étrange idée qu'elle l'avait été réellement. Morte. La première humaine à qui cela arrive, non ? Si l'on exclut les demi-dieux. La première... La seule. Et qu'avait-elle fait de ce répit ? Elle avait à demi accompli une vengeance qui, sans elle, n'aurait été qu'un accident. Bersek aurait péri noyé sans qu'elle y soit pour rien. Se venger c'est éprouver la sensation d'avoir agi dans ce but, d'être comptable d'un acte. Une justice divine ou un caprice naturel n'entrent pas dans le bilan. Ces pensées revenaient constamment, c'était une petite musique qui l'accompagnait partout. Nourrie, reposée, et l'idée obsédante de la mort l'inspirant, elle se résolut à se rendre au cimetière.

Son cimetière. Les tombes étaient là. Les talus avalés par le sol, toutes les tombes égales, planes, faisant seulement saillie par les supports de leurs noms. Les pieds de vigne étaient secs et noirs. Son cimetière. Ses

morts. À part le philosophe, ils lui appartenaient tous. Malik, Arthur, Mona, Pastou, Perl, les gardes, les innocents... Elle ressentit un malaise dont elle ne sut déterminer la source. Il y avait un endroit en elle, ou bien ici, sous ses yeux, contre lequel la réalité butait. Était-ce la couleur du ciel, de la terre assoiffée, le nombre et l'alignement inaltérable des tombes, quelque chose au creux de son âme résistait à une peur incompréhensible. Elle évitait de voir mieux, quand son nom retentit : « Grace ? » Elle se tourna dans la direction d'où provenait l'appel, avec sa finale interrogative qui disait l'incrédulité. Une femme l'avait suivie et approchait. Elle reconnut sa sœur. Tipi fut devant elle. Muettes toutes les deux, elles guettaient sur le visage de chacune les expressions, les souvenirs d'avant, comme si des siècles étaient passés depuis leur séparation. Elles n'osaient plus faire un geste. Se nourrissaient à se regarder. « Je te croyais morte » prononça enfin Tipi, qui remarquait seulement la jambe artificielle. Grace ne se donna pas la peine de tout dire, elle résuma par : « Eh bien tu vois... » Elles demeuraient là, à la fois désireuses et incapables de tomber enfin dans les bras l'une de l'autre. Tipi tentait de retarder le moment fatidique, elle continua sur le même mode : « Un groupe de résistants nous a contactés. Pour eux, tu étais dans le blèche, tu avais été tuée là-bas. Ils nous ont envoyé ton message, une sorte de testament... j'espérais toujours mais... » Elle jeta un très rapide regard vers la tombe de Malik avant de revenir à sa sœur, mouvement que Grace capta malgré tout et aussitôt, la peur cachée vint la mordre au ventre. « Je suis désolée » sanglota Tipi. Elle chancela, puis s'effondra, à genoux à ses pieds. Alors, Grace laissa les souvenirs affluer, elle se rappela que les parents de son cher Malik devaient venir récupérer le corps. Elle laissa

s'abattre le mur de résistance qui avait opacifié l'instant. Elle s'autorisa à comprendre ce que signifiait la permanence du nom de Malik sur cette tombe, qui aurait dû être vide, désormais. Elle s'autorisa à voir que le talus était frais, à peine bombé, et tellement petit. Tellement petit... « Il y a eu des épidémies dans la région, gémit Tipi. Je n'ai rien pu faire. J'étais toute seule, ils étaient tous partis. Tu n'étais pas là... » Grace eut l'impression que tout en elle tombait dans l'obscurité, au fond d'un gouffre qui ne se refermerait jamais.

Au loin, au bout de l'horizon, à peine perceptible encore, une ligne de poussière jaunâtre s'épaississait. Une nouvelle tempête, charriant des quantités énormes de vieux plastiques, se levait. On pria pour qu'une étincelle n'embrace pas le mélange. Les sœurs n'étaient pas tournées vers ce danger ; elles n'avaient pour paysage que l'insondable abîme ouvert en elles. Et un épuisement, aussi, à supporter le malheur. Est-ce que le monde ne peut pas admettre qu'il a accumulé assez de chagrins pour que la mesure soit comble ?